

SPIRITUS

Églises en Asie enjeux pour la mission

*Chine – Viet Nam – Mongolie – Japon
Hong Kong – Philippines – Indonésie*

églises en Asie : enjeux pour la mission

Michael Amaladoss	Les grands défis missionnaires dans l'Asie contemporaine	115
Aloysius Jin Luxian	Un petit bateau sur un océan sans limite <i>Chine continentale</i>	127
Étienne Nguyen	Une page est tournée <i>Viet Nam</i>	137
Pierre Kasemuana	Premiers pas dans les steppes <i>Mongolie</i>	145
J. Noriyuki Nishiyama	Le sel de la terre <i>Japon</i>	155
Anthony S.K. Lam	Ouvrir de nouveaux chemins <i>Hong Kong</i>	160
Piet Timang	Guerre contre la pauvreté <i>Indonésie</i>	167
Michel de Gigord	Un contexte difficile et plein d'espoir <i>Philippines</i>	173
Éliseo Mercado	Les objectifs d'un dialogue <i>Philippines</i>	177
Raymond Rossignol	A la rencontre des grandes traditions religieuses	183

D'UN CONTINENT À L'AUTRE

Sœur Pacita	des Philippines au Congo	192
J.P. Mukengeshayi Matata	du Congo au Japon	197
Gabriel Tshimanga	du Congo en Mongolie	202
Yang Lifen	de Chine en Belgique	206
	de Chine en France	210
	d'Europe en Chine	212

livres à lire

Jean Joncheray	L'Église des banlieues, par Jean-Luc Brunin	215
Jean Lefebvre	« Bible et Mission » – Éditions l'Épiphanie – Kinshasa	217
	notes bibliographiques	218
	courrier des lecteurs	224

un encart d'une feuille recto-verso est inséré dans ce numéro

En juillet prochain, se tiendra à Rome le Synode spécial des évêques pour l'Asie. A cette occasion, il était important de donner la parole à des asiatiques. Ils s'expriment ici, en majorité. D'autres le font aussi, connaisseurs de l'Asie ou qui la découvrent depuis peu. Ces quelques flashes n'ont pas l'intention d'enfermer un continent dans un numéro de revue mais ils dessinent, en filigrane, une image de ce qui se vit dans l'Église de Dieu qui est en Asie.

L'Asie : un continent immense pétri de cultures et de religions aussi anciennes que vénérables et qui, dans l'ensemble, ont bien résisté aux visées expansionnistes de l'Occident ; des sages aussi qui, à leur tour, nous questionnent et, projetant un regard nouveau sur la Bible et la Tradition, nous redisent à leur manière que le Corps du Christ ne sera complet que lorsque toutes les races exprimeront l'une pour l'autre une manifestation originale de Jésus Christ. Pour nous, chrétiens, cette perspective n'est pas un rêve, elle est en gestation dans le monde depuis qu'un jour à Bethléem, une femme a mis le levain dans la pâte de l'humanité.

Relevant avec lucidité les ombres et les lumières de leurs Églises respectives, beaucoup d'auteurs en appellent à l'union des religions en vue d'un objectif commun : la lutte contre toutes les discriminations, « l'ennemi n'étant pas la différence, mais l'injustice », injustice encore renforcée par la mondialisation de l'économie de marché qui prend de plus en plus le visage de Mammon.

La rencontre entre modernité et tradition est aussi explosive qu'interpellante. Les grandes traditions religieuses sauront-elles s'ouvrir et s'universaliser sans se dénaturer ? Sauront-elles développer entre elles un dialogue constructif générateur d'estime mutuelle et d'engagement ? Le but, c'est l'harmonie sans cesse à conquérir et pourtant déjà présente en germe dans nombre d'initiatives prises à la base.

Un abondant florilège clôt ce dossier. De jeunes missionnaires, en Asie ou originaires d'Asie, partagent leur expérience de la rencontre et de l'entraide fraternelle entre Églises-Sœurs. D'autres jeunes, asiatiques ceux-là, vivent en Europe et se souviennent du pays natal.

Spiritus

LES GRANDS DÉFIS MISSIONNAIRES

DANS L'ASIE CONTEMPORAINE

par Michael Amaladoss

Jésuite indien, Michael Amaladoss a été assistant du Général de la Compagnie de Jésus. Actuellement, il enseigne la théologie à la Faculté jésuite de Delhi. Connu par ses nombreuses publications, surtout dans le domaine du dialogue interreligieux, il est membre du Conseil de rédaction de Spiritus.

L'avenir de la mission en Asie, c'est « un dialogue d'amour et de service » avec les grandes traditions culturelles et religieuses car l'ennemi, ce n'est pas la différence, mais l'injustice génératrice de pauvreté structurelle.

L'Asie est ce vaste continent où vit à peu près la moitié des habitants de la terre. C'est le berceau de toutes les grandes religions du monde, y compris le christianisme. Elle peut être fière de ses riches cultures dont l'histoire remonte à plus de trois mille ans. L'incroyable variété de ses groupes ethniques en fait une véritable mosaïque humaine. Le **pluralisme** est pour l'Asie une caractéristique naturelle et l'**harmonie** a toujours été l'objectif de ses plus grandes traditions culturelles et religieuses.

Depuis le quinzième siècle, ses relations avec l'Occident ont été tendues. 1998 marque le 500^e anniversaire de l'arrivée de Vasco de Gama dans le Sud de l'Inde à la recherche d'une nouvelle route vers l'Est, car la route traditionnelle par le Moyen-Orient avait été fermée par l'islam. Commença alors une période de colonisation durant laquelle maints pays asiatiques ont beaucoup souffert et dont ils souffrent toujours. Aujourd'hui, nous en sommes à l'époque de la domination d'une économie marchande en voie de mondialisation. La faillite des « Tigres » en Asie démontre

bien cette dépendance. En contrepartie, aujourd'hui encore, les spiritualités asiatiques exercent une forte attraction sur bien des occidentaux.

une clef d'interprétation

Discerner les défis missionnaires dans une telle situation n'est pas chose aisée si l'on ne dispose pas de critères d'interprétation. L'Assemblée spéciale du Synode des Évêques pour l'Asie, dans sa rencontre d'Avril 1998, a choisi comme thème de réflexion: « *Jésus Christ sauveur et sa mission d'amour et de service en Asie... 'Pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance'* ». Mais le document de travail du synode a proposé une approche rejetée par la Fédération des Conférences Épiscopales d'Asie (FABC) lors de sa première Assemblée plénière de 1994.

En Asie, l'évangélisation est un dialogue à trois volets avec les réalités asiatiques: la pauvreté de la grande majorité des habitants, la richesse des différentes cultures, et les grandes religions. L'objectif central de la Mission en Asie, c'est la communication de la vie divine en Jésus Christ qui se réalise à travers un dialogue d'amour et de service avec les réalités asiatiques. C'est le critère que nous adoptons pour discerner les défis lancés par la Mission dans l'Asie d'aujourd'hui.

LES RÉALITÉS ASIATIQUES

Le don de Jésus aux peuples d'Asie et du monde, c'est la vie. Elle apporte la libération aux captifs, la vue aux aveugles, la liberté aux opprimés, la guérison aux malades, la nourriture aux affamés, la conversion du cœur aux pécheurs et la paix aux femmes et aux hommes de bonne volonté. Il ne s'agit pas seulement d'une vie après la mort, mais d'une vie avant la mort, une vie en communion avec tous les humains et avec Dieu, une vie, symbole d'espérance au sein même de la pauvreté et de la souffrance, une vie que nous sommes appelés à créer dans la présence de l'Esprit. En ouvrant les yeux, il n'est pas difficile de voir en Asie la présence de la puissance de la mort sous ses différentes formes.

Les évêques du Japon, dans leur réponse aux « lineamenta », en ont proposé une liste¹:

^{1/} *Églises d'Asie*, supplément 253, 1997, p. 25.

- la pauvreté et les différents problèmes posés par la modernisation, spécialement l'éclatement de la famille, la prostitution, l'explosion démographique et l'éducation des jeunes, le statut de la femme, la discrimination, la destruction de l'environnement;
- la corruption politique, la malhonnêteté, la corruption économique, l'oppression;
- la sécularisation qui accompagne la modernisation et l'urbanisation, l'ambiance matérialiste et hédoniste, le déclin de la moralité;
- les contradictions de la vie quotidienne dans des sociétés orientées vers le capitalisme et la technologie;
- l'influence des médias;
- le problème du fondamentalisme religieux, de la culture coloniale;
- la pauvreté spirituelle et morale apportée par l'inflation de l'égoïsme au service de l'idéologie matérialiste et consumériste.

les problèmes structurels

Ils sous-tendent tous les problèmes que nous venons d'évoquer. La mondialisation de l'économie de marché donne toute facilité au mouvement des capitaux et au commerce. Dans une situation d'inégalité, il favorise le riche. Le capital lui-même est utilisé en vue de la spéculation qui rapporte davantage que l'investissement productif au service des besoins des personnes. Cette mondialisation relativise et fragilise les économies nationales et prive les gens du droit d'intervenir dans ce qui leur arrive. On ne respecte plus les personnes, on ne recherche que de la main d'œuvre à bon marché. Les femmes sont particulièrement vulnérables. Le résultat n'est pas seulement un chômage en hausse constante, mais surtout l'exclusion.

Dans la plupart des pays d'Asie, les décideurs politiques et économiques sont au service des maîtres du jeu de la mondialisation. Des gouvernements puissants s'appuient sur une culture et des structures traditionnelles et féodales et sur l'armée pour favoriser un ordre économique basé sur l'exploitation. Lorsqu'elle est utilisée comme force politique, la religion génère des mouvements aliénants qu'ils soient fondamentalistes ou communalistes.

Pourtant, il n'y a pas que des ombres. Il faut dire aussi que l'Esprit de Dieu est actif dans les peuples d'Asie. Bien des mouvements qui n'en sont qu'à leurs débuts montrent que les gens sont en train de s'éveiller, de prendre conscience de la situation et de réclamer le plein exercice

de leurs droits. Les Dalits, les intouchables, les tribus autochtones, les femmes, les ouvriers et même les consommateurs de tous les jours s'en prennent aux injustices de différentes façons. Les mouvements écologistes s'enracinent et se développent. Les gens réclament une plus grande participation dans les décisions qui les concernent.

LA VIE QUE JÉSUS NOUS DONNE

Dans une telle situation, comment les chrétiens peuvent-ils communiquer la vie? Une vie qui ne peut être ni simplement la vie du monde, ni purement spirituelle. On attend des missionnaires qu'ils ne se contentent pas d'en parler mais qu'ils construisent **des communautés** qui soient des modèles d'une autre vie, **une alternative** à la situation existante. Ces communautés pourraient ne pas être uniquement composées de chrétiens, mais tout simplement humaines et donc pluri-religieuses. Il ne s'agit pas de créer des refuges dans un monde injuste et mauvais, mais bien de devenir des foyers générateurs d'une action pour une société plus juste et plus libre.

Du 18 au 22 janvier 1998, s'est tenu à New Delhi un Colloque International sur le thème: « *La mondialisation, du point de vue des victimes de l'histoire* ». Une trentaine de théologiens ont étudié le phénomène en Afrique, en Asie, en Europe et en Amérique latine. Recherchant les réponses possibles, ils en ont dressé la liste aux niveaux économique, politique, social et culturel. Voici ce qu'ils ont évoqué au plan religieux:

- aider les gens à *découvrir Dieu dans les autres*, à y voir plus que l'humain (anthropocentrisme), le moi (égoïsme), le matériel (matérialisme); et nous savons que toutes les religions plaident en faveur du rejet de l'égoïsme et pour une vie simple et de partage;
- cultiver *le sens de la responsabilité* de chacun dans le domaine social; explorer les implications socio-économiques des sacrements, comme l'Eucharistie; s'opposer aux mouvements qui ne cherchent que des dévotions privées;
- promouvoir dans toutes les religions, y compris le christianisme, *des mouvements prophétiques* et les constituer en réseaux;
- donner *un nouveau sens à la mission*; le Royaume de Dieu proclamé par Jésus s'oppose au royaume de Satan et de Mammon (les structures personnelles et sociales d'injustice) et non pas aux autres religions et cultures;

- promouvoir *une vision eschatologique du Royaume* comme communauté universelle de liberté, de solidarité et de justice, communauté au service de laquelle nous sommes invités à nous engager ;
- cultiver *une vision de l'Église* comme signe et servante du Royaume, communion d'Églises locales, appelée au dialogue avec les autres croyants et avec toutes les personnes de bonne volonté ;
- aider les gens à *devenir des acteurs* de la construction de l'Église locale, capables d'être à la fois autonomes et compétents dans la réinterprétation des traditions ; les personnes sont plus importantes que les bâtiments ; il s'agit de les aider à célébrer la vie ;
- encourager l'Église à *une saine autocritique* qui lui épargnera d'être vue comme un agent de la mondialisation dans sa vie et ses structures internes.

Ces propositions sont valables pour toutes les régions du monde, mais j'aimerais attirer l'attention sur deux d'entre elles qui ouvrent de nouvelles perspectives à la mission.

DIEU OU MAMMON ?

Le Royaume de Dieu proclamé par Jésus s'élève contre Satan et Mammon. Sa vie, ses miracles, ses exorcismes, ses paraboles, le montrent clairement. Jésus n'a pas prêché contre le judaïsme. Mais au long des années, l'Église s'est donné une identité ; elle s'est pensée elle-même comme étant le Royaume et a considéré les autres cultures et les autres religions, y compris le judaïsme, comme l'Anti-royaume. Les juifs étaient particulièrement visés, car ils auraient commis un déicide. Ce n'est qu'après Vatican II que l'Église a commencé à parler de liberté religieuse et de dialogue avec les autres religions. **Le but de la mission, c'est le Royaume**, communauté de liberté, de solidarité de justice ; l'Église en est le symbole et la servante.

Cette vision de la mission correspond de fait aux vues des Évêques d'Asie². Pour cette Église, l'un des grands défis qui se pose à elle est de mettre elle-même en lumière sa compréhension de la mission. A l'occasion du synode pour l'Asie et de l'entrée dans le troisième millénaire, bien des gens semblent surtout préoccupés de planter l'Église toujours plus largement en Asie et de faire croître le nombre de ses

^{2/} Cf. *For All the Peoples of Asia*, vol. 1 et 2, Claretian publications, Manila, 1997.

membres. Je me demande si le défi prioritaire ne serait pas de promouvoir une Église qui soit réellement symbole et servante du Royaume. Une telle communauté attirerait plus de volontaires, ceux qui souhaitent se battre pour le Royaume de Dieu à la suite de Jésus.

la prophétie au cœur de la mission

Dans leur réponse aux «lineamenta», les évêques indiens écrivaient : «Pour nous, être évangélistes signifie que nous sommes porteurs de la mémoire vivante de Jésus. Pour le célébrer et le partager, nous avons besoin, comme toute communauté, d'une continuelle conversion, non seulement pour dire fidèlement la Parole de Dieu, mais aussi pour être la Bonne Nouvelle, personnellement et communautairement, comme Jésus nous l'a montré par son exemple»³.

C'est pourquoi, *le cœur de la mission se doit d'être une action prophétique*. Les autres tâches de l'Église n'ont de sens que dans la mesure où elles contribuent à cette action primordiale. Une prophétie authentique critique certes le présent, mais par rapport à une vision de l'avenir qui suscite l'espérance et conduit à l'engagement. C'est le sens qu'il convient de donner à l'affirmation : l'Église est essentiellement missionnaire. Et le défi pour l'Église d'Asie n'est pas de se concentrer d'une manière quelque peu étroite sur sa propre construction comme communauté sacramentelle de ceux qui sont sauvés, mais de redécouvrir ce dynamisme missionnaire.

L'OPTION POUR LES PAUVRES

Dans cette lutte permanente entre Dieu et Mammon, entre le riche et le pauvre, entre l'opresseur et l'opprimé, entre le mal et le bien, nous sommes appelés à choisir en faveur des pauvres. Dans la Bible, c'est clairement le choix de Dieu lui-même. Cela comporte deux dimensions : être pauvre et travailler avec et pour les pauvres. Et Jésus nous enseigne, mais aussi d'autres religions asiatiques comme l'hindouisme et le bouddhisme, qu'il n'est pas possible de lutter avec succès contre les forces de l'égoïsme et de la cupidité si on n'a pas pris le dessus sur son ego, si on n'est pas libéré de tout attachement. Être pauvre est une bénédiction mais c'est aussi un défi. Être pauvre, en ce sens, est la condition nécessaire

3/ *Églises d'Asie*, Supplément 253, 1997, p. 8.

pour entreprendre de lutter avec et pour les pauvres en vue de les délivrer de la pauvreté qui leur est imposée. Choisir d'être pauvre et opter pour les pauvres sont les deux faces d'une même pièce de monnaie, les deux aspects d'un même comportement. C'est dans la mesure où l'on est libre vis à vis de Mammon que l'on peut en libérer les autres.

à quelles conditions ?

L'Église d'Asie est certes très performante en ce qui concerne «être avec les pauvres». Elle est engagée dans nombre d'activités de développement dans les domaines de la santé, de l'éducation, de l'économie. Mais peut-elle se prétendre pauvre ? Si on la considère comme «peuple», elle est effectivement une Église de pauvres. Mais comme «institution», aux yeux de beaucoup de gens, elle apparaît comme riche, disposant de revenus inépuisables. Elle donne parfois l'impression d'hésiter à être vraiment prophétique, et cela pour protéger ses œuvres et ses sources de revenus.

L'Église peut-elle être avec le pauvre, en lutte à ses côtés ? On peut certainement identifier çà et là des individus ou des groupes généreux, ou relever des occasions spéciales comme la révolution populaire qui a renversé Marcos aux Philippines. Mais cela semble bien constituer des exceptions plutôt que la règle générale. N'est-il pas significatif que les «lineamenta» évitent soigneusement le mot «libération» ? On n'y trouve, en effet qu'une seule référence à Jésus «libérateur» et elle décourage plutôt tout autre usage que l'on serait tenté de faire de ce terme.

le Christ, roi ou serviteur ?

La pauvreté n'est pas qu'économique. L'esprit de pauvreté conduit à l'humilité. La kénose de Jésus reste notre modèle. Il est venu comme serviteur et a lavé les pieds de ses disciples. Mais j'ai l'impression que, dans notre activité missionnaire, l'image de Jésus que nous préférons est celle du Christ-Roi qui conquiert et domine. Si nous reconnaissons la présence et l'action de l'Esprit dans les autres religions, si nous croyons que Dieu, par des chemins qu'il connaît, offre à chacun la possibilité d'être associé au mystère pascal, notre action évangélisatrice peut se déployer sans anxiété et sans agressivité. Sur les pas de Jésus serviteur, l'Église peut aussi être servante à la fois de l'Évangile qu'elle proclame et des personnes auxquelles il est proclamé. La puissance de la Parole de Dieu et de l'Esprit n'a pas besoin de la puissance de l'argent, des chiffres, des médias ou des gouvernements.

UNE AUTHENTIQUE ÉGLISE LOCALE

L'Église d'Asie ne peut pas évangéliser de manière crédible si elle n'est pas authentiquement asiatique. Malheureusement, elle apparaît toujours comme étrangère. Vatican II parlait de la nécessité pour l'Église de devenir une Église locale. Il voyait dans l'Église universelle une communion d'Églises locales. Il voit dans la collégialité épiscopale autour du pape le centre de l'unité ecclésiale et de la communion. Il insiste très fort sur le besoin de ce que l'on appellera plus tard l'«inculturation», pas seulement dans le domaine liturgique mais aussi dans d'autres domaines. Mais, plus de trente ans après le concile, tous ces projets semblent être encore bien loin d'être réalisés.

autosuffisance financière

Cette nécessité pour l'Église de devenir vraiment locale peut être envisagée à trois niveaux : les finances, la culture et la responsabilité. Les Églises d'Asie dépendent encore largement de fonds en provenance de l'étranger. Un certain partage des biens matériels entre Églises est certes bienvenu, spécialement s'il s'agit d'aider les pauvres et les nécessiteux. Certains projets spéciaux ont aussi certainement besoin d'une aide particulière. Mais je me demande si l'Église ne pourrait pas, petit à petit, devenir autosuffisante pour ce qui concerne sa vie de tous les jours et ses besoins pastoraux. Des communautés composées de chrétiens pauvres doivent-elles avoir des ministres riches, disposer d'institutions d'éducation, d'une administration qui demandent beaucoup d'argent ? Quelle valeur de témoignage peuvent avoir de telles institutions ? En Asie, comment pouvons-nous apprendre à être autosuffisants, et donc libres ? L'aide financière pour les pauvres ne pourrait-elle pas transiter par d'autres canaux non-officiels, non-ecclésiastiques, de manière à ce que notre liberté d'être des témoins et des prophètes ne soit pas compromise ?

des structures propres à l'Asie

En théorie, tous reconnaissent le besoin qu'ont les Églises de devenir culturellement asiatiques. Mais en même temps, nous savons que cela ne se réalise pas. Devenir asiatique ne signifie pas que nous adaptions ou que nous convertissions des structures éternelles en monnaie locale. Nous deviendrons asiatiques lorsque, de manière créative et en toute liberté, nous pourrons répondre à l'appel de l'Évangile en utilisant

notre manière de nous exprimer et lorsque cela donnera naissance à une théologie, à une liturgie, à une spiritualité, à des structures d'organisation qui nous seront propres.

Disposons-nous de cette liberté aujourd'hui ou bien des structures étrangères ne pèsent-elles pas toujours lourdement sur nous, souvent sous le masque de la tradition? Le processus d'inculturation est lui-même centralisé. Dans un continent qui se glorifie d'une grande variété de rites, on nous dit que l'unité du rite latin doit être protégé et cela en dépit du Concile lui-même qui demandait «une adaptation plus radicale»⁴. Cela est révélateur de ce qui se passe aussi en d'autres domaines. L'un des grands échecs de la mission a été son incapacité à relever les défis des grandes cultures d'Asie malgré les efforts héroïques des pionniers, Matteo Ricci et Roberto de Nobili. Aujourd'hui encore, les institutions ecclésiastiques sont considérées comme pourvoyeuses de culture moderne mais étrangère, «occidentale».

Comment une Église peut-elle vraiment devenir locale tant qu'elle ne peut pas prendre ses responsabilités en ce qui concerne sa vie, sa créativité, son organisation, son administration? Il n'est pas question de remettre en cause la communion des Églises ni le rôle du pape dans cette communion mais je ne crois pas que nous ayons réussi à résoudre de façon créative la question de la juste autonomie des Églises locales dans la communion de l'Église universelle. Le synode spécial pour l'Asie pourrait être l'occasion d'explorer ce genre de question.

dépasser l'image héritée du passé

Nous avons, sans doute, changé nos perspectives après Vatican II qui a effectivement coïncidé avec la fin de l'époque coloniale. Mais «les autres» n'ont pas aussi facilement oublié le passé. Il se peut qu'ils interprètent encore nos activités actuelles à la lumière de notre passé. Il se peut aussi que certains d'entre nous contribuent à perpétuer cette image. Les évêques de l'Inde y font allusion:

«Parmi les handicaps hérités du passé, se trouvent les liens entre le christianisme et l'opresseur colonial. Bien des évangelisateurs du passé, c'est certain, ont donné des témoignages de grande charité envers les pauvres et sacrifié leur vie de manière héroïque. Pourtant,

⁴/ Document sur la liturgie, n° 40.

en même temps que l'expansion du christianisme, fruit du travail de tant de missionnaires, clercs, religieux ou laïcs, il y a eu aussi des comportements contraires aux droits fondamentaux et aux sensibilités religieuses. Il en résulte que, aujourd'hui encore, l'image donnée par quelques chrétiens apparaît comme irrémédiablement étrangère aussi bien à l'enseignement de l'Évangile qu'à la culture indienne»⁵.

Cela se vérifie aussi dans d'autres pays d'Asie et explique sans doute pourquoi les chrétiens ne s'y sentent pas très bien reconnus. Un Indien, défenseur actif des droits de l'homme, se plaint du fait que, lorsque des prêtres ou des religieuses sont assassinés alors qu'ils défendent la justice, les organisations nationales de défense des droits de l'homme ne prennent pas leur défense, car ce sont des «missionnaires»⁶.

responsable de la mission pour sa part

Le Congrès Missionnaire International de Manille en 1979 déclarait que chaque Église locale est responsable de sa propre mission et co-responsable de la mission de l'Église universelle. Nous sommes heureux que des asiatiques partent au loin pour aider d'autres Églises locales, mais nous avons aussi à nous poser la question de savoir si ces missionnaires témoignent là-bas d'une expérience asiatique de la foi chrétienne qui puisse enrichir les autres Églises. On peut aussi se poser des questions à propos de certaines «Congrégations religieuses internationales» qui viennent en Inde «recruter» des candidates sans beaucoup de respect pour leur identité culturelle et avec des objectifs pour le moins contestables.

Si l'Église ne devient pas authentiquement asiatique, elle ne peut pas de manière efficace et crédible, témoigner de la Bonne Nouvelle en Asie. C'est une ironie de l'histoire que le christianisme, né en Asie, y soit revenu par le canal de l'Europe comme un produit étranger. Il est vraiment regrettable qu'après la ferveur suscitée par Vatican II, l'enthousiasme pour devenir une authentique Église locale soit retombé aussi bas, spécialement dans les cercles officiels de l'Église. De récents événements font craindre que des efforts encore hésitants entrepris pour plus de liberté et de créativité dans les Églises locales ne soient considérés comme suspects.

5/ *Églises d'Asie*, Supplément 253, p. 10.

6/ WALTER FERNANDES, «No Rights for

the Wrong Indians», *The New Leader*, mars 98, p. 15.

À LA RECHERCHE DE L'HARMONIE

Le continent asiatique est un exemple vivant de pluralisme, avec ses richesses comme avec ses tensions: pluralisme de races et de religions, de cultures et de philosophies, d'Églises de rites différents et de systèmes politiques, de traditions et d'espoirs. Le respect pour l'autre, le dialogue et la collaboration deviennent alors les seuls moyens pour construire la communauté et pour assurer la paix. Les religions du Sud et de l'Est de l'Asie, comme l'hindouisme, le confucianisme et le bouddhisme peuvent se prévaloir d'une tradition de tolérance. Aujourd'hui, l'Église aussi voit dans le dialogue interreligieux une réelle dimension de la mission.

une démarche hésitante

Mais, en Asie, la pratique du dialogue rencontre beaucoup de difficultés. Le lien entre proclamation et dialogue est un thème de discussion à la mode dans les cercles missionnaires. Je crois que c'est un faux problème. La proclamation du Royaume de Dieu par Jésus était dirigée contre Satan et Mammon et toutes leurs manifestations dans les structures humaines. Si nous reconnaissons l'action de l'Esprit dans les autres religions, la seule attitude possible pour nous à leur égard est celle d'un dialogue plein de respect. Par nos paroles et par nos actes, nous témoignons de la Bonne Nouvelle de Jésus. Nous accueillons à bras ouverts quiconque entend un appel de Jésus à devenir son disciple. Mais dans notre lutte contre Satan et Mammon, **les autres croyants sont des alliés, non des ennemis**. En d'autres mots, la Bonne Nouvelle appelle à la conversion les chrétiens autant que les non-chrétiens. Le défi est donc la collaboration avec les autres religions dans la poursuite de valeurs communes au niveau spirituel comme au plan humain plutôt que le conflit.

Mais collaboration et dialogue ne sont pas faciles. Beaucoup de chrétiens ne sont pas prêts. Les changements d'attitude des sphères officielles ne diffusent pas facilement vers la base. Dans beaucoup de pays d'Asie, les chrétiens sont sur la défensive et ne s'ouvrent pas au dialogue. Dans une société fortement stratifiée et pluri-ethnique, la conversion au christianisme peut être une manière de se constituer une identité propre et le dialogue apparaît alors comme une menace pour cette identité. De plus, les partenaires potentiels dans ce dialogue ne sont pas toujours disposés à cette démarche. En bien des endroits, la

religion acquiert une dimension politique qui tient justement à son caractère identitaire. L'islam, surtout quand il est majoritaire, ne semble pas ouvert au dialogue. Le bouddhisme et l'hindouisme le sont sans doute davantage mais ils ne voient pas dans les chrétiens des interlocuteurs crédibles. Issu de notre histoire, il y a toujours le soupçon que nous pourrions nous servir du dialogue pour convertir plus de monde. Malheureusement, c'est le cas de certains chrétiens. Tous ces facteurs font du dialogue un défi bien difficile à relever. Actuellement, il se limite à de petits groupes d'experts en des occasions spéciales.

des raisons d'espérer

Les défis missionnaires que les Églises d'Asie sont appelées à relever semblent formidables, mais notre espérance est vivante. Les évêques d'Asie proposent trois raisons d'espérer: la mission est celle même de Dieu; Jésus lui-même marche avec l'Asie; la mission ne se réalise pas dans la puissance mais dans la faiblesse. Ils déclarent:

«Toute vie est en relation avec la présence active de l'Esprit Créateur... Jésus inaugure dans la nouvelle création la plénitude de la vie en Dieu. Ressuscité, il souffle l'Esprit Saint sur ses disciples (Jn 20, 22 ss) et leur donne de partager sa vie et sa mission... Jésus est l'homme de l'Esprit Créateur, ami de Dieu, animé d'une vie intérieure profonde, facteur d'harmonie, amoureux des pauvres, guérisseur et libérateur, prophète courageux, compagnon de souffrance, vainqueur de la mort, dispensateur de l'Esprit. Ce portrait de Jésus correspond à la vision que les peuples d'Asie ont de la vie...

«Peut-être hésitons-nous parce que nous sommes un groupe minoritaire. C'est vrai, nous ne formons qu'un tout petit troupeau. En Jésus crucifié, puissance et sagesse de Dieu, la vie divine nous est donnée. C'est à partir de notre position de faiblesse que ce don prend toute sa signification. Le triomphalisme, les démonstrations trompeuses de puissance humaine ne rendent pas témoignage à l'abnégation de Jésus crucifié. Notre faiblesse est le lieu où l'amour de Dieu, source de grâce et de vie, se révèle le mieux.»

Michael Amaladoss

*Vidyajyoti
23, Raj Niwas Marg
110054 Delhi
India*

UN PETIT BATEAU SUR UN OCÉAN SANS LIMITE

CHINE CONTINENTALE

par Aloysius Jin Luxian s.j.

Né en 1916, Mgr Aloysius Jin, membre de la Compagnie de Jésus est prêtre depuis 1945. Après son Troisième An en France et des études à la Grégorienne, il revient en Chine en 1951 où il assume plusieurs responsabilités avant d'être jeté en prison en 1955. Rentré à Shanghai en 1982, il en est évêque depuis 1985.

Comment répondre aux appels de l'Esprit et marcher vers la réconciliation dans l'Église de Chine ? La clef se trouve, sans doute, dans l'établissement de relations entre le Saint-Siège et le Gouvernement chinois. Mais les blessures sont profondes ! S'imprégner de l'esprit de Vatican II et « siniser » le christianisme, telle est la tâche la plus importante pour l'avenir.

NDLR : Cette conférence de Mgr Jin, a été publiée sous le titre «A small Boat on the bondless Ocean» in *Sedos Bulletin*, vol. 27 n° 4, avril 1995. La traduction a été revue par l'auteur.

Pour essayer de deviner le futur, il nous faut partir de la réalité présente très concrète. Mais pour comprendre ce présent, il nous faut nécessairement jeter un coup d'œil sur le passé.

700 ans d'histoire

Si l'on ne tient pas compte des Nestoriens, l'Église catholique a été introduite en Chine il y a sept siècles. Taiwan a récemment célébré l'anniversaire de l'arrivée en Chine du premier archevêque de Beijing, cérémonie présidée par le cardinal Tomko, préfet de la Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

Pendant la dynastie Yuan (1277-1368), sous le gouvernement des Mongols, l'Église catholique s'est considérablement développée parmi eux et non pas parmi les Han. Mais les beaux jours n'ont pas duré. Zhu Yanzhang¹ a poussé les Han à la rébellion et chassé la classe dominante. *L'Église catholique a aussi graduellement disparu de la terre de Chine.* Deux cents ans plus tard, François Xavier rendait son dernier souffle sur l'île de Sancian mais, dans sa sagesse, Dieu déployait son plan mystérieux. La même année, Matteo Ricci naissait en Italie. C'est lui qui ouvrit toutes grandes les portes de la Chine. Il entra à Beijing et convertit beaucoup de célébrités dans le monde des lettrés. Depuis, et jusqu'à aujourd'hui, l'Église catholique a pu se maintenir en Chine en essayant parfois de sérieux coups de vent.

moins de 1% de catholiques

Aujourd'hui, il y a plusieurs millions de catholiques en Chine continentale. Combien exactement ? On parle de quatre millions. Certains experts de Hong Kong citent le chiffre de dix millions. Disons sept millions environ. Sept millions en 700 ans, soit 10 000 par an ! Un nombre qui fait pitié ! Sur une population d'un milliard deux cents millions, les catholiques n'arrivent pas à 1% du total.

L'Occident a comparé la population chinoise à un océan sans limites et notre Église catholique est comme un petit bateau flottant sur cet océan. Les États-Unis ont, jadis, été un pays de mission administré par la Congrégation « De Propaganda fide ». Des missionnaires y sont arrivés en provenance de pays d'Europe, comme l'Italie et la France. Pendant la guerre d'indépendance, il n'y avait que 20 000 catholiques aux USA. Deux cents ans plus tard, ils étaient 55 millions, un cinquième de la population et l'Église ne relevait plus de la « Propagande ». Depuis, elle exerce une influence considérable dans l'Église universelle. Une nation voisine, la Corée, a connu le christianisme à une date bien plus tardive que la Chine. Pourtant, la Corée compte aujourd'hui trois millions de catholiques, soit un douzième de la population totale.

1/ Zhu Yuanzhang chasse les Mongols du pouvoir et fonde, en 1368, la dynastie Ming. Empereur des Ming, il prend le

nom de Hongwu et installe sa capitale à Nankin.

le confucianisme, une philosophie aux dimensions de l'empire

Pourquoi est-il si difficile pour le peuple chinois d'accepter l'Évangile? Le problème réside-t-il dans le peuple ou bien dans la méthode d'évangélisation?

Le bouddhisme a été importé en Chine sous la dynastie orientale des Han. Très vite, il a fait partie de la famille. Pourquoi n'en a-t-il pas été de même pour le christianisme? Très longtemps, la Chine a été un pays féodal. Le peuple s'était habitué à la domination d'un empereur au pouvoir dictatorial. Pour pouvoir gouverner le tout, les dynasties féodales avaient besoin d'une philosophie *aux dimensions de l'empire pour unifier la pensée de tout le peuple*. A une certaine époque, le monde de la pensée était très animé, avec une centaine d'écoles, toutes différentes, luttant toutes pour l'emporter auprès des gens. Mais, après la destruction des Six États par la dynastie Qin (221-206 av. J.C.) et l'unification du territoire, on jeta au feu les livres confucéens et les lettrés furent enterrés vifs. Après la dynastie Han, à quelques exceptions près, tous les empereurs ont adhéré au confucianisme. *Ils se servirent des enseignements de Confucius et de Mencius comme d'une philosophie officielle pour conforter leur pouvoir.*

rejoindre les aspirations profondes de l'homme

Le confucianisme défend des principes moraux très nobles et propose un système politique qui peut, de fait, être utile aux dirigeants. Pourtant, Confucius ne parle que du monde présent; il aborde les relations humaines sans mentionner ni le surnaturel ni un Dieu suprême qui serait supra-humain, personnel, éternel. Dans ce sens, *il ne pouvait satisfaire pleinement des esprits humains créés pour tendre vers Dieu*. Il nous faut étudier le confucianisme et y croire. Pourtant, le besoin d'un autre système de pensée qui puisse combler les aspirations profondes de l'âme, subsiste. Souvent, certains lettrés qui adhéraient extérieurement au confucianisme, étaient, au fond de leur cœur, taoïstes ou bouddhistes. Ceux qui se reconnaissaient taoïstes reprenaient en public ce que disait Confucius mais, dans le cœur de leur cœur, régnaient les pensées de Laozi² (Lao-tsu) et de Zhuangzi³ (Chuang-tsu), système de pensée bien plus profond que le confucianisme. Ceux qui étaient inté-

2/ Laozi, né vers 604 av. J.C., auteur du *Dao De Jing*, Le Livre de la Voie et de la Vertu. Le concept du Dao (Tao): la voie ou le principe de l'univers est le cœur même du Taoïsme.

3/ Zhuang Zi: philosophe taoïste du 4^e siècle av. J.C.

rieurement bouddhistes professaient le confucianisme en public mais, dans le fond de leur cœur, c'est l'enseignement du Bouddha qui était présent. Cette union du confucianisme avec le taoïsme ou avec le bouddhisme était un phénomène assez commun.

revêtir l'habit du confucianisme

Matteo Ricci arriva en Chine vers la fin de la dynastie des Ming. Après avoir beaucoup réfléchi et exploré, il en vint à la ferme conviction que, pour répandre l'Évangile en Chine, il fallait nécessairement adopter le vêtement extérieur du confucianisme. *Il rêvait de confucianisme à l'extérieur et de christianisme à l'intérieur* ; il voulait se servir de cette extériorité confucéenne pour répandre le christianisme et ouvrir ainsi la piste de l'union entre le confucianisme et le christianisme. En langage actuel, *l'Évangile devait, selon lui, devenir partie intégrante du peuple en étant indigénisé, « sinisé »*. Les efforts de Matteo Ricci donnèrent des fruits. Un groupe de confucianistes éminents, comme Xu Guangqi, se convertirent au Christ. Mais cette situation heureuse ne dura pas longtemps. Une dispute éclata dans l'Église, la Querelle des Rites, qui amena les plus hautes autorités de l'Église à imposer le rejet de tous les rites qui exprimaient le respect envers Confucius et les ancêtres. Dans ces conditions, parce qu'ils ne révéraient pas Confucius et ne s'acquittaient pas des rites envers les ancêtres, *ceux qui croyaient au Christ devinrent des infidèles manquant à leur devoirs filiaux*. Si on voulait être chinois, on ne pouvait être chrétien. Pour devenir chrétien, il fallait renoncer à être chinois. L'Église catholique florissante tomba en disgrâce et rétrograda de manière radicale. Il en fut ainsi jusqu'au milieu du 19^e siècle.

que de temps perdu !

Après la guerre sino-britannique, grâce à la diplomatie des aviso-torpilleurs, *les missionnaires sont revenus en même temps que l'opium*. Dans la pensée des gens, l'Église catholique était une religion étrangère. Elle éveillait l'antipathie de ceux qui aimaient le peuple et le pays. Un théologien contemporain de renom a écrit que, si l'Église de cette époque n'avait pas vécu ce conflit, les touristes européens et américains verraient aujourd'hui, en Chine, autant d'églises catholiques que de temples bouddhistes ou taoïstes.

Cet obstacle a été levé au début de ce siècle lorsque les chinois ne furent plus obligés de prendre part aux rites adressés à Confucius et

aux ancêtres. Mais c'était bien tard ! Cela vaut la peine de réfléchir sur le temps perdu. Lorsque la première charrette a versé dans le fossé, elle constitue un avertissement pour celles qui viennent ensuite.

la lutte contre l'impérialisme et l'Occident

En 1909, naquit le mouvement du 4 mai. Son slogan était : « A bas le confucianisme ». En 1949, le parti communiste prit le pouvoir à son tour et poussa à son maximum la lutte contre l'impérialisme et contre l'Occident. En 1955 commença le mouvement anti-impérialiste « Amour de la patrie ». L'Église catholique était en première ligne et subit de grosses pertes. En 1966, ce fut la révolution culturelle : on n'avait jamais vu cela auparavant. Les catholiques chinois, membres de l'Association Patriotique ou non, furent frappés de plein fouet. En 1979 commença la mise en œuvre de la politique religieuse. La religion se releva de ses ruines et, après toute cette période de grandes souffrances, plus de quatre mille églises furent rouvertes un peu partout en Chine. Il y a actuellement plus de mille séminaristes aux études dans un séminaire national, six régionaux et vingt provinciaux ou diocésains. Il y a à peu près autant de jeunes religieuses.

l'Église de Chine est divisée

Le malheur, c'est ce conflit interne qui a éclaté dans une Église de Chine divisée. Il y a celle que l'on appelle *l'Église clandestine, fidèle, silencieuse, souffrante* ; il y a l'autre qu'on appelle *l'Église visible officielle, patriotique, ouverte au monde moderne*. Comme je l'ai dit plus haut, l'Église de Chine est comme un petit bateau flottant sur l'océan sans limite d'un milliard deux cent mille personnes. Autour de ce bateau se déchainent des vagues effrayantes qui le font monter et descendre au gré du vent. Et dans le bateau, les frères se disputent et même se battent jusqu'au meurtre. Ce petit bateau est vraiment dans un piteux état ! Tous ses passagers courent le danger de se noyer car il est fort possible que le bateau chavire.

Tout autour, il y a beaucoup d'autres bateaux, européens, américains ou d'autres continents. Ils avancent vent arrière, portés par les vagues vers le rivage. L'Église est un peuple en pèlerinage qui a entrepris une grande traversée. Les passagers des autres bateaux observent la situation de loin, à l'aide de leurs jumelles. Ils sont tristes et ne comprennent pas. Ils entendent les gens se disputer et les voient divisés en factions partisans. Un

groupe hurle: «Nous sommes fidèles au Pape. C'est nous qui sommes les disciples du Christ. Il nous est impossible d'être avec vous. Les sacrements que vous donnez sont faux. Ceux qui vous suivent iront en enfer avec vous». L'autre groupe crie tout aussi fort: «Nous aussi, nous sommes fidèles au Pape! Vous n'avez pas le droit de monopoliser le ciel. Ce en quoi nous sommes différents, c'est dans notre attitude envers le gouvernement. Nous espérons que l'unité se fera». Dans les bateaux proches, certains hochent la tête en se disant: «Quel peuple étrange! Ils sont entre la vie et la mort et ils n'arrêtent pas de se battre entre eux jusqu'à s'entre-tuer. C'est vraiment déconcertant!». D'autres disent: «C'est évident! Les deux groupes se différencient clairement. Il nous faut en supporter un et détruire l'autre». D'autres encore affirment: «Il est difficile de voir où est la différence. Essayons de servir de médiateurs pour les aider à retrouver l'unité». Et les tenants de toutes ces opinions commencent à se quereller entre eux aussi. Tel est l'état actuel de l'Église en Chine continentale. La querelle va continuer. Que nous réserve l'avenir?

comment retrouver la communion?

Le bateau ne va pas chavirer, c'est certain. Les choses vont évoluer. *Le Saint-Esprit est toujours présent* et ne cesse d'instruire son peuple et de lui inspirer ce qu'il y a à faire. La sainte Mère de Dieu, secours des chrétiens, nous sauvera. Les chrétiens catholiques lui vouent un attachement tout spécial, elle ne nous abandonnera pas. Bien sûr, il doit d'abord y avoir réconciliation au sein même de l'Église de Chine. Elle ne peut pas rester divisée et doit absolument revenir à l'unité. Il nous faut construire l'Église dans la communion. Je crois dans la sainte Église catholique et dans la communion des saints.

La clef de tout, c'est *l'établissement de relations diplomatiques avec le Vatican*. Certains pourraient remarquer que ce n'est que tout récemment que les USA ont noué des relations avec le Vatican. La Chine pourrait, elle aussi, attendre deux cents ans. Mais, en ce qui concerne les USA, personne n'est venu de l'extérieur susciter des divisions dans leur Église. L'Église de Chine, elle, est divisée en deux factions, elles-mêmes divisées en leur sein. La situation devient de plus en plus sérieuse. On dit même que, dans une certaine région de l'Église clandestine, il y a des batailles entre les groupes en conflit. C'est vraiment douloureux! *Si les relations diplomatiques entre la Chine et le Vatican ne démarrent pas, ce phénomène de division ne se résoudra jamais*. Alors, pourquoi ces relations ne peuvent-elles pas se normaliser dans un bref délai?

où se trouve le plus grand obstacle ?

En février 1994, j'ai répondu à ce sujet à la question d'un reporter : «Le plus grand obstacle, ce n'est pas le problème de Taiwan ni la question de la nomination des évêques. C'est bien plutôt *le manque de compréhension mutuelle*. Les temps ont changé. Les choses ne cessent de changer dans le monde. Il en va de même pour l'Église de Chine et pour le Siège apostolique. Les parties en présence continuent à se regarder à travers les anciens clichés. Comment de telles négociations pourraient-elles réussir ? »

Je parle de négociations. Ce n'est un secret pour personne que la Chine et le Vatican négocient. Beaucoup de rapports ont traversé les mers. La Conférence épiscopale clandestine a aussi exprimé son point de vue. Il s'agit de négociations marathon. Normalement, les négociations sont un processus qui permet de mieux se connaître mutuellement. Pratiquement, elles conduisent à des compromis. On peut arriver à un accord si les deux parties sont sincères et si rien n'est entrepris pour nuire à l'autre pendant que l'on négocie. Prions Dieu pour que, des deux côtés, on ne reste pas sur les positions de départ, pour que ces efforts de négociation fassent avancer et non rétrograder la situation.

Nous, les membres de l'Église, nous vivons dans l'espérance qu'un temps viendra où toute l'Église catholique chinoise célébrera son Seigneur ensemble, où la communion sera enfin réalisée par l'action du Saint-Esprit. Je crois profondément que l'Église clandestine le désire aussi et qu'elle ne va pas suivre un chemin opposé, ce qui serait vraiment tragique et pourrait la conduire à ne pas accepter la sage décision du Saint-Siège. Le Pape, successeur de Pierre, a conduit depuis longtemps le peuple chrétien **sur les chemins de la charité**. Plus anxieusement que n'importe qui, il espère que cette communion se réalisera dans les plus brefs délais.

des blessures à guérir

L'établissement de relations diplomatiques entre la Chine et le Vatican pourrait résoudre bien des problèmes mais l'éloignement mutuel, la suspicion, l'opposition, l'hostilité ne disparaîtraient pas pour autant tout de suite. Des blessures intérieures entretenues pendant plusieurs années ne peuvent pas se cicatriser du jour au lendemain. La mise en place de cours accélérés dans les séminaires pour pallier au manque

chronique de prêtres, leur formation permanente et celle des religieuses, l'éducation religieuse de la jeunesse, sont les domaines où se déploient nos efforts. *L'Église de Chine doit se sauver elle-même et résoudre ses problèmes elle-même.* Autrement, le petit bateau, lancé dans un long voyage sur un océan sans limite, ne pourra pas s'en sortir. Ajoutons que nos relations avec le diocèse de Hong Kong sont basées sur le triple principe du respect mutuel, de la non-subordination et de la non-ingérence. Il en va de même avec l'Église de Taiwan.

Seul, un peuple qui s'aime lui-même et peut ainsi compter sur une grande capacité à renouveler ses forces, peut se sauver. C'est le cas de l'Église de Chine. Elle n'a pas d'autre voie de salut. Nous sommes des catholiques, témoins de Dieu et du Christ. Dieu est amour. Le Fils de Dieu est descendu sur la terre et s'est fait homme. Il nous a révélé combien Dieu nous aime. *Le cœur de l'Évangile, c'est la réconciliation.* Un milliard deux cents millions d'hommes et de femmes nous observent, attendant de *voir si nos actions concordent avec l'Évangile que nous prêchons.* Beaucoup de chrétiens de par le monde font de même, attendant de voir si nous sommes de vrais chrétiens. Nous ne pouvons pas nous comporter avec nos frères comme des colporteurs de ragots, de calomnies, pleins de haine et de désir de blesser. Seuls, l'amour et le respect que nous aurons pour nous-mêmes feront que les autres nous estimeront et nous soutiendront.

indigénisation et sinisation

L'Église de Chine ne doit pas seulement continuer d'exister, il lui faut aussi se développer, au moins dans une certaine mesure. J'ajoute cette restriction parce que l'Église a toujours été une minorité au milieu d'un milliard deux cents millions d'hommes et de femmes et aussi, parce que, tant que l'Église est divisée, il est très difficile d'imaginer un développement d'importance. Enfin, si nous ne sommes pas fermement décidés à investir dans nos méthodes d'évangélisation, il nous sera impossible de nous renouveler et il n'y aura jamais beaucoup de conversions.

Les temps ont changé. Après avoir essuyé bien des tempêtes, le confucianisme, en Chine continentale, connaît un déclin permanent. Il ne semble pas bon pour l'Église de s'unir au confucianisme. Le système officiel, c'est le marxisme. Le christianisme peut-il s'y intégrer? *Il nous est impossible de promouvoir le marxisme comme attitude extérieure et le christianisme comme attitude intérieure.*

« grec avec les grecs... », chinois avec les chinois...

Dans le passé, le peuple chinois n'a pas facilement accepté le christianisme, non pas seulement parce que l'Église catholique apparaissait comme étrangère dans son organisation, mais aussi parce que la théologie qu'elle prêchait était un produit de l'intégration de l'Évangile dans la philosophie hellénistique et la culture romaine. L'Église se servait de la logique aristotélicienne pour traduire sa pensée théologique, le tout brodé sur le canevas des concepts latins de droits et de devoirs. Cela ne s'accordait vraiment pas avec la tradition chinoise qui porte, au cœur même de sa pensée, la compassion, la justice et la moralité. Il n'est pas étonnant que les chinois acceptent difficilement le christianisme.

Ce qu'il nous faut faire maintenant, c'est nous débarrasser de tout ce qui est philosophie grecque et culture romaine, *retenir la substance même de l'Évangile* et ne prêcher que cela à la population chinoise actuelle. En d'autres termes, il nous faut proclamer directement Jésus, sa personne, ce qu'il a fait et enseigné. Les paroles et les paraboles prononcées par Jésus ne sont pas des doctrines dogmatiques rigides mais des enseignements pleins de vitalité qui font vibrer toutes les cordes du cœur humain. L'Évangile transcende le temps et l'espace et peut être accepté par quelque personne que ce soit. Dans le passé, notre Église ne s'est pas mise à la lecture de la Bible; elle se contentait de réciter les questions-réponses du catéchisme ainsi que des prières toutes faites. Il nous faut revoir cette situation, promouvoir la lecture de la Bible et organiser des groupes bibliques dans chaque paroisse. A ce sujet, on peut tirer des leçons de la manière de faire de nos frères protestants.

Il nous faut, bien sûr, continuer à parler de théologie mais *enseigner surtout les documents de Vatican II*. Ce sont ces documents qui doivent devenir les guides de nos actions. Une très grande majorité des chrétiens en sont restés au stade de Vatican I et même du concile de Trente. Quand j'étais étudiant, les prêtres affirmaient: «Hors de l'Église catholique, pas de salut» et parlaient «de grands groupes d'hommes et de femmes jetés en enfer». C'était effrayant! Un camarade d'école non catholique me disait: «Si je me retrouvais seul au ciel et si tous mes ancêtres et tous les chinois souffraient les tourments du feu en enfer, y aurait-il vraiment un bonheur éternel pour moi? Je préférerais de loin être avec eux». Lui, finalement, n'a jamais rejoint l'Église. Mon sentiment est qu'une prédication directe de l'Évangile et des documents de Vatican II aurait beaucoup de succès en Chine continentale.

témoins de l'Évangile

Le principal obstacle à l'évangélisation chez nous, aujourd'hui, n'est pas le socialisme mais le culte de l'argent. La Chine est en train de réaliser un certain style de socialisme chinois accolé à une économie de marché, et pas du tout une économie socialiste planifiée. Pour l'Occident, cela apparaît comme une contradiction en soi. Pourtant, c'est possible pour le peuple chinois.

Le christianisme et le socialisme peuvent s'adapter l'un à l'autre. Les peuples occidentaux pourraient considérer cela comme inconcevable, et pourtant, socialisme et christianisme ont un ennemi commun : le culte de l'argent considéré comme pouvant tout. Beaucoup tombent à genoux devant lui et cèdent à la corruption. Tentés par lui, ils sont capables de trahir leurs amis, leur pays, leur Église, perdant ainsi toute dignité humaine, nationale et ecclésiale. Le culte de l'argent n'apporte qu'égoïsme et repliement sur soi, hédonisme et division. Il affole le cœur de l'homme, détruit les familles, nuit à la stabilité sociale, ouvre la voie à l'apostasie, au crime et à la déchéance personnelle.

Les chrétiens devraient le boycotter et répandre, au contraire, les enseignements de l'Évangile sur la pratique des Béatitudes. Par-là, ils sont appelés à purifier la société, à éclairer les peuples du monde et à guider toute personne, spécialement les jeunes, vers le Christ.

Aujourd'hui, il y a un vide et même une crise dans le monde spirituel du peuple chinois. C'est un temps propice pour répandre l'Évangile. Il nous faut en profiter et ne pas en rester à nos conflits internes. Nous devrions plutôt nous unir et travailler ensemble d'un seul cœur. L'avenir de l'Église de Chine brille de tous ses feux.

Aloysius Jin Luxian

*158, Pu Xi Road
Shanghai – 200 030
Chine*

UNE PAGE EST TOURNÉE

AU VIET NAM

par Étienne Nguyen

Issu d'une famille de lettrés confucianistes, Étienne Nguyen se convertit au christianisme à l'âge de 23 ans. Il acquiert ses grades en philosophie à Paris et enseigne cette discipline à l'Université catholique de Dalat jusqu'en 1975. Depuis la fermeture de cette Institution, il mène une vie cachée de simple citoyen.

Entrée dans une ère de plus grande liberté, l'Église du Viet Nam vit incontestablement un nouveau printemps. Pourtant les questions difficiles ne manquent pas et constituent autant de défis qui appellent à la créativité et à l'espérance.

Depuis que l'État au Viet Nam a adopté une politique religieuse plus souple et plus ouverte, l'Église catholique, au moins vue de l'extérieur, présente un visage plus réjouissant. Sa nouvelle vitalité est manifeste.

une renaissance

Plusieurs séminaires sont ouverts. Des centaines de religieux et de religieuses, autrefois dispersés, se sont regroupés dans des couvents restitués par l'État. La plupart des prêtres, revenus des camps de concentration, ont été autorisés à reprendre leur tâche pastorale. Les évêques ont le droit de se déplacer librement même au delà du territoire de leur diocèse. Un petit nombre de prêtres et de religieuses ont pu se rendre à l'étranger pour participer à des réunions de leurs instituts. Certains, plus jeunes, y ont entrepris des études supérieures. Nombre d'anciennes églises ont été restaurées, agrandies ou même entièrement

reconstruites. On voit même s'édifier certains « palais épiscopaux » qui surplombent tout un quartier de leurs trois ou quatre étages.

La pratique religieuse est florissante. Dans certaines paroisses, on célèbre cinq ou six messes dominicales, avec une assistance très nombreuse qui déborde jusque sur les trottoirs des rues avoisinantes. Beaucoup de jeunes y participent. La distribution de la communion, avec quatre ou cinq ministres, dure parfois un quart d'heure. A la veille des grandes fêtes, de longues queues de pénitents se forment devant les confessionnaux. A l'occasion du sacre des évêques, des ordinations sacerdotales ou des professions religieuses, aux jubilés de tous genres, on note souvent la présence de plus de dix évêques, d'une centaine de prêtres ou davantage pour la concélébration eucharistique généralement suivie d'un repas festif de plus de cinq cent convives.

Les vocations sacerdotales et religieuses foisonnent, ce qui met les évêques et les supérieurs religieux devant un choix embarrassant: comment choisir en effet, parmi les cent candidats qui se présentent, la vingtaine de prêtres autorisés par l'État dans chaque promotion ?

On compte aussi beaucoup d'authentiques conversions d'adultes avec de profondes motivations. On peut se procurer facilement des livres spirituels qu'ils soient traduits des langues étrangères ou écrits par des auteurs vietnamiens. Des groupes de jeunes ou de moins jeunes se forment spontanément autour de projets spirituels ou sociaux.

Il est certain qu'après ce long temps de latence, nous ne pouvons que nous réjouir de cette résurgence, de cette résurrection de la vie chrétienne de nos communautés et de la nouvelle tolérance des différentes instances de l'autorité civile. Pour tout cela, nous voulons rendre grâces au Seigneur.

une page est tournée

Cette vitalité prouve la force de résistance, de persévérance de l'Église du Viet Nam; elle est un peu comme un ressort longtemps comprimé qui rebondit de plus belle. Elle a largement prouvé l'héroïcité de ses vertus: beaucoup de personnes ont passé de nombreuses années en prison, certaines y ont laissé leur vie. Elle s'est vraiment montrée digne de ses 117 ancêtres martyrs canonisés. On peut s'imaginer que tout va continuer à s'améliorer et que l'Église va retrouver une vie normale dans la concorde

nationale. Une page de l'histoire est tournée, *le temps de l'Église du silence est passé*. Cette expression est peut-être un peu forte: l'Église n'a jamais vraiment été réduite au silence, la politique de l'État communiste ayant toujours gardé en ce domaine une certaine souplesse. Mais si on se berce d'un optimisme trop facile, on risque de fermer les yeux sur un autre genre de difficultés qui nous attendent et d'être pris au dépourvu.

l'entrée dans l'économie de consommation

Tournons maintenant notre regard vers l'autre panneau du diptyque: certains phénomènes significatifs nous invitent à plus de circonspection. Récemment, un prêtre du Sud en visite au Nord vient complimenter un évêque, lors de la fête patronale du diocèse, au sujet de la grande affluence des assistants. Et le prélat de répondre: «Je vous remercie de vos bons sentiments. Mais sachez que l'année dernière, l'assistance était deux fois plus nombreuse et je suis certain que l'année prochaine, elle diminuera encore de moitié et ainsi de suite dans l'avenir. Je ne sais combien de mes diocésains viendront à cette fête en l'an 2001. La raison en est simple. Comme quelqu'un l'a dit, 'là où entre la télévision, le rosaire en sort'. Oui, les gens sont pris par l'économie de marché qui leur apporte confort et loisirs qui sont pour eux l'expression du bonheur. Ils ne savent pas que ces simulacres amènent avec eux relâchement des mœurs, disputes, fraudes, divorce, avortement, suicides, sida, etc... Je ne sais que faire. Prions beaucoup, Monsieur l'Abbé.»

assurer la formation des prêtres, un défi!

On se plaint beaucoup du manque de prêtres, surtout dans le Nord. On en rejette la responsabilité sur les mesures draconiennes que l'État impose en ce qui concerne le recrutement des séminaristes et la composition du corps professoral des Séminaires. Cela n'est pas faux. Mais il y a autre chose à considérer.

Dans un diocèse du Nord, l'évêque hésite depuis des années à conférer la prêtrise aux grands séminaristes qui ont terminé leurs études. La raison en est *la défection de nombreux nouveaux prêtres par manque de formation sérieuse*. Il ne manque pas de personnes compétentes pour assurer cette formation, mais, pour diverses raisons, beaucoup en sont écartées. Il s'ensuit que le petit nombre qui y est admis doit faire la navette entre plusieurs séminaires, quitte à débiter tout le programme d'un semestre en deux ou trois semaines. Les étudiants ne peuvent

faire autrement qu'apprendre les cours par cœur pour les restituer mot à mot dans leurs devoirs. Certains professeurs âgés se contentent de dicter les cours reçus autrefois de leurs propres professeurs il y a près d'un demi-siècle ! La place pour la réflexion, pour la recherche personnelle est pratiquement nulle.

En ce qui concerne la vie spirituelle, beaucoup d'échanges avec les séminaristes me renseignent sur les difficultés qu'ils vivent dans les domaines intellectuel, moral et affectif. Quand je leur demande « Avez-vous parlé de ces difficultés à votre directeur spirituel ? », presque tous me donnent la même réponse : « Non, je n'ose en parler à personne, surtout pas au prêtre désigné comme confesseur habituel. Je risque d'être accusé de manque de foi, de relâchement moral, de désobéissance, d'esprit mondain, de curiosité morbide. Le renvoi du séminaire est presque certain. » Dans ces conditions, comment accéder à une vraie formation, acquérir maturité affective et vie spirituelle solide ?

Je comprends pourquoi le prélat mentionné plus haut hésite tant ! Peut-être ne s'agit-il que de quelques cas particuliers. Mais ce fait est assez symptomatique et révèle un climat intellectuel et spirituel assez commun dans les séminaires : apprendre les cours par cœur, observer fidèlement la discipline dans une obéissance plus passive qu'éclairée, voilà l'essentiel de la formation. Plus que des apôtres et des pasteurs, on cherche à avoir des hommes pieux, consciencieux, obéissants, des cadres fidèles et sûrs.

les conséquences d'un exode forcé

Cet état de choses résulte de la situation de l'Église catholique depuis les années 40 dans le Nord et depuis les années 70 dans le Sud : exode de beaucoup de membres compétents des corps professoraux, coupure presque totale avec le monde extérieur, dispersion des jeunes recrues des séminaires et des maisons religieuses. Ajoutons qu'à certains moments, tous les efforts étaient mobilisés pour parer aux menaces les plus graves.

Il y a dix ans, la tradition des générations passées exerçait encore son influence sur les us et coutumes catholiques. La situation de pseudo-ghetto qui caractérisait les catholiques fermait aux jeunes tout accès à une vraie promotion sociale, intellectuelle et professionnelle : la mention « catholique » dans leur curriculum vitae avait le même effet que le signe sur le front de Caïn.

les guides spirituels sont rares

Actuellement, la situation a notablement changé. De plus en plus, les jeunes quittent leur milieu habituel pour se faire embaucher dans diverses entreprises, pour se faire inscrire dans les établissements d'études supérieures forcément situés dans les grands centres urbains. Problèmes et tentations de tous genres les agressent : salaire, conditions de travail, logement, vie affective, etc... Dans une grande ville du Nord où il y a 300 étudiants, l'évêque n'arrive pas à trouver un aumônier à la hauteur de cette nouvelle situation, tous les prêtres ayant été formés de manière toute traditionnelle. Les jeunes trouvent que la plupart des prêtres sont trop dogmatiques, trop moralisateurs, pas assez spirituels et évangéliques. Alors, abandonnant toute routine, ils se laissent aller vers un matérialisme pratique, vers les protestants qu'ils trouvent plus chrétiens, vers les bouddhistes qu'ils trouvent plus spirituels, vers les néo-marxistes qu'ils trouvent plus humains. Certains commencent à nager dans un éclectisme vaporeux teinté d'inconscience certaine et de bonne volonté mal éclairée.

Au Nord comme au Sud, *les catholiques étaient réduits au rang de citoyens de deuxième catégorie*, plus ou moins au ban de la société. Écartés de toute fonction sociale, dépourvus de formation professionnelle et intellectuelle, aucun vrai engagement au sens d'Emmanuel Mounier ne leur était possible. La situation n'est plus la même aujourd'hui. Le problème le plus urgent, c'est la formation intellectuelle, professionnelle et spirituelle des jeunes qui, demain, seront appelés à jouer un rôle décisif dans l'Église et dans une société de plus en plus laïcisée. Le danger ne vient donc plus de l'athéisme militant ni de l'État communiste totalitaire mais bien d'autres horizons diffus et indéfinissables : il n'en est que plus pernicieux.

Les guides spirituels de valeur sont rares. Les prêtres sont dans l'ensemble vertueux, zélés et totalement fidèles à l'Église. Les fidèles leur témoignent un grand respect et un profond attachement. Oui, les mots « vertueux » et « zélés » les décrivent bien. Mais, comme le dit quelqu'un, le mot « vertueux » n'a rien de spécifiquement chrétien. Les stoïciens, les confucianistes sont très vertueux. Certains communistes le sont à un degré héroïque. Quant au terme « zélé », le militant de n'importe quelle cause humaine l'est aussi normalement.

de quels prêtres a-t-on besoin ?

Le prêtre, lui, a quelque chose que les plus grands non-chrétiens ne possèdent pas. C'est Jésus Christ en personne qui s'est d'une certaine manière incarné en lui par le sacrement de l'ordre. Selon la formule bien connue de l'abbé Chevrier, «le prêtre est un homme mangé» dans la mesure où il donne Jésus Christ aux autres. Pour cela, être ordonné, pieux, vertueux, zélé, obéissant, consciencieux est nécessaire mais non suffisant. *Il faut que le prêtre soit un homme de Dieu, vivant dans l'intimité de Jésus.*

Trop de prêtres vietnamiens évoquent l'image de mandarins fidèles, intègres, dévoués ou celle d'un roi sage plutôt que celle d'un apôtre brûlé d'amour pour son ami. Le Seigneur qu'ils servent apparaît plus comme un roi que comme un père et leur fonction semble consister à sauvegarder le royaume contre tout envahisseur et à faire respecter les lois plutôt qu'à apporter aux hommes un message d'amour et de miséricorde. Si parfois l'image d'un pasteur apparaît, c'est plutôt celle de celui qui assure la sécurité du bercail contre le prédateur au péril même de sa vie que celle du berger qui laisse le troupeau pour aller à la recherche de la brebis égarée.

L'amour de Dieu, chez beaucoup de pasteurs, fait plutôt penser aux largesses d'un roi clément et généreux qu'à la tendresse du père qui attend le retour de l'enfant prodigue. Peut-être qu'au fond de l'âme de ces prêtres, il y a encore l'idéal de fidélité, de loyalisme confucéen et pas assez le «feu de l'amour qui nous presse» selon les mots de Saint Paul. Leur vie de foi est plus imprégnée de crainte révérencielle que d'intimité spirituelle et d'union profonde avec un Dieu d'amour. Or une pastorale d'évangélisation devrait viser à aider chaque fidèle à rencontrer personnellement Jésus pour qu'il puisse l'accompagner sur tous les chemins de l'existence comme l'ami le plus fidèle.

Mais comment vivre cette dimension profonde ? Nombre de prêtres sont débordés par une foule d'activités qui les écrasent et les projettent en dehors d'eux-mêmes. Trouvent-ils encore le temps nécessaire pour faire oraison, pour prier réellement l'office divin, pour célébrer l'eucharistie avec cœur et non pas s'en acquitter comme on accomplit un pensum ? Et comme pour les séminaristes évoqués plus haut, ont-ils un directeur spirituel comme l'abbé Huvelin pour le père de Foucauld ou comme le cardinal de Bérulle pour Saint François de Sales ? L'orthodoxie dogmatique, la rigueur morale au service d'un «empereur de jade»

omnipotent ne peut plus suffire ! On a l'impression que pour les non-chrétiens, ces prêtres apparaissent comme les cadres d'un parti politique, comme les militants d'une idéologie et non comme les messagers d'un Évangile d'amour, les témoins d'un Dieu-Père qui se donne à chaque être humain en son Fils bien aimé Jésus.

présence tonifiante des instituts religieux

Mais ne voir que cet aspect des choses serait incomplet et partial. Il y a bien d'autres aspects positifs et réconfortants. Des prêtres-religieux ont pu revenir à leur vocation propre et se consacrent à l'approfondissement des valeurs spirituelles et évangéliques en animant des retraites de tout genre, en proposant études et partages de la Parole de Dieu, traductions de la Bible, sessions de formation pour les laïcs, etc... Le rôle des instituts religieux dans l'Église du Viet Nam est de plus en plus important : ils prennent le relais des Montchanin, Le Saux, Thomas Merton et de tant d'autres convaincus de la force de la contemplation et de la prière dans la croissance du corps du Christ spécialement en Orient.

On ne peut pas non plus ne pas évoquer la présence fraîche et pleine d'inspiration *des religieuses qui, dans le silence et l'obscurité, se donnent sans compter aux tâches les plus humbles* dans les léproseries, orphelinats, dispensaires, hôpitaux, centres d'éducation pour les enfants des rues, des délinquants, des prostituées, etc... Ces dernières années, il leur a été possible d'ouvrir des jardins d'enfants, des classes maternelles où une éducation dans le respect de tous et de toutes dépasse de beaucoup le niveau des autres établissements. L'affluence y est si nombreuse que les parents, même des cadres influents du parti, inscrivent leurs enfants deux ou trois ans à l'avance. De plus, dans une société où la famille et les mœurs commencent à se dégrader, tout le monde reconnaît que la situation est bien meilleure dans la majorité des familles catholiques. Puissent ce sel et cette lumière continuer à jouer leur rôle.

malgré tout, l'Église est un roc solide

Disons enfin que l'Église du Viet Nam présente un certain nombre de traits communs avec le peuple de l'Ancien Testament : fidélité, résistance, héroïsme même. Mais il est temps que, de ce roc solide, jaillissent une lumière et une source d'eaux vives capable d'étancher la grande soif spirituelle qui travaille les Vietnamiens d'aujourd'hui.

Peut-être faudrait-il une conversion analogue à celle de la petite minorité juive qui a répondu à l'appel de Jésus? Une conversion qui l'a fait passer de l'ancienne à la nouvelle alliance, d'une religion d'autorité à une religion d'appel, du dogmatisme moralisateur et institutionnel à une intériorité spirituelle. Des deux côtés de Saint Pierre, il faudrait réserver une place plus importante à Saint Jean Baptiste qui s'efface devant Jésus et à Saint Paul qui parcourt le monde pour le lui apporter. Mais à bien y réfléchir, cette conversion nécessaire et urgente est-elle déjà réalisée partout?

des trésors enfouis

Si on s'arrête ici, on risque fort d'avoir une vue incomplète de la situation. Peut-être faudrait-il parler d'un triptyque et présenter brièvement le troisième panneau. Des jeunes et moins jeunes, prêtres, religieux, laïcs ont essayé avec bonheur de réaliser une double fidélité : celle de la foi chrétienne intégrée à la sagesse orientale. Le Seigneur sait ce qui se vit dans les cloîtres des carmélites, des clarisses, des fils et filles de Saint Benoît et de Saint Bernard. Seul, il connaît les trésors cachés dans les âmes qui souffrent et qui prient.

On ne peut pas non plus passer sous silence tous les anonymes qui accomplissent simplement et humblement leur devoir d'état. Ces sources souterraines, cachées aux yeux des mortels, ne cessent d'irriguer la vigne du Seigneur. Sans bruit, le printemps venu, se manifestera une floraison prometteuse d'un automne chargé de fruits. C'est pourquoi, si nous avons évoqué plus haut l'image du peuple juif de l'Ancien Testament, nous pouvons regarder l'avenir avec espérance « car ainsi que les cieux nouveaux et la terre nouvelle que je fais subsister devant moi, ainsi subsisteront votre race et votre nom » (Is 66, 22).

Étienne Nguyen

*c/o Nguyen Cong Doan
142, Nguyen Van Troi
Phunhuan – Hochiminville
Viet Nam*

PREMIERS PAS DANS LES STEPPES

EN MONGOLIE

par Pierre Kasemuana

Originaire de la République Démocratique du Congo, après son noviciat CICM et ses études de Philosophie à Kinshasa, Pierre Kasemuana a poursuivi sa formation théologique au Cameroun. En mai 1996, il arrive en Mongolie pour l'expérience missionnaire précédant son ordination sacerdotale.

La perestroïka a eu ses répercussions en Mongolie. Après 70 ans de communisme, le pays s'est ouvert. Le gouvernement mongol a noué des relations diplomatiques avec le Saint-Siège et autorisé la venue de missionnaires. Pierre Kasemuana décrit les premiers pas de l'Église de Mongolie.

ARRIVÉE DES PREMIERS MISSIONNAIRES

En 1991, les portes de la Mongolie extérieure s'ouvraient à l'Église. La Congrégation pour l'évangélisation des peuples se souvint que ce territoire avait été confié à CICM. La nouvelle mission fut rétablie comme «*Missio sui Juris*» le 14 mars 1992. Ce qui avait été un rêve pendant 70 ans devint réalité. Le 10 juillet 1992, une équipe enthousiaste de trois missionnaires CICM entra en Mongolie : Wenceslao Padilla, Robert Goessens et Gilbert Sales. Dès le point de départ, il leur fallut concentrer leurs efforts sur des besoins élémentaires : se trouver une résidence et s'y établir, organiser la vie quotidienne, s'adapter aux conditions climatiques d'Asie centrale.

Au début, les contacts restaient à la fois fonctionnels et superficiels, surtout avec les Mongols car l'apprentissage de la langue demandait beaucoup de temps avant de permettre une expression correcte. Appelés à

témoigner de leur foi par leur parole et par leur vie communautaire, les pionniers écrivaient: «*Pour le moment, nous nous sommes mis d'accord sur un type de présence missionnaire basée sur le 'venez et voyez'. Nous voulons témoigner de notre foi, des valeurs de l'Évangile et de la vie du Christ à travers notre vie de communion. Celle-ci s'exprime de manière simple: amitié, fraternité, compréhension et pardon mutuels doivent apparaître dans notre communauté internationale de trois membres*»¹.

En juin 1994, deux membres plus jeunes rejoignirent la communauté: Raul Villanueva et Lievin Mutombo². Dès le départ, les jeunes missionnaires s'enthousiasmèrent pour cette mission. Jusqu'ici, la Mongolie avait été (et est toujours) *un pays inconnu* pour beaucoup de gens, même lorsqu'ils ont une mappemonde à leur disposition. Ajoutez à cela le rude hiver mongol, le simple fait que l'arrivée de l'Église dans cet ancien pays communiste s'apparente à une véritable aventure, tout cela suscite beaucoup d'interrogations. Aujourd'hui, la communauté CICM présente en Mongolie comprend sept membres dont un étudie la théologie aux Philippines.

les premiers pas de l'Église dans les steppes

Avant l'arrivée des pionniers, aucune structure d'Église n'existait dans le pays. Des expatriés catholiques (ambassades, organisations internationales de commerce...) vivant en Mongolie avaient parfois participé à des services protestants. A l'arrivée de l'équipe CICM, ils vinrent prendre part aux liturgies dominicales. Plus tard, ils y emmenèrent des amis mongols. Petit à petit, des gens du cru se mirent même à participer aux messes quotidiennes. Ils venaient voir, découvrir qui étaient ces étranges missionnaires. Le nombre de «venez et voyez» augmentait. «*Pourtant, nous restions très attentifs aux besoins de la société. Nous voulions arriver à décoder et à formuler pour nous-mêmes une vision missionnaire qui ait du sens en prenant comme point de référence les pauvres du pays. Pendant cette année que nous consacrons à l'étude de la langue, nous ne nous engageons dans aucun projet missionnaire et nous n'en avons aucun d'important pour un avenir proche*»³.

Puis le temps vint où des Mongols commencèrent à poser des questions sur cette «religion étrangère»: «*Qui êtes-vous? D'où venez-vous?*

1/ 1^{re} équipe CICM mongole, *CICM, back to its roots*, août 1992, p. 3.

2/ Malheureusement, l'un des deux, Lievin

Mutombo, est décédé subitement le 11 mai 1996 à Hong kong.

3/ 1^{re} équipe CICM mongole, *idem*.

Que faites-vous ici ? C'est quoi votre religion ? Qui est votre Jésus ? »
Les missionnaires acceptèrent de répondre à ces questions. Cela prépara le chemin à un cours de religion chrétienne. Parmi les participants, certains persévérèrent, d'autres le quittèrent ou restèrent indifférents.

Cette nouvelle situation engendra des difficultés. Maintenant, des Mongols se joignaient à nous et beaucoup d'entre eux ne parlaient pas l'anglais ; nous lisions donc l'Évangile dans leur langue ainsi que les homélies traduites au préalable. Conscients des besoins spirituels de la population, nous avons organisé des retraites et des récollections, surtout avant les grandes fêtes de Noël et de Pâques. Par la suite, quelques personnes acceptèrent la foi chrétienne et devinrent les premiers chrétiens catholiques de Mongolie, du moins si l'on se base sur ce que l'on connaît actuellement de l'histoire de l'Église en ce pays.

QUAND ON DÉCOUVRE LES DÉFIS

Les jours passaient, les missionnaires s'habituèrent à leur situation. Avec une meilleure connaissance de la langue des steppes, des rencontres plus profondes furent possibles. Pendant tout un temps, les membres de l'équipe avaient observé « ce pays essayant peu à peu de s'en sortir par lui-même »⁴ comme ils écrivaient. Mais le temps était venu pour eux d'en savoir davantage, de mieux comprendre la situation. Disons que le temps était venu de *s'immerger dans la société*. C'est alors que toutes sortes de défis apparurent.

la rencontre avec le bouddhisme

La population est fondamentalement bouddhiste par conviction religieuse. Les autres religions sont ce que les Mongols appellent des *organisations étrangères*. Le fait d'entretenir des relations diplomatiques avec le Saint-Siège implique certaines dispositions. Légalement parlant, l'Église catholique a dû attendre jusqu'au 15 juin 1996 pour être enregistrée officiellement comme Église. Jusqu'alors, c'était une Organisation Non Gouvernementale. Bien sûr, il faut comprendre que l'Église catholique mongole est une toute nouvelle entité, une Église qui vient au jour. De fait, le christianisme n'est pas encore vraiment devenu officiellement partie intégrante de l'histoire de la Mongolie extérieure.

4/ *Ibidem*.

de nombreuses dénominations chrétiennes

La présence d'un nombre important d'Églises chrétiennes et de sectes religieuses pour une population si peu nombreuse constitue un gros problème. Pour le moment, en Mongolie, il y a 71 groupes religieux dont 21 Églises chrétiennes. Ce qui apparaît étrange aux Mongols, c'est que nous nous appelons tous chrétiens mais qu'en même temps nous sommes différents. À dire vrai, nous sommes des témoins de division. Certains Mongols ont peur de ces *organisations étrangères* capables de diviser les petits-fils et petites-filles de Genghis Khan, lui qui a réuni tous les Mongols en un seul peuple. Certains groupes chrétiens ne sont pas accueillis avec beaucoup d'enthousiasme par les autorités et par le peuple. Parfois, l'Église catholique est assimilée à une de ces organisations chrétiennes indésirables. Si vous ajoutez à cela les méthodes prosélytes de certaines d'entre elles, les choses se compliquent encore.

difficultés socio-économiques

Malgré les réformes démocratiques, la transition vers l'économie de marché se fait dans un contexte peu favorable générant nombre de difficultés socio-économiques. Tant dans le monde rural que dans les zones urbaines, le taux de pauvreté est élevé et croît rapidement. Le nombre alarmant d'orphelins, d'enfants abandonnés dans les rues a amené les missionnaires à envisager la création d'un centre pour offrir à ces enfants un environnement familial.

Jusqu'en juillet 1995, le nombre des missionnaires s'est limité à cinq. Pendant ce temps, de nouvelles possibilités d'insertion se présentaient : service du culte, cours de religion et de langues, ministère social, centre pour les enfants des rues. Le besoin de davantage de personnel se faisait sentir. D'autres instituts religieux furent contactés et certains répondirent positivement. Les sœurs missionnaires du Cœur Immaculé de Marie (ICM, en juillet 1995), les sœurs de Saint Paul de Chartres (SPC, en juillet 1996), les Missionnaires de la Charité (MSC, en septembre 1996) et un prêtre diocésain coréen (en février 1997) rejoignirent le groupe. Aujourd'hui, 19 missionnaires sont engagés en Mongolie dans différentes entreprises, en accord avec le charisme de leurs différents instituts.

VERS UNE ÉGLISE MONGOLE

Un jour, avec mon professeur de mongol, nous avons abordé des sujets religieux. Je commis alors une erreur en me servant du mot «burhan»⁵ pour parler du Dieu de Jésus. Les traits tendus, il me dit: «N'emploie pas ce mot. 'Burhan' est pour nous, Mongols, pas pour vous. Il est à nous. Le vôtre, c'est 'Jésus'.» C'est la façon de penser de la plupart des gens qui, en parlant de l'Église catholique ou d'une autre Église chrétienne, n'emploient pas le mot 'Église', mais bien le terme 'organisation'. Comme le christianisme n'a jamais touché l'âme mongole, il ne faut pas s'en étonner. Il faudra du temps avant que le peuple comprenne que, même pour nous missionnaires en Mongolie, le christianisme n'était pas la religion de nos ancêtres. Maintenant, pour nous, il a cessé d'être étranger. Le peuple comprendra que Jésus est venu pour tout le monde et que personne ne peut le posséder mais, avant d'y arriver, il y a tout un cheminement à poursuivre.

une «déclaration de mission»

«La façon dont la mission prendra forme dans l'avenir dépend d'abord d'une vision commune pour l'Église de Mongolie, une vision que les ouvriers de la vigne doivent creuser ensemble et mettre en pratique sérieusement.⁶» Nous en étions tous conscients. Le Supérieur de la mission invita tous les missionnaires à une réflexion commune. Tout d'abord, on leur proposa de partager sur ces questions: «*Qu'est-ce que les gens disent que nous sommes? Quelle impression leur donnons-nous?*» et finalement «*Qui sommes-nous exactement?*». Les missionnaires reconnurent qu'il fallait améliorer la présence de l'Église en Mongolie, qu'il y avait des erreurs à corriger. «Nous sommes une très jeune Église, c'est le moment de le faire.» Invités à poursuivre la réflexion, ils ont élaboré une «Déclaration de mission».

«Brûlant de l'amour de Dieu présent dans le peuple, nous, missionnaires catholiques, avons entendu l'appel du Christ: 'Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toutes les créatures'. Nous lui répondons en nous mettant au service de l'édification du Règne de

5/ Autrefois, le mot «burhan» se rapportait pour le Mongol au «Bouddha». Bien que Hugh P. KEMP note que, «de même parmi les Mongols Buriat et Khalka, «burhan» est un mot chaman plus ancien que l'introduction du bouddhisme». Cf.

To feel the Spirit. A History of the Mongolian Bible. Auckland, New Zealand, 1997, p. 51.

6/ Wenceslao PADILLA, *Urga: Ulaanbaatar. «Sui juris» Mission'5th.* «CICM's 5th», août 1997, p. 2.

Dieu en Mongolie selon nos charismes propres. C'est ainsi que nous voulons devenir:

– des **témoins** vivant de la présence amoureuse de Dieu, spécialement auprès des pauvres ;

– des **pèlerins** cheminant avec le peuple tout en discernant où et comment Dieu est au travail dans sa culture et présent dans la réalité de sa vie quotidienne ; engagés dans un processus qui nous enrichit et nous transforme nous-mêmes ;

– des **signes** de l'universalité de la famille de Dieu quand nous entrons en dialogue avec les tenants d'autres traditions religieuses et idéologies ;

– des **partenaires** de Dieu et de la communauté croyante en donnant naissance à une Église partie prenante de la mission universelle du Christ. »

des témoins vivants

Nous croyons que notre consécration religieuse, notre style de vie et les rapports que nous entretenons avec notre entourage devraient faire surgir des questions. C'est un grand défi, surtout dans un pays autrefois communiste où tout ce qui n'est pas gage de sécurité matérielle semble ne pas être intéressant et donc n'attirer personne. Nous voulons que notre présence soit *provocatrice* en ce sens qu'elle fasse entendre un autre son de cloche. Très souvent, nous entendons les gens nous dire : « Nous, nous pensons comme ceci et les choses sont comme cela. Mais vous, pourquoi êtes-vous ainsi ? Pourquoi vivez-vous, agissez-vous de cette manière ? » Nous souhaitons que notre présence en Mongolie devienne **porteuse de sens** pour ceux et celles qui nous voient vivre notre mission.

Dans nos rencontres avec les gens, nous nous invitons nous-mêmes à exprimer notre identité chrétienne. Pas de discrimination ni d'exclusion. Comme le disait saint Paul : « *Ce que nous avons à faire, c'est d'abandonner tout ce qui ne conduit pas à Dieu, toutes nos ambitions mondaines* ». De fait, les rapports que nous entretenons avec les gens, spécialement avec les exclus de la société, constituent vraiment une question pour le Mongol ordinaire. Ils ne peuvent pas comprendre, par exemple, pourquoi ces étrangers sont aimables et humains avec les gens des rues, comment ils peuvent porter tant d'attention et consacrer tant de temps « à ces voleurs, à ces délinquants ». Pour les gens des rues eux-mêmes, il n'était pas aisé de comprendre ce qui leur arrivait. Lorsqu'un enfant vit un « Noir » s'avancer vers lui, il crut sa fin dernière arrivée, pensant qu'il allait être mangé.

Aujourd'hui, ces exclus semblent comprendre qu'on ne va pas les manger et apprécient le souci que nous avons pour eux. Quand nous rencontrons l'un d'eux dans la rue, par exemple, il est important pour eux qu'ils puissent montrer aux autres qu'ils nous connaissent : ils nous appellent par notre nom, nous saluent en nous donnant la main et marchent avec nous. Nous pensons qu'ils aiment notre compagnie : ils sont voleurs et sentent mauvais mais nous ne les excluons pas. Au contraire, ils sont toujours les bienvenus. N'est-ce pas là un défi pour les autres ?

pèlerins, nous marchons ensemble

Nous croyons fermement que Dieu a cheminé avec son peuple avant notre arrivée. C'est pourquoi nous voulons entrer en dialogue avec la vie même de ces gens et discerner ensemble comment Dieu est au travail dans leur culture et les réalités de leur vie. Deux motifs principaux nous guident. Venant de l'extérieur, les missionnaires sont toujours tentés d'idéaliser leur propre pays et leur propre culture. Souvent, nous désirons que les gens comprennent et entreprennent des choses à notre façon. Sinon, « ils ne comprennent pas, ils ne savent pas ». Conscients de cela, nous avons mis l'accent sur la nécessité d'apprendre la langue, l'histoire et la culture de la Mongolie. Le but n'est pas de devenir des experts mais bien de nous aider à mieux comprendre et estimer tout ce à quoi les gens sont sensibles et leur manière de vivre. Cela peut aussi favoriser le respect pour toute la bonté contenue dans le sanctuaire de leur cœur. A notre avis, ce sont là les clefs qui vont nous aider à nous immerger dans la vie de nos frères et sœurs mongols ; ainsi, nous pourrons, ensemble, discerner la présence du Dieu qui, de fait, a toujours été là. Nous désirons aussi, autant que possible, éviter les fautes du passé comme, par exemple, le parti-pris de « tabula rasa ». Ce peuple a beaucoup à nous apprendre.

Notre présence en Mongolie, c'est « **cheminer avec** ». Nous voulons être ouverts, enrichis par les composantes positives de la culture locale. Nous n'allons pas notre propre chemin : nous marchons ensemble. De fait, il s'agit là d'une rencontre où chacun a quelque chose à apporter et à offrir à l'autre. Qui ne serait pas heureux et fier si quelqu'un « différent de moi » parle ma langue, connaît l'histoire de mon peuple et respecte ma culture ?

signes de l'universalité de la famille de Dieu

Ni la couleur de notre peau, ni nos croyances religieuses, ni nos origines ne peuvent nous le faire oublier. Au milieu de tant de dénominations religieuses différentes, nous nous sommes mis d'accord pour éviter toute espèce de supériorité ou d'infériorité. Nos différences doivent nous rapprocher au lieu de nous diviser. Il ne s'agit pas seulement de respecter les autres religions mais d'essayer de nouer des relations avec elles pour pouvoir mieux nous connaître. Même si nos contacts avec les bouddhistes, par exemple, sont toujours très difficiles, les premiers pas au moins ont été franchis. Nous croyons que, dans l'avenir, nous pourrions travailler la main dans la main.

La diversité d'origine et de nationalité parmi les missionnaires présents en Mongolie constitue déjà un signe de cette universalité. Ils viennent d'Afrique (République démocratique du Congo), d'Asie (Bangladesh, Inde, Corée, Philippines), d'Europe (Belgique, Italie, Pologne) : nous sommes une famille interculturelle. Le Supérieur de la mission nous appelle « *le signe d'une seule famille* ».

Cela consiste à être proches l'un de l'autre, travailler ensemble, partager nos expériences, s'intéresser à ce que font les autres. Nous avons convenu de célébrer l'Eucharistie ensemble de temps en temps, de nous réunir, non seulement pour partager des expériences pastorales, mais aussi pour célébrer les grandes fêtes chrétiennes. Être une seule famille entre nous revêt encore une autre importance pour le peuple mongol. Celui-ci en est à ses premiers pas dans la découverte de l'Église. Il ne lui est pas facile de percevoir toutes les différences qu'il y a entre les charismes de nos instituts religieux. Certains peuvent même tout confondre et croire que nous sommes des Églises différentes. Même si chaque institut a ses propres priorités en accord avec son charisme, des raisons pastorales pratiques nous poussent à insister sur notre appartenance à l'unique Église catholique.

partenaires de la communauté des croyants

Nous sommes présents en Mongolie comme ambassadeurs du Christ, ses instruments pour proclamer que tous, nous avons été renouvelés par l'Esprit Saint pour devenir héritiers en attendant de recevoir la vie éternelle en héritage. Nous sommes et voulons être conscients que nous ne sommes pas ici pour des raisons personnelles. Si notre pré-

sence interculturelle doit être signe d'universalité, notre manière de vivre avec la communauté mongole des croyants constituera un facteur déterminant pour que nos frères et sœurs Mongols comprennent que nous sommes signes de ce que nous affirmons. Cette communauté a sa place et doit être partie prenante de cette Église nouvellement établie. C'est ainsi que tous ensemble, gens d'ici et étrangers, nous pourrions transformer cette organisation étrangère en une Église catholique mongole. En un sens, nous sommes comme une sage-femme, collaborant activement à la naissance d'une communauté catholique locale avec sa culture et sa sensibilité propre.

Une des priorités de cette mission, c'est la **formation de responsables laïcs**. Ce que nous faisons nous-mêmes peut diminuer l'importance de ce que font nos partenaires Mongols. On pourrait dire: «Il n'y a que six ans que nous sommes là». Nous croyons qu'il est temps de penser à cette dynamique, cette source de richesses. Il n'est pas question de récupérer le temps perdu mais, comme le dit un proverbe anglais: «Un bon début assure une bonne fin». Beaucoup de nos jeunes ont la capacité de recevoir une formation à l'étranger pour approfondir leur connaissance de l'Église, de la foi catholique et du Jésus de la Bible.

On pourrait objecter qu'une telle formation n'implique pas automatiquement un approfondissement de notre foi en Jésus. C'est vrai. On peut même dire que nous faisons des erreurs. Faut-il s'en effrayer? Corriger les erreurs, n'est-ce pas aussi une manière d'améliorer les choses? Un de mes professeurs disait souvent que l'Église est *un chantier* où les incompréhensions, les erreurs et les choses bien faites se croisent! Notre souhait le plus fervent c'est que, pour continuer cet approfondissement de la foi, la nôtre et celle de la communauté, nous puissions accueillir des communautés étrangères, des instituts religieux qui prendront part à la grande aventure missionnaire qui se déroule en Mongolie.

la route est encore longue

Depuis le 10 juillet 1992, beaucoup de choses se sont mises en route dans cette «Missio sui juris» nouvellement rétablie. La présence de ces missionnaires étrangers ne semble pas passer inaperçue. Nos engagements sociaux semblent bien appréciés, au moins par certaines personnes. Les gens commencent à s'habituer à cette nouvelle *organisation*. De notre point de vue, cela va de mieux en mieux. Par exemple,

le nombre de participants à nos liturgies augmente. Une nouvelle initiative a démarré dans une autre ville, à Zuun Mod: nous y avons un jardin d'enfants, une coopérative pour familles pauvres et un précieux centre pour enfants des rues. Les choses semblent avancer paisiblement.

Pendant des années, nous resterons une organisation étrangère. L'Église sera encore longtemps identifiée à une ONG et on continuera à se méprendre sur notre présence en Mongolie. Les raisons de notre engagement social ne seront pas comprises. Un exemple peut expliquer ce que je veux dire. Le 11 janvier 1998, à la célébration nationale, un journaliste parlait des religions étrangères en Mongolie. Lorsqu'il aborda les activités sociales des chrétiens, spécialement les actions pour les SDF, il accusa les chrétiens de tirer parti de la situation misérable des pauvres. Pour lui, le but de ces activités charitables était la conversion de ces gens. Il accusa même le ministre de la Justice d'être trop négligent dans ce domaine. De fait, certaines de ces accusations sont vraies car certaines dénominations chrétiennes font du prosélytisme. Il y a tant d'incompréhensions que, parfois, on se demande comment cela va finir.

Il faudra aussi du temps pour que notre communauté chrétienne découvre que l'Église est famille; elle reste encore une occasion d'obtenir des avantages matériels ou un travail rémunéré. On ne peut pourtant pas nier que certains de nos chrétiens sont généreux et vraiment engagés dans le service de leurs frères, surtout les SDF, sans rien attendre en retour. *Mais comprendre et estimer ce que doit être une communauté de croyants reste un réel pèlerinage.* L'Église a toujours été mal comprise à peu près partout dans le monde: il n'y a donc pas de raison d'exagérer l'importance de ce cas particulier. C'est le passage obligé pour tout commencement. La nouvelle mission catholique continue son chemin avec ses crescendo, ses diminuendo et ses contrepoints. Nous sommes heureux d'être ici et il n'y a donc pas lieu de cesser de chanter: « *En avant jusqu'à demain. Il n'y a pas de raison de regarder en arrière. On continue!* ».

Pierre Kasemuana

*CICM Catholic Mission
Ulaanbaatar
Mongolie*

LE SEL DE LA TERRE

AU JAPON

par Jean Noriyuki Nishiyama

Laïc, professeur de français à l'université Meiji (Tokyo), Nishiyama Noriyuki a été coordinateur de la délégation japonaise aux JMJ de Paris en août 1997. Il est coauteur d'une documentation pour l'enseignement du français.

Une société sursaturée de biens matériels cherche souvent son chemin dans le syncrétisme religieux ou dans les sectes. Comment la petite minorité chrétienne japonaise peut-elle créer un lien fort entre vie quotidienne et vie spirituelle, telle est la question essentielle pour l'avenir. Les signes d'espérance ne manquent pas.

état des lieux

Avec quatre cent mille catholiques et six cent mille protestants, les chrétiens demeurent tout à fait minoritaires au Japon (respectivement 0,4 % et 0,6 % de la population). On peut considérer que le reste des habitants est à la fois bouddhiste et shintoïste. Pourquoi «à la fois»? La pratique religieuse est considérée ici comme une pratique sociale; les Japonais «pratiquent» ces religions sans en connaître exactement le sens. Il n'est pas rare de les voir se rendre en pèlerinage le jour de l'an au temple shintoïste, célébrer également la fête de Noël et prévoir pour la fin de leur vie un rituel bouddhiste de funérailles. Tout Japonais deviendrait automatiquement shintoïste par sa naissance.

Les Japonais hésitent à s'engager pleinement dans une seule religion, par exemple par le baptême chrétien. Il est curieux de remarquer, c'est peut-être paradoxal, qu'environ 17 % de la population se reconnaît ou

veut se reconnaître « chrétien » alors qu'en réalité, les baptisés sont tellement minoritaires. Le décalage révélé par ces chiffres est significatif. Les Japonais sont sensibles au dévouement des religieuses dans les œuvres caritatives et à la qualité de l'éducation dispensée dans les écoles missionnaires. De là à se croire familiarisés avec le christianisme, il n'y a qu'un pas. Mais ils restent debout devant le portail de l'église sans demander le rite d'initiation.

L'implantation de l'Église au Japon date du XVI^e siècle, avec l'arrivée de Saint François Xavier. Suivit alors, pendant trois siècles, une rupture totale des relations avec le monde extérieur. A l'époque d'Edo, le gouvernement décida de fermer le pays au reste du monde et le christianisme fut déclaré hors-la-loi. Cet état de choses fut levé à la fin du XIX^e siècle avec la réouverture à la communauté internationale et le recouvrement du droit de citoyenneté par le christianisme. Depuis lors, nombre de missionnaires ont consacré leur énergie à l'évangélisation du Japon. Lorsque je pense à eux, je me dis qu'à part les régions sous influence musulmane, le Japon est un de ces pays qui ont « puisé » dans l'énergie des missionnaires sans apparemment produire beaucoup de fruits du point de vue des statistiques. Je tiens à préciser, au demeurant, qu'une évaluation en matière d'évangélisation ne relève pas uniquement des statistiques, surtout quand il s'agit de pays qui, en principe, n'avaient rien à envier à la civilisation occidentale. En vue du Synode de l'Église d'Asie de 1998, le Vatican a voulu procéder à une évaluation des fruits de l'évangélisation au Japon. Redisons qu'un critère venu d'Occident ne peut pas s'appliquer de façon appropriée dans ce pays où les gens vivent de fait une situation de pluralisme religieux avec un pourcentage infime de chrétiens catholiques.

crise des religions traditionnelles

Depuis quelques années, le Japon a beaucoup souffert de la part des mouvements sectaires comme la secte d'Aum. D'inspiration hindou-bouddhiste, cette secte a provoqué un attentat meurtrier dans le métro de Tokyo en 1995. Avec ses idées subversives, elle attire toujours beaucoup de jeunes. Ceci témoigne du malaise profond qui les ronge de l'intérieur. Saturés de biens matériels, ils ressentent pourtant un profond questionnement sur les questions touchant l'au-delà; le matérialisme ne peut leur offrir aucune réponse. Il est tout à fait dommage que les religions existantes, y compris le catholicisme, n'ait pas pu apporter à ces jeunes le soutien et les réponses qu'ils attendaient. Le

fait qu'ils s'engagent totalement dans des sectes de ce genre pour y mener une vie vraiment ascétique constitue en soi une critique des *carences fondamentales de la société de consommation*. Le contraste est très fort entre la vie dépouillée des tenants de ces sectes et celle de l'Église baignant dans l'aisance et la richesse matérielle.

Pour mieux éclairer la situation, je voudrais aller plus loin. *Avons-nous vraiment rencontré l'Évangile de Jésus ou une culture européenne christianisée*? Une analyse de la mission au XIX^e siècle révèle chez les missionnaires occidentaux une insistance très forte sur les questions morales et sur les règles très rigides des célébrations. Cela s'intégrait bien dans une culture japonaise appréciant beaucoup les cérémonies en tant que telles. Pourtant, c'est de là qu'est né le fossé entre la vie quotidienne et la vie de l'Église pour qui la liturgie eucharistique se situe au cœur de la foi. Il nous faut recréer un *lien fort entre la vie quotidienne et la vie spirituelle*. Dans cette perspective, la Conférence nationale sur l'évangélisation a organisé des rencontres auxquelles étaient invités les prêtres, les religieuses, les religieux et les laïcs. C'était une grande première dans l'histoire de l'Église du Japon. Sous le titre « Vivre ensemble dans la joie » (titre officiel des actes de la conférence), ces rencontres ont réveillé les chrétiens et redonné un nouveau souffle à l'évangélisation du pays.

une Église qui se replie sur elle-même

Depuis le début, l'Église du Japon a baigné dans le cléricisme : les laïcs restaient très dépendants du clergé et la vie paroissiale se déroulait la plupart du temps autour du curé. D'où une Église centrée sur les affaires de la paroisse et sans véritable engagement dans ce qui se passe au dehors, dans le domaine politique et social. Elle fonctionnait comme une sorte d'enclos fermé sur lui-même sous la haute surveillance du clergé. Cette tendance était-elle le fait des Japonais qui ont toujours vénéré aveuglément les autorités ? Ou bien cela était-il dû à la manière dont avaient travaillé les missionnaires ? De toutes façons, la diminution actuelle du nombre des clercs oblige à changer la mentalité et le comportement. Depuis quelques années, la formation de laïcs pour le service des assemblées sans prêtre est en cours. D'ores et déjà, ils servent à la table du Seigneur, ce qui, à moyen terme, leur prépare une autonomie relative dans l'Église.

SIGNES D'ESPÉRANCE

les jeunes

Si les catholiques japonais ont tendance à se replier sur eux-mêmes, je voudrais cependant évoquer une *présence significative des jeunes* dans l'archipel. Nous n'oublierons jamais l'affreux séisme de Kobe en 1995. Au milieu de cette catastrophe, les jeunes bénévoles ont constitué une vraie lueur d'espérance. Beaucoup se sont mobilisés pour apporter soutien matériel et moral aux sinistrés. Jusqu'alors, très peu de jeunes étaient sensibles à cet idéal d'aide fraternelle, que ce soit au plan national ou international. De manière spectaculaire, le séisme de Kobe a réveillé leur conscience en ce qui concerne le service du prochain. Ils n'étaient certes pas tous chrétiens, bien loin de là. Mais tous ensemble, ils ont vécu une expérience de fraternité très intense dans des conditions inouïes. J'espère qu'ils ont compris que vivre gratuitement pour les autres vaut tous les individualismes aussi confortables qu'ils soient.

la pastorale du mariage

Signalons aussi que beaucoup de jeunes s'intéressent au christianisme par le biais du mariage. L'Église du Japon a reçu du Vatican l'autorisation de célébrer dans ses églises des mariages entre non-croyants. Cela représente une occasion unique pour les Japonais qui ne fréquentent pas l'église; parfois certains se convertissent. L'intérêt pour ces cérémonies est largement alimenté par les médias et l'Église fait tout ce qu'elle peut pour répondre aux attentes des jeunes.

les fêtes chrétiennes

La fête de Noël tient aussi une place importante dans le calendrier des Japonais. Les non-chrétiens aiment venir assister aux offices dans les églises; ils apprécient la sérénité de cette fête qu'est la Nativité de Jésus alors qu'en ville les magasins, les restaurants et les médias s'en tiennent au strict point de vue commercial. D'évidence, cela ne les amène pas tout d'un coup à la foi en Jésus Christ; mais n'est-ce pas là une occasion pour eux de mieux saisir quelque chose du divin et peut-être de la Bonne Nouvelle? Peut-être ces fêtes révèlent-elles beaucoup plus de la Parole vivante que nos pauvres paroles à nous.

Le 8 février, des centaines de jeunes ont célébré la suite des JMJ (Journées Mondiales de la Jeunesse) à Tokyo, sous la présidence de Monseigneur Mori, évêque auxiliaire de la capitale, et ont partagé ensemble la table du Seigneur. Tous n'avaient évidemment pas participé aux JMJ de Paris l'été dernier. Mais ils sont venus à l'appel de la Parole Vivante: «Venez et voyez». Là se trouve l'espérance de notre Église, si petite au sein de notre société. Ce genre de rencontres présentent pas mal de difficultés pour des paroisses et des diocèses implantés à la manière européenne. Dans un pays où les transports en commun présentent à la diaspora catholique des moyens de déplacement commodes, la structure en place paraît parfois bien lourde, surtout s'il s'agit de concentrer et de concrétiser l'énergie missionnaire des jeunes. Les manifestations organisées par les jeunes à la suite des JMJ, tant sur le plan national que diocésain, nous prouvent que le temps est venu où nous pouvons envisager une structure moins rigide et plus appropriée aux exigences de notre société et de notre culture.

Sel de la terre dans une société sursaturée de biens matériels, il nous incombe d'y être source de saveur pour un meilleur service de nos concitoyens.

Jean Noriyuki Nishiyama

*1-31-2 Tachina Sumidaku
Tokyo 131
Japon*

OUVRIR DE NOUVEAUX CHEMINS

À HONG KONG

par Anthony S.K. Lam

Né à Hong Kong, après des études de journalisme, Anthony S.K. Lam rejoint le Centre d'études du Saint-Esprit en 1983. Il en est actuellement le doyen des chercheurs et le secrétaire exécutif. Il a publié : «L'Église catholique dans la Chine d'aujourd'hui, à travers ombres et lumières» et «La politique religieuse du gouvernement et sa mise en œuvre en Chine», ouvrages en cours de traduction en anglais.

La continuité dans le changement, telle est la vie d'une Église qui, dans la disparition progressive de ses privilèges, peut saisir l'occasion de s'ouvrir à un nouvel avenir. Les relations avec l'Église de Chine continentale en constituent une part importante.

En 1984, l'avenir politique de Hong Kong a été défini par une déclaration conjointe signée des gouvernements chinois et britannique. Pour Hong Kong, c'était un nouveau défi politique à relever: comment gérer cette transition prévue pour 1997? Partout, les gens se faisaient du souci pour l'avenir de la cité; les catholiques de Hong Kong s'en faisaient aussi pour l'avenir de leur Église.

Six mois ont passé depuis le changement de souveraineté. Extérieurement, aucun changement significatif apparent: la vie suit son cours librement dans la ville et dans l'Église. Pourtant, étant donné le nouveau contexte politique, économique et social, il est inévitable que les choses changent petit à petit. Ces nouvelles données obligent l'Église à revoir ses priorités, à développer de nouvelles stratégies là où c'est nécessaire, et à prendre de nouveaux engagements. Pour donner une idée de la situation actuelle et jeter un regard sur l'avenir, je voudrais

examiner, pour l'Église de Hong Kong, les implications de certaines choses qui n'ont pas changé jusqu'à aujourd'hui, mais aussi de celles qui ont déjà changé.

UNE ÉGLISE DE CLASSES MOYENNES

Cette affirmation est corroborée par une enquête menée conjointement en mars 1995 par le Conseil catholique des laïcs et le Centre catéchétique diocésain. Mille soixante-sept personnes y ont répondu. Ce nombre représente 88,3 % des catéchumènes adultes de l'époque. Les résultats ont été publiés en avril 1995. Selon l'enquête, 22 % des personnes interrogées avaient une formation supérieure et 63 % avaient terminé le secondaire. La moitié étaient propriétaires de leur appartement et 12% étaient en passe de le devenir. Un quart seulement louaient leur logement dans des lotissements publics. Cette proportion est particulièrement significative quand on sait que c'est le cas de 50% des habitants de Hong Kong. Trois pour cent seulement étaient des ouvriers et 14 % exerçaient une fonction de directeur dans les affaires ou dans leur profession. Tous les autres étaient des employés de la classe moyenne ordinaire. Autre chose intéressante: 93 % des sondés croyaient que leur foi ne rencontrerait pas de difficultés après 1997, ce qui est digne d'intérêt quand on sait que la moitié seulement de ceux et celles qui ont répondu avaient exprimé une certaine confiance dans la Loi de base.

Bien que datant de 1995, les résultats de cette enquête sont toujours valables. Il est évident que *la communauté catholique de Hong Kong appartient surtout aux classes moyennes*. Cela demande réflexion. On peut dire avec une certaine certitude que cette situation comporte des ombres et des lumières.

voyons d'abord les désavantages

A une Église issue essentiellement des classes moyennes, il manquera sans doute des racines sociales populaires. Elle risque de ne pas se rendre compte des défauts et des besoins de la société. Ce manque de clairvoyance et les erreurs qui en ont découlé ont fait que les chrétiens n'ont su ni appeler par leur nom les difficultés sociales de Hong Kong ni les prendre en compte. Les résultats de l'enquête ont soulevé un bon nombre de questions: Pourquoi la classe ouvrière n'a-t-elle pas accueilli la foi chrétienne? Était-ce la vie chrétienne qui ne lui disait

rien? Ou alors la longueur des heures de travail ne laissait-elle plus de temps aux ouvriers pour participer aux cours de formation religieuse? L'absence manifeste de la classe ouvrière dans l'Église catholique est sans doute une question qui demande réflexion. Comment l'Église peut-elle s'y prendre, quelle méthode d'évangélisation adopter, pour attirer cette grande partie de la population de Hong Kong?

il y a aussi des avantages

Mais il y a aussi certains aspects positifs dans le fait d'être une Église de classe moyenne. Les gens de cette classe ont des atouts non négligeables. Contrairement aux travailleurs journaliers, ils sont bien informés de la situation sociale et s'expriment facilement à ce sujet. De fait, à Hong Kong, c'est toujours la classe moyenne qui a joué le rôle de meneur dans le lancement de mouvements sociaux. Aux USA et en Europe, c'est plutôt le fait des groupes directement intéressés : les opprimés, les marginalisés, tous ceux qui souffrent de discrimination comme les personnes âgées, les handicapés, les ouvriers, les femmes, les immigrés. A Hong Kong, c'est différent. Ceux qui souffrent de leur situation ne savent pas comment combattre pour leurs droits, la plupart du temps. Ils ont tendance à accepter les règles du jeu, et donc les injustices, avec fatalisme. La plupart des mouvements sociaux à Hong Kong, c'est très curieux, sont lancés par les privilégiés de la société. Non pas que ces derniers soient nécessairement altruistes! Certains groupes de l'élite abusent des situations sociales pour promouvoir leurs propres intérêts et statuts sociaux, souvent au détriment des pauvres qui souffrent. Mais certains aussi participent de manière désintéressée à l'action sociale. Les Églises ont là un rôle important à jouer. Protestantes ou catholiques, elles peuvent être *la voix prophétique dont la société de Hong Kong a besoin*.

Le travail de la Commission Industrielle Chrétienne constitue un cas de figure. Pendant des décennies, ce groupe, composé surtout d'intellectuels, a lutté pour que les travailleurs jouissent de leurs droits et de meilleures conditions de travail. On peut en dire autant des membres de la commission «Justice et Paix» de Hong Kong.

Les stratégies utilisées dans l'action sociale à Hong Kong, et c'est surtout le fait de l'Église, sont différentes de celles de l'Occident où, pour faire connaître leur point de vue, les mécontents choisissent des moyens radicaux pour exprimer leur frustration : occupation de lieux

publics, blocages de l'accès de certains bâtiments ou grèves de masse. On utilise rarement ces méthodes à Hong Kong. Les stratégies de Hong Kong, ce sont les groupes de pression, les pétitions, les grands rassemblements, les protestations, les déclarations, les articles dans les journaux, les conférences de presse, les assemblées publiques de prière. Participer à ce genre d'activités demande du temps et beaucoup d'efforts. Ouvrir ce genre de possibilités est bien dans les cordes d'une Église de classes moyennes.

L'action sociale catholique à Hong Kong est basée sur les enseignements sociaux de l'Église, spécialement dans la formulation qu'en ont donnée les encycliques de Léon XIII, *Rerum Novarum*, et de Jean-Paul II, *Centesimus Annus*. L'étude de ces documents a aidé beaucoup de membres de l'Église à Hong Kong à acquérir une conscience toute nouvelle de la situation sociale. Là aussi il faut du temps, de sérieux efforts et un engagement intellectuel, ce qui semble réservé à la classe moyenne et à la haute société. Cela ne signifie pas pour autant que l'Église de Hong Kong doit se contenter de rester simplement une communauté classe moyenne.

Il faut ajouter que l'Église catholique de Hong Kong travaille beaucoup pour aider les pauvres et les autres groupes de marginaux. De fait, le diocèse de Hong Kong se pose en pionnier en mettant sur pied des services de formation pour les immigrants arrivant de Chine. Ceux-ci peuvent en profiter, qu'ils aient ou non la citoyenneté. L'Église de Hong Kong s'est clairement alignée sur *l'option pour les pauvres*. Nous espérons qu'un jour ou l'autre les pauvres feront aussi une option pour l'Église qui, dans ce but, devrait concentrer une grande partie de ses efforts d'évangélisation sur le monde des pauvres et des travailleurs.

UN NOUVEL ÉLAN

des privilèges disparaissent

Pendant les années de domination britannique, les Églises chrétiennes ont joui de certains privilèges. Prenons, par exemple, le cas du mariage. Les chrétiens pouvaient se marier selon la loi dans une église protestante ou catholique. C'était difficile, pratiquement impossible, de se marier dans un temple bouddhiste ou un lieu de culte de la religion populaire. Prenons encore le cas des impôts sur les revenus. Les

Églises chrétiennes pouvaient faire enregistrer leurs institutions comme étant sans but lucratif. Et ainsi, les donateurs et bienfaiteurs pouvaient déduire le montant de leurs dons de leurs revenus imposables. Le monastère Po Lin, au contraire, n'était pas considéré comme une entité religieuse mais était reconnu par le gouvernement comme une Société à responsabilité limitée. C'est pourtant un centre très important de moines bouddhistes.

se situer autrement

Dorénavant, le gouvernement spécial pour la région administrative de Hong Kong traitera toutes les religions sur une base d'égalité. Depuis le 1^{er} juillet 1997, les mariages peuvent être célébrés légalement dans les temples de la religion populaire comme dans les autres. Un autre exemple est le nouvel ordre protocolaire publié par le gouvernement le 9 janvier 1998. Sous l'administration coloniale, l'évêque anglican et l'évêque de l'Église catholique arrivaient en cinquième position après le gouverneur, le responsable de la justice, le secrétaire en chef et le commandant des forces britanniques. Les responsables bouddhistes et autres n'apparaissaient sur aucune liste protocolaire. Les évêques sont maintenant cités à la onzième place avec les chefs des autres religions: bouddhisme, confucianisme, islam, taoïsme, etc.

Ce changement n'est pas nécessairement mauvais pour l'Église. Celle-ci, de toutes façons, n'avait jamais donné tellement d'importance à ce genre de privilèges. Dans le Hong Kong colonial, c'était considéré plutôt comme un accident de l'histoire. Cela peut, au contraire, tourner à l'avantage de l'Église et lui insuffler une nouvelle vie. D'une certaine manière, on peut comparer cette situation à la perte des états pontificaux en Italie: cela a engendré une réforme universelle de l'Église catholique dans ses rapports avec le monde entier.

Le fait de considérer toutes les religions sur une base d'égalité peut aider les Églises chrétiennes à changer: on les voyait à Hong Kong comme des groupes privilégiés partenaires du gouvernement colonial. Un tel changement ne doit pas affecter le caractère religieux de la justice sociale. A la cérémonie marquant l'ouverture de l'année légale en janvier 1998, la première depuis la transition, la partie religieuse normalement pratiquée autrefois fut supprimée par le gouvernement. Par contre, certains avocats, magistrats et juges assistèrent à une Messe qu'ils avaient eux-mêmes pris l'initiative d'organiser à l'église Saint-Joseph.

Ces privilèges signifiaient pour les Églises chrétiennes un manque de vraie liberté. Ils les aidaient à garder des relations harmonieuses avec le gouvernement, mais ce n'était pas gratuit. Les Églises portaient la responsabilité d'une grande partie des services sociaux et de l'éducation. De fait, l'Église catholique dirige un quart des écoles primaires et secondaires à Hong Kong mais *elle était impuissante à changer quelque chose à la politique discriminatoire en matière d'éducation*. Partenaires du gouvernement, les Églises pouvaient difficilement critiquer sa politique.

La disparition de ces privilèges n'est donc pas une mauvaise chose. L'Église sera maintenant plus libre d'exercer un rôle actif et critique dans le domaine social. Dans le passé, elle agissait davantage comme une servante de la société, bien souvent au détriment d'un rôle prophétique qu'aujourd'hui elle est libre d'exercer pleinement. Une Église prophétique n'est pas toujours bien vue par le gouvernement mais, par contre, elle devient vraiment un signe et porte du fruit.

LES RELATIONS AVEC L'ÉGLISE DE CHINE

Selon la politique «Un pays, deux systèmes», l'Église de Hong Kong et son homologue en Chine ne devraient pas interférer dans les affaires l'une de l'autre. Certains catholiques de Hong Kong pensent qu'il est important de maintenir une certaine distance entre les deux pour éviter de s'influencer. Étant donné la réalité politique, Taiwan, Macao et Hong Kong n'ont pas beaucoup de chance d'exercer une influence directe sur l'Église qui est en Chine. De fait, beaucoup ne le désirent même pas.

Cependant, l'Église de Hong Kong et sa partenaire chinoise sont uniques au monde. Il est impossible d'éviter toute influence mutuelle. Pour le moment, Hong Kong sert de vitrine pour les activités civiles en Chine. En dépit de la dégringolade actuelle de l'économie asiatique, c'est encore le centre d'échanges monétaires et financiers le plus important pour la Chine ainsi que le canal indispensable pour son commerce avec le monde. L'Église de Hong Kong est aussi, et cela lui donne une importance spéciale, une porte pour l'Église de Chine.

Cette importance, chacun le sait, vient de la situation extraordinaire que vit l'Église dans la grande Chine. Les circonstances politiques y

empêchent l'Église de vivre en pleine réconciliation et communion avec l'Église universelle, ce qui rend le rôle de l'Église de Hong Kong très important. De fait, Hong Kong n'est rien de plus qu'une cité côtière pour la Chine. Il ne faut pas la considérer comme représentative de tout le pays. L'Église de Hong Kong devrait concentrer tous ses efforts pour aider l'Église de Chine et l'Église universelle à se réconcilier totalement. Mais c'est l'Église de Chine qui a le plus grand rôle à jouer en ce domaine, pas l'Église de Hong Kong.

Une autre contribution serait de montrer à l'Église de Chine comment exercer un témoignage prophétique dans la société. Dans leur dialogue avec les responsables de l'Église, les chrétiens chinois ont découvert qu'ils rechignaient à adopter une attitude critique en matière sociale. A cela deux raisons : la réalité politique, bien sûr, et la formation des responsables d'Église datant d'avant Vatican II. Pour l'Église de Chine, les activités sociales se limitent à une série de services comme la direction des orphelinats, des maisons pour personnes âgées, l'aide aux victimes des inondations et des tremblements de terre, etc. Rien n'incite à parler clairement des inégalités et des injustices dans la société ni à critiquer la politique du gouvernement.

A Hong Kong, nous connaissons la situation politique de la Chine. Il ne nous est pas possible de leur proposer notre manière d'aborder les questions sociales. Pourtant, notre manière de faire peut les aider à découvrir de nouvelles inspirations. En voyant ce que fait l'Église de Hong Kong, l'Église de Chine peut arriver à mieux comprendre la signification de l'engagement social de l'Église. Elle peut prendre conscience qu'il y a beaucoup de manières de témoigner de l'Évangile. La société de Hong Kong propose de nouvelles expériences aux frères et sœurs de Chine ; l'Église de Hong Kong peut en faire autant pour sa sœur chinoise et lui ouvrir de nouveaux chemins, de nouvelles possibilités pour un service commun de l'Église et du monde.

Anthony S.K. Lam

*6, Welfare Road
Aberdeen
Hong Kong*

GUERRE CONTRE LA PAUVRETÉ

EN INDONÉSIE

par Piet Timang

Prêtre diocésain du diocèse d'Ujung Padang (Sulawesi Indonesia), Piet Timang a été ordonné en 1974. Il est actuellement président de l'Université catholique ATMA JAYA de Ujung Padang.

Un État qui appelle toutes les religions à créer des relations harmonieuses, une minorité chrétienne au milieu d'une écrasante majorité islamique, parfois agressive dans certaines de ses composantes, comment dans ces conditions être à la fois 100 % indonésien et 100 % chrétien, telle est la question à laquelle Piet Timang s'efforce de répondre.

vue d'ensemble sur le pays

Les gens l'appellent « Tanah Air », littéralement « La terre-eau ». Comme le Japon et le Royaume-Uni, il s'agit d'une nation insulaire, un haut lieu stratégique situé au large de vastes continents : l'Asie au nord et l'Australie au sud, des continents aux sociétés et aux cultures puissantes et dynamiques. Très dispersé, l'archipel se compose de 13 677 îles dont plus de 6 000 sont inhabitées. Quatre de ces îles comptent parmi les plus vastes du monde : Jaya Kalimantan (Bornéo), Sumatra, Sulawesi (Célèbes). Java est l'une des plus peuplées du monde.

Du point de vue de la population, l'Indonésie est la cinquième en importance dans le monde, très proche des États-Unis. Cette population augmente rapidement. Le dernier recensement de 1990 dénombrait plus de 190 millions d'habitants avec un taux de croissance annuel de 2 %. En l'an 2000, ils seront donc au moins 222 millions. 146 millions vivront à Java et à Madura, qui ne représentent que 7 % de la superfi-

cie du pays. L'un des plus grands problèmes de l'Indonésie réside dans ce déséquilibre étonnant dans la répartition de la population : à Irian Jaya, il y a deux habitants par km² et à Java 653, un des taux les plus élevés du monde. Cette répartition inégale de la population et une croissance démographique galopante ont des répercussions à longue échéance dans les domaines du social, de l'économique, du culturel, de la santé et du spirituel. Tout cela est à la fois urgent et particulièrement interpellant pour l'Église.

BHINNEKA TUNGGAL IKA, LA DIVERSITÉ DANS L'UNITÉ

C'est la devise du pays (bhinneka = diversité ; tunggal = unité). Elle rend compte des deux caractéristiques contrastées – quand elles ne sont pas conflictuelles – des peuples et cultures de l'Indonésie : diversité et unité. L'ancien terme javanais «ika» se traduit parfois par «dans», parfois par «mais». La devise peut donc se lire «unité dans la diversité» ou «différents mais unis». Dans une Indonésie qui se modernise rapidement, ces différences physiques, culturelles, sociales et économiques sautent partout aux yeux. Mais tout aussi évidente est l'unité d'une nation qui fait tout son possible pour accepter ses différences et les mettre en valeur.

Cette devise ne se contente donc pas de décrire la réalité présente ; elle définit aussi l'idéal, l'objectif du peuple indonésien. Elle reflète fidèlement une situation qui ouvre des perspectives vers une solution à beaucoup de problèmes du pays mais, en même temps, la complique sérieusement.

Les circonstances géographiques, écologiques, climatiques et historiques se sont combinées pour créer des conditions qui ont fait que, pendant des centaines et même des milliers d'années, les sociétés se sont développées dans un isolement à la fois complet et relatif. Cela explique en grande partie cette forte diversité toujours existante : 366 ethnies différentes, chacune avec sa langue ou son dialecte, ses structures sociales, ses coutumes, ses lois, sa religion, son histoire politique, bref son identité propre. C'est le fondement de la complexité de l'Indonésie moderne où l'on peut, aujourd'hui, repérer trois grands types de sociétés :

Celles qui occupent *l'intérieur du pays* : elles cultivent le riz et on retrouve beaucoup d'éléments indo-européens dans leur culture. Les

gens de Java et de Bali font partie de ces groupes. La population *des villes côtières*, fortement islamisées et s'adonnant au commerce : les Malais de Sumatra, le Kalimantan côtier et le Sulawesi du sud en font partie. Les vigoureuses tribus *des régions montagneuses*, arrivées avec les premières migrations vers le sud (on les appelle parfois des proto-Malais); elles furent plus tard repoussées vers l'intérieur des terres par la seconde vague de migrations qu'on appelle parfois les deutéro-Malais. Les Bataks du Nord Sumatra, les Dayaks du Kalimantan, les Toraja du Sulawesi du sud, les gens de Halmahera, le Ceram intérieur des îles Moluques et les petites îles Sunda se rapportent à ce troisième groupe. La plupart d'entre eux embrassèrent le christianisme.

D'un côté, la pénétration de religions étrangères – d'abord l'hindouisme et le bouddhisme venus de l'Inde, puis l'islam arrivé du Moyen-Orient via l'Inde et la péninsule malaise, et enfin le christianisme – a réuni des peuples différents en de larges ensembles religieux. D'un autre côté, elle a créé en Indonésie des différences religieuses bien plus fortes et bien plus importantes qu'auparavant.

LA RELIGION DANS UN ÉTAT PANCASILA

les cinq piliers ou principes: Pancasila

L'indépendance du pays a été proclamée le 17 août 1945. Les pères fondateurs de la nation se trouvaient devant une décision difficile : quels fondements donner au nouvel État? Les différences n'étaient que trop évidentes et on avait désespérément besoin d'unité. Après de longues recherches et de longues négociations, on arriva à un compromis acceptable : refus de créer un État religieux basé sur la religion de la majorité, c'est-à-dire l'islam; refus également d'un État séculier que préconisaient des nationalistes formés en Occident. L'État fut édifié sur 5 piliers ou principes (Pancasila: panca = cinq; sila = principe): la foi en Dieu, le nationalisme, la démocratie, l'humanisme, la justice sociale.

On espérait que tous les Indonésiens allaient pouvoir s'unir derrière ces cinq principes pour édifier leur nation. Ils étaient à prendre comme un tout, chaque «sila» renforçant et contenant tous les autres. Comme le répétait sans cesse et avec beaucoup d'insistance Soekarno, le héros de l'indépendance et le premier président du pays, les Pancasila pouvaient servir d'«instrument d'unification», donnant aux différents

groupes de la société indonésienne une seule base pour définir la tâche commune : construire une nouvelle nation et une nouvelle société.

un christianisme minoritaire

Grâce au Pancasila, le gouvernement indonésien reconnaît les religions qui affirment leur foi en une divinité unique et leur concède un statut et des droits égaux pour pratiquer et propager leur foi. Cependant, étant donné qu'il n'y a pas de religion officielle, l'islam détient la majorité et le Département des Religions de la République Indonésienne a toujours été dirigé par un musulman. De fait, il n'y a que 5 religions reconnues officiellement par le gouvernement : l'islam (87,21 %), le protestantisme (6 %), le catholicisme (3,58 %), l'hindouisme (1,83 %), le bouddhisme (1,03 %) et les autres (0,31 %).

Les religions minoritaires vivent donc sous la pression de cette immense majorité, les musulmans. Dans certaines régions pourtant, la majorité de la population a embrassé une des religions minoritaires : l'hindouisme à Bali, le catholicisme au Timor oriental et à Flores, le protestantisme à Minahasa (Sulawesi du nord), Irian Jaya et Tapanuli (Nord Sumatra). Ce point est extrêmement important pour toutes les communions religieuses : l'Indonésie n'est ni un État islamique ni un État séculier, mais bien « un État Pancasila ». Pour tous et toutes, la religion constitue un facteur très important pour la nation.

LA MISSION CHRÉTIENNE ET LE DA'WAH ISLAMIQUE

Le gouvernement a toujours fermement soutenu et défendu la philosophie de l'État Pancasila. Pourtant, régulièrement, certaines parties de la communauté islamique ont posé la question de la nature et du fondement de l'État indonésien.

des religions en harmonie fragile

La pression en faveur d'un État islamique est permanente, un État dans lequel la loi islamique serait reconnue officiellement pour tous les musulmans. Jusqu'à présent, ils n'ont pas pu atteindre ce but par les méthodes politiques qui ont prévalu dans l'ancien système sous le président Soekarno, ni sous le président Soeharto depuis 1966. Cependant, les problèmes concernant la religion, spécialement les tensions et les

conflits interreligieux ne sont pas rares ; il n'est pas étonnant que le gouvernement y soit très attentif, de même que les forces de sécurité et les responsables des différentes religions. Même si seulement 9 % de la population est chrétienne, les Églises doivent prendre très au sérieux leurs responsabilités dans la société Pancasila. Les pères fondateurs de la nation leur ont assuré une place et un rôle dans la société. Ce sont eux qui ont décidé de construire une Indonésie indépendante «Pancasila» plutôt qu'un État islamique.

religions importées à caractère universel

Les communautés chrétienne et musulmane sont toutes deux missionnaires. Cette caractéristique les pousse toutes deux à considérer le «da'wah» (partage de la foi) comme un devoir primordial. En reconnaissant ces religions et en leur donnant un statut légal, le gouvernement indonésien reconnaît que ce caractère fondamental et universel ne doit être ni rejeté ni réduit. D'un autre côté, en légalisant l'islam, le christianisme, l'hindouisme, le bouddhisme, le gouvernement a aussi endossé la tâche d'éviter les conflits sociaux qui peuvent éclater à partir des différences religieuses. Les relations entre religions doivent être traitées de telle manière que l'on s'abstienne de toute opposition ouverte, y compris dans les efforts missionnaires déployés par les diverses obédiences. Le slogan : «les communautés religieuses doivent être créatrices de relations harmonieuses dans la société», est devenu très populaire.

Aucune de ces religions n'est vraiment indigène au sens précis du terme ; ce sont toutes des religions importées, ce qui souligne encore davantage leur caractère missionnaire et leur nature universelle. En d'autres termes, le problème n'est pas l'existence de la mission ou du da'wah, mais bien de savoir comment gérer le tout dans un ensemble plus large. Malheureusement, à cause des soupçons, de la peur que l'on a les uns des autres, le dialogue entre chrétiens et musulmans n'a pas vraiment progressé jusqu'à présent. Une attitude de tolérance visant à créer une atmosphère de vie harmonieuse faite de respect mutuel pour chaque religion aboutit ici et là, ces dernières années, à des tracasseries ouvertes envers les chrétiens.

un engagement total au service de la nation

Le premier défi pour les Églises chrétiennes en Indonésie, c'est de définir la position à prendre dans la participation aux consultations

interreligieuses patronnées et promues par le gouvernement. *Comment arriver à un modus vivendi qui permette aux différentes religions de coexister dans l'harmonie et le respect mutuel malgré les actions violentes entreprises par une partie de la communauté musulmane ces deux dernières années ? Comment les Églises chrétiennes et leurs membres peuvent-elles apporter une réponse positive et responsable à ce défi en se situant comme une partie intégrante de la société indonésienne et, en même temps, sans renoncer à l'engagement fondamental des chrétiens pour la mission et sans compromettre le fondement Pancasila de l'État ?* En bref, le jésuite Albert Soegijapranata, premier évêque indonésien de Semarang, l'exprime de cette façon : « 100% catholique, 100 % indonésien ».

Le second problème pour l'Église, c'est de comprendre qu'il lui incombe d'être présente par *un service actif à tous les niveaux de la société, et dans un dialogue fructueux avec le monde*. L'islam et les autres religions constituent une partie de ce monde avec lequel l'Église est appelée à interagir et à collaborer dans des tâches communes. Il s'agit de participer au développement de la nation indonésienne, spécialement en ce qui concerne l'éradication de la pauvreté, la création d'emplois et des possibilités d'éducation convenable pour la jeunesse. En résumé, les Églises et leurs membres sont appelés en Indonésie à remplir la mission qui leur a été confiée par le Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations » (Mt 28,19-20), mais aussi à vivre ce mandat comme une petite minorité au milieu de la majorité débordante de l'islam. En même temps leur incombe la tâche de travailler au développement de la nation en collaboration avec les autres membres de la communauté nationale dans un esprit de tolérance et de dialogue et en vue de créer de meilleures conditions de vie pour tout le monde. La tension engendrée par la réalisation de ces deux objectifs est une source riche de vie spirituelle, mais aussi assez souvent d'anxiété, de peurs et d'incertitudes quant à l'avenir.

Piet Timang

*Universitas Atmajaya
Jalan Tanjung Alang n° 23
Unjung Pandang 90244
Indonesia*

DIALOGUE AVEC L'ISLAM

AUX PHILIPPINES

Un missionnaire expatrié, Michel de Gigord et un Oblat philippin, Eliséo Mercado, nous offrent deux approches complémentaires sur une importante question d'actualité : la rencontre fraternelle est possible au delà de toutes les incompréhensions, des méfiances, voire même des actes hostiles. Des figures prophétiques nous y invitent en nous précédant sur le chemin.

UN CONTEXTE DIFFICILE ET PLEIN D'ESPOIR

par Michel de Gigord¹

du temps des Espagnols

Quand les Espagnols arrivèrent aux Philippines avec Magellan en 1521, et surtout Miguel Lopez de Legazpé en 1565, ils venaient, après 70 ans, de se débarrasser de la présence des musulmans sur leur propre territoire. Le dernier bastion musulman en Espagne s'était rendu en 1492. Quelles ne furent pas leur surprise et leur déconvenue de constater que *les musulmans les avaient précédés aux Philippines*. Aussi, dès les débuts, les relations entre chrétiens et musulmans se sont situées au niveau de la confrontation.

Pendant les 300 années que dura leur présence, les Espagnols s'efforcèrent de contenir les musulmans, voire même de les éliminer, soit par la force soit par la conversion. Les musulmans se retirèrent dans l'île du Sud, Mindanao et en firent un bastion que les Espagnols n'ont

jamais réussi ni à détruire ni à occuper à part quelques places fortes comme Zamboanga.

arrivée des USA

Le 25 avril 1898, les États Unis entrèrent en guerre contre l'Espagne et le 12 août de la même année, le traité de Paris céda les Philippines aux Américains. Ces derniers poursuivirent la politique de conquête. Leur campagne pour l'annexion de l'île de Mindanao fut plus efficace que tous les efforts de Espagnols en raison de leur écrasante supériorité militaire et en 30 ans (1900-1930) ils éliminèrent toute résistance de la part des musulmans. *Les musulmans ne s'avouèrent pourtant pas vaincus* et ils ont résisté à tous les efforts des missionnaires catholiques ou protestants pour les convertir au christianisme.

l'indépendance

Quand les Philippines accédèrent à l'indépendance en juillet 1946, les musulmans déclarèrent haut et fort qu'ils ne se considéraient pas comme faisant partie du nouvel État. Il en est résulté une incessante guérilla entre le gouvernement de Manille et les musulmans de Mindanao. La situation s'est aggravée lorsque le Président Marcos a proclamé la loi martiale en septembre 1972. En réaction, les musulmans ont créé le Front Moro de Libération Nationale sous l'égide de Mur Misuari. De 1972 en 1976, ce fut *la guerre ouverte entre chrétiens et musulmans*. On parle de plus de 50 000 victimes de part et d'autre et de centaines de milliers de réfugiés.

une situation tendue

Depuis, il y a eu plusieurs essais de réconciliation entre les deux parties: depuis les accords de Tripoli en décembre 1976 jusqu'à l'accord conclu en décembre 1996. La situation reste tendue car un autre groupe de musulmans plus radicaux, le Front Moro de Libération Islamique, refuse tout compromis avec le gouvernement et se bat pour une sécession pure et simple des provinces à majorité musulmane et la formation d'un nouvel État séparé des Philippines. On leur attribue les

1/ Des Missions Étrangères de Paris, Michel de Gigord a d'abord travaillé neuf ans en Malaisie. Après des études d'islamologie à Rome, il part en 1982 pour les

Philippines. Il est aumônier universitaire et responsable du dialogue islamo-chrétien pour le diocèse d'Iligan à Mindanao au Sud des Philippines.

quelques très graves incidents de ces dernières années: prise de la ville d'Ipil en 1995, combats incessants dans la région de Cotabato, assassinat de Mgr Benjamin de Jésus, évêque de Jolo en février 1997.

Profitant de cette situation d'insécurité, d'autres groupes armés s'adonnent à toutes sortes d'exactions dont les chrétiens sont les principales victimes, comme la prise en otage en décembre 1997 de Mgr Des Hartford, préfet apostolique de Marawi. C'est *dans ce contexte difficile* que se poursuivent les efforts de quelques uns pour un vrai dialogue entre chrétiens et musulmans. Je ne parlerais ici que de ce à quoi j'ai personnellement participé et qui, malgré sa petitesse, me semble porteur d'espérance.

un petit nombre

Depuis un certain temps, dans les deux provinces de Lanao-Sud (capitale, Marawi, 98 % de musulmans) et de Lanao-Nord (capitale Iligan, 80 % de musulmans), des groupes existaient qui comprenaient des personnalités politiques, des militaires, des académiciens, des religieux et d'autres personnes encore. Les réunions étaient très formelles et aboutissaient à la publication d'impressionnantes listes de résolutions qui n'étaient jamais appliquées. Une question me hantait: comment espérer que les simples croyants, à la base, membres des communautés chrétiennes ou musulmanes, se parlent et se respectent alors que leurs propres chefs religieux sont incapables de le faire? En effet, *jamais ils n'avaient eu l'occasion de se rencontrer en vérité.*

Ainsi est née l'idée d'un nouveau groupe qui rassemblerait du côté des catholiques des prêtres, des religieuses et les laïcs engagés et du côté musulman des imam (responsables de la prière), des ustadz (professeurs de religion) et des uléma (guides spirituels). *La première réunion a eu lieu en mai 1994* et depuis, elle se tient tous les deux mois. Nous n'avons jamais été plus de vingt, dont quinze vraiment fidèles, de chaque côté. Un bien petit nombre dans un océan d'indifférence, voire d'hostilité! Mais *l'expérience impressionne en raison de la qualité des échanges.*

apprendre à se connaître

Nous nous sommes fixés *quelques objectifs et règles précises*: se réunir souvent, en fait tous les deux mois; être fidèles aux rencontres pour qu'il y ait une réelle possibilité de se connaître; ne pas viser

d'abord une action commune, mais prendre tout le temps qu'il faudra pour se connaître et s'apprivoiser; il ne s'agit pas d'un groupe d'intellectuels qui viendraient débattre de questions religieuses, mais de personnes n'ayant d'autre désir que de s'écouter les unes les autres avec respect pour éliminer les préjugés et nous enrichir mutuellement de nos différences et de nos affinités.

Nos réunions suivent, en gros, *le schéma suivant*: une prière faite par un catholique et un musulman; un exposé fait par un catholique et par un musulman sur un sujet choisi avant la rencontre; réunions en petits groupes pour échanger nos réactions, ce qui nous a frappé dans les exposés, ce qui peut nous enrichir mutuellement; après le repas pris en commun, échange sur la situation locale et nationale.

En trois ans, nous avons atteint un degré de respect mutuel, de confiance et d'amitié qu'aucun de nous n'aurait cru possible au départ. Ceux qui ont pu assister à ces rencontres en tant qu'observateurs disent combien ils sont frappés par l'ambiance qui y règne. Ne serait-ce que pour cela, nous n'avons pas perdu notre temps.

patience et délicatesse

Mais, un autre résultat nous procure beaucoup de satisfaction. Nous avons émis l'idée qu'il serait vraiment opportun que les évêques de Mindanao et les principaux leaders musulmans de l'île, regroupés au sein de la Ligue des Ulémas, se réunissent pour discuter ensemble de la situation à Mindanao et apporter leur propre contribution à une éventuelle solution du conflit qui déchire l'île. Cette suggestion a fait lentement son chemin et elle est maintenant réalisée. *Les évêques de Mindanao et la Ligue des Ulémas se sont déjà rencontrés cinq fois*. Même si cela reste fragile, même ambigu, en raison de possibles récupérations politiques, il y a là une très grande source d'espérance pour l'avenir.

Le dialogue n'est pas facile, il demande une très grande patience et beaucoup de délicatesse, mais il est possible et peut véritablement transformer le cœur de tous ceux qui y participent avec sincérité et une foi intense en Dieu, source de toute réconciliation, d'amour et de paix. N'est-ce pas la transformation des cœurs qui seule peut transformer le monde?

Michel de Gigord

*128, rue du Bac
75341 – Paris Cedex 07*

LES OBJECTIFS D'UN DIALOGUE

par Eliseo Mercado²

La situation du dialogue islamo-chrétien s'est aggravée de nos jours par l'apparition d'une nouvelle vague de fondamentalisme tant du côté de l'islam que du côté du christianisme. La tension et les conflits ont rendu la collaboration plus difficile que par le passé. Les travers et les préjugés sont aussi forts, sinon plus forts, que jadis. La connaissance que nous avons les uns des autres est davantage modelée par l'histoire et ce qu'en disent les médias que par notre connaissance concrète et notre expérience.

la montée du fondamentalisme islamique

De nos jours, c'est la montée du fondamentalisme islamique qui nous apparaît comme le principal obstacle à la collaboration. Pourtant, le renouveau du fondamentalisme religieux n'est pas propre à l'islam. C'est une dimension nouvelle de nos sociétés, et la tendance est forte de mettre sous la même étiquette « fondamentalisme » nombre de mouvements religieux tant chez les chrétiens que dans les autres religions.

En fait, le mouvement de renouveau dans l'islam recouvre une réalité plus grande et, comme les chrétiens, les musulmans refusent de lui accoler l'étiquette de fondamentaliste ce qui reviendrait à le disqualifier. Il varie d'un pays à l'autre et, de fait, il est aussi complexe que le rapport entre musulmans et chrétiens.

Comme le mouvement du renouveau chrétien, celui de l'islam comporte *le désir et la volonté d'un « retour » aux traditions religieuses fondamentales*. Certains, prenant leur inspiration dans l'ancienne « grandeur » religieuse, veulent qu'on reproduise aujourd'hui l'institution et la pratique de ce qu'ils appellent « l'âge d'or ». D'autres essayent de s'approprier le dynamisme de la religion et de l'appliquer aux exigences de l'ère moderne et technologique, situation créée par la mondialisation

et à laquelle les anciennes règles de vie ne semblent plus adaptées. D'autres s'impliquent dans le renouveau religieux afin de s'opposer aux tendances séculières de la société contemporaine.

les éléments communs du renouveau religieux

On reconnaît quatre caractéristiques communes au renouveau religieux. Il y a, d'abord, **le projet de Dieu** sur la vie de la société et de l'individu. Ce projet, proposé par Dieu, est complètement révélé ou en voie de l'être. Le mouvement du renouveau propose à ses membres de s'approprier ce projet et d'en faciliter la réalisation pour notre temps.

Le renouveau religieux est aussi apparu en **réaction aux tendances séculières contemporaines** comprises comme une menace contre la foi des individus et des communautés. Ceux qui adhèrent au renouveau sont persuadés que ce «modernisme», perçu comme une «corruption» morale et sociale, menace l'existence même de ce qui rapproche les individus et les sociétés. En ce sens, le renouveau constitue une forte réaction contre l'ordre moral et social actuel ressenti comme un nouveau «paganisme».

Le renouveau religieux fournit également **une réponse au besoin de guérison et d'identité** des personnes. Il est évident que les blessures, les injustices et surtout la violence structurelle réduisent un grand nombre de gens à la pauvreté; ils ont grand besoin de guérison et de restauration. Les mouvements de renouveau religieux prennent en compte les blessures individuelles et communautaires et insistent sur la nécessité de guérison par une stricte adhésion aux exigences de la foi de jadis. Dans le même sens, l'aliénation grandissante du peuple dans notre monde contemporain fait ressortir le besoin d'identité et d'appartenance en suivant des voies et des règles clairement définies et délimitées. Souvent, ces règles viennent de Dieu et ne peuvent donc en aucun cas être changées. Les mouvements du renouveau assurent «sécurité» ainsi qu'un sens d'appartenance aux individus et aux groupes que l'on dit «sauvés ou «rachetés» au sein de la «Sainte nation».

Enfin, le renouveau est considéré comme **une réponse à l'arrogance grandissante de l'État** dans la pensée et les prises de décisions. L'imposition d'un ordre social et économique uniforme dans notre ère

2/ Eliséo Mercado, Oblat de Marie Immaculée, est président de l'Université Notre-Dame à Cotabato, Philippines.

de mondialisation menace de détruire le caractère propre de chaque peuple, nation ou individu. Les mouvements de renouveau remettent le pouvoir politique et économique à Dieu.

Mais, aujourd'hui, on est tenté de penser que le renouveau religieux est le facteur qui mine le dialogue et la collaboration interreligieux entrepris après Vatican II. Le renouveau religieux, tant en islam que dans le christianisme et les autres religions, a pris la forme d'un «exclusivisme» qui considère les autres comme des corps étrangers et comme une source de contamination et de souillure.

au-delà du doute et de la confrontation

Le renouveau religieux a fait resurgir les ressentiments contre les injustices subies dans le passé, ressentiments toujours présents quand il s'agit des rapports entre musulmans et chrétiens. Sauf exception, il y a eu peu d'ouverture mutuelle entre les deux parties, et travers ou préjugés se sont accumulés. C'est ainsi que se sont développées une culture et une identité propres à chaque partie et des comportements différents dans bien des domaines de la vie. Tout cela est encore bien vivant et explique la difficulté des rencontres entre chrétiens et musulmans. Cela se retrouve dans les coutumes traditionnelles, les cérémonies et les rituels religieux. En s'imposant à la conscience, ces ressentiments nuisent à tout effort de relation de confiance et de fraternité.

Les affrontements territoriaux historiques entre les pouvoirs chrétiens et islamiques depuis le septième siècle (au Moyen-Orient, en Afrique du Nord, en Europe et en Asie) se poursuivent jusqu'à nos jours (dans le Golfe persique et de nouveau en Asie, au Moyen-Orient et en Afrique). De même, l'emprise du monde chrétien ou des pays occidentaux dans la mondialisation du nouvel ordre social et économique est perçue comme une autre forme de conquête territoriale qui s'oppose au vrai cours de l'histoire de l'islam. Tout cela nous est familier.

Cet héritage en est arrivé à s'imposer si fortement à l'esprit qu'il produit une accoutumance au doute et à la confrontation qui rendent très difficiles la collaboration et le dialogue interreligieux. La situation présente exige de notre part la ferme décision d'apprendre à nous libérer de cette habitude que nous avons de douter plutôt que de faire confiance, de choisir la confrontation plutôt que la collaboration dans un monde en transition.

vivre en bon voisinage

Aussi bien dans le passé qu'aujourd'hui, on constate l'existence d'éléments communs entre l'islam et le christianisme. Le Coran encourage sans équivoque les musulmans à collaborer avec les chrétiens: «Vous trouverez l'amour dans ceux des croyants qui disent 'nous sommes chrétiens', parce que certains sont prêtres et moines, et ils ne sont pas arrogants». (5, 42) Dans le décret «L'Église et les religions non-chrétiennes», le Concile Vatican II exhorte vivement les chrétiens comme les musulmans à surmonter leurs dissensions.

LE TÉMOIGNAGE DES OBLATS

Bien avant le dernier concile, les Oblats de Marie Immaculée des provinces de Sulu et de Cotabato aux Philippines avaient compris l'importance pour la mission de la collaboration entre musulmans et chrétiens. Malgré les difficultés, les frustrations et les blessures, ils ont appris à vivre en bon voisinage. Sauf quelques exceptions, ils ont entretenu de chaudes relations d'amitié avec leurs voisins musulmans.

favoriser la collaboration

Aux Philippines, deux modèles de collaboration sont personnifiés par deux évêques oblats décédés tragiquement en février 1997. Le premier est celui de *Mgr Antonino Nepomuceno*, connu familièrement sous le nom de *Mgr Tony*. Au début des années 1970, alors que la rébellion Moro atteignait son paroxysme, les musulmans et les communautés musulmanes étaient sans cesse harcelés et réprimés. Les militaires violaient leurs droits sans raison. Les arrestations arbitraires, les fouilles et les opérations militaires dans les villes et les campagnes attisaient l'animosité entre le peuple Moro et le gouvernement philippin durant la période de la loi martiale. C'est pendant cette crise que *Mgr Tony* témoigna de ce que le Concile devait si bien décrire en parlant du souci et de *l'effort sincère de compréhension entre musulmans et chrétiens* qui travaillent ensemble dans la poursuite de la paix, de la justice sociale et des valeurs morales.

Pour favoriser cette collaboration, il fonda la première *association des chefs catholiques, protestants et musulmans* qui avait pour but de défendre les droits des citoyens contre les assauts de l'armée fasciste

du Président Marcos. En ces temps de calamité, Mgr Tony et ses amis musulmans et protestants ont été au premier rang et ont dispensé soutien, aide et support moral. C'était un homme qui, en ce temps de guerre, avait le don de créer la solidarité entre musulmans et chrétiens. Cette solidarité devait témoigner d'une tradition commune de confiance, d'amitié et d'hospitalité dans un milieu où régnaient le doute la colère et la haine. Le *centre d'action sociale* qu'il a dirigé durant toutes ces années a été le puissant symbole de la solidarité christiano-musulmane en faveur de la justice, de la liberté et de la fraternité. Il a vraiment été un pionnier, toujours solidaire des musulmans et des autres Églises. Il a vécu pleinement sa devise épiscopale: «Servir et non être servi».

«aimer et servir» les plus pauvres

Le deuxième modèle est *Mgr Benjamin de Jésus*. C'était une personne aimable et très joviale. Comme prêtre, et plus tard comme évêque, il était l'ami de tous, mais plus particulièrement des pauvres et des petits. Son don total aux pauvres l'incita à entretenir une amitié humble et cordiale avec les musulmans dans le vicariat de Sulu. Son sourire contagieux et compatissant, son désir de faire toujours le premier pas ainsi que sa présence aimable et humble le rendaient sympathique auprès des musulmans. Il était l'ami de tous. Pourtant, il tomba sous les balles d'un assassin devant la cathédrale de Jolo. Une fin violente pour un homme de Dieu! Sa devise épiscopale «Aimer et servir» décrivait admirablement bien la vie et le ministère de cet homme.

au cœur du dialogue

Ces deux modèles de collaboration entre musulmans et chrétiens nous font saisir ce qui constitue le cœur du dialogue avec les musulmans. C'est «être avec le peuple», surtout les pauvres, dans les secteurs vulnérables de la société. C'est un «enracinement» qui se réalise par la communauté de vie, la sympathie et la solidarité. Cette approche devient la source de notre participation active dans toute entreprise humaine, économique, politique et culturelle, en faveur des pauvres, des opprimés et des marginalisés. Ce type de témoignage est souvent plus éloquent que la proclamation orale de la Bonne Nouvelle. On reconnaît là le désir de proclamer dans la joie et l'humilité l'amour inconditionnel de Dieu et de son Royaume en respectant la dignité et les trésors spirituels de nos voisins musulmans.

De plus, l'engagement profond de ces deux confrères à la cause de la paix, de la justice et des droits de la personne manifeste un souci constant pour la recherche du développement humain intégral. Dans son encyclique « *La mission du Christ rédempteur* » (43), Jean-Paul II insiste sur ce thème. Il affirme que les chrétiens sont appelés à témoigner du Christ en s'opposant courageusement à la corruption dans les domaines politique et économique. Le prophétisme de nos affirmations nous permet de faire un examen de conscience personnel et communautaire sur ce qui est contraire à l'Évangile et sur ce qui défigure aujourd'hui le visage du Christ.

ce qui peut nous unir

Il ne faut ménager aucun effort pour arriver à vivre et à collaborer à la solution des conflits, à l'élimination des fanatismes et des préjugés et à obtenir pour les gens de la base le pouvoir de choisir eux-mêmes les moyens de grandir dans une société plus juste où chacun apporte du sien. Chaque situation exige une étude sérieuse des divers facteurs à considérer. Certains sont d'ordre historique, d'autres d'ordre social ou doctrinal. Mais quoiqu'il en soit, il nous faut chercher à implanter une communauté où des peuples de foi et de tradition différentes vivent dans l'amour, la justice et la paix. Nous devons rechercher ce qui peut nous unir et nous efforcer d'éliminer ce qui peut nous diviser. Nous n'y arriverons que si nous comprenons bien ce que les autres croient et si nous nous engageons à respecter et à reconnaître les croyances et les sentiments de chaque communauté et de chaque personne.

Au cours de ce long et difficile voyage vers la collaboration entre musulmans et chrétiens, l'Esprit est avec nous. L'Esprit qui était à l'œuvre dans l'incarnation, la vie et la résurrection du Christ est encore à l'œuvre dans nos efforts pour briser les barrières. Avec Lui, nous percevons *dans l'autre un voisin que nous sommes appelés à aimer et à servir*. Concrètement, il existe un besoin urgent d'apprendre à préférer la confiance à la suspicion, l'amitié à la confrontation, et surtout l'amour et le service à la haine et au fanatisme. Cela exige de se dépouiller et de mourir. Mais n'est-ce pas là ce que signifie l'expression: «Le vieux cède la place au neuf et la mort conduit à la vie»?

Eliseo Mercado

*Université Notre-Dame
Cotabato
Philippines*

À LA RENCONTRE DES GRANDES TRADITIONS RELIGIEUSES

par Raymond Rossignol

Prêtre de la Société des Missions Étrangères de Paris, Raymond Rossignol a été missionnaire en Inde pendant 25 ans. Il y a assumé la responsabilité du grand séminaire de Bangalore. Il est actuellement Supérieur général de son institut. Élu par l'Union des Supérieurs Généraux, il participera à l'Assemblée spéciale pour l'Asie du Synode des Évêques.

« Il faut repenser l'Inde en fonction du christianisme et le christianisme en fonction de l'Inde, comme cela fut fait en Grèce. » Cette phrase du P. Monchanin, Raymond Rossignol propose de l'appliquer à l'ensemble du continent asiatique.

« Il faut repenser l'Inde en fonction du christianisme et le christianisme en fonction de l'Inde, comme jadis cela fut fait en Grèce »¹, écrivait le père Monchanin vers la fin de sa vie. Il s'était beaucoup investi dans l'étude de la pensée indienne et de l'hindouisme. Fasciné « depuis toujours »² par la profondeur de la réflexion des sages de l'Inde, mais quelque peu décontenancé devant la complexité de la réalité indienne et même déçu par l'attitude des hindous « conscients de leur hindouisme »³, il en était arrivé à la conclusion que l'évangélisation de l'Inde posait un vrai défi à l'Église. Un défi suffisamment important pour que l'Église reconsidère le regard qu'elle portait à la fois sur elle-même et sur ce pays.

L'Asie, dans son ensemble, pose un défi semblable à l'Église. Ailleurs aussi, en Asie, on retrouve de grandes traditions religieuses, toujours bien vivantes, qui exercent une très forte emprise sur les populations. Ailleurs aussi on retrouve des réalités complexes avec des cultures très riches et fort anciennes qui ont façonné l'âme des peuples pendant des

millénaires. Quasiment partout en Asie, l'Église se retrouve plongée dans des milieux socioculturels et religieux, relativement nouveaux pour elle, qui l'amènent à s'interroger sur sa façon traditionnelle de présenter le Message de l'Évangile, voire sur sa conception de la Mission. Il y a donc, semble-t-il, des raisons de parler de la nécessité *de repenser l'Asie en fonction de l'évangélisation et l'évangélisation en fonction de l'Asie*. Tel est sans doute le grand défi de la Mission à la veille du troisième millénaire.

coup d'œil sur le continent

Les trois cinquièmes de l'humanité vivent en Asie⁴. Le plus peuplé des continents est aussi celui où le pourcentage des chrétiens est, de loin, le plus faible. D'après le *Britannia Book of the Year* de 1995, il y aurait en Asie, toutes dénominations confondues, environ 300 millions de chrétiens⁵. Environ quatre vingt pour cent des non-chrétiens du monde vivent en Asie⁶. Les Statistiques Pontificales ne sont pas à même de comptabiliser les catholiques de Chine et de quelques autres pays asiatiques. Il semble bien cependant que le pourcentage des catholiques en Asie soit inférieur à 3 %. Quand on sait que presque la moitié d'entre eux vit aux Philippines, il est clair qu'ailleurs la présence de l'Église reste très faible. Dans une bonne douzaine de pays d'Asie, il n'y a même pas un catholique pour mille habitants. Les chiffres, à eux seuls, montrent clairement que l'évangélisation de l'Asie constitue un défi d'une ampleur considérable. Mais il ne suffit pas de regarder les statistiques démographiques pour prendre toute la mesure de ce défi.

dynamisme des peuples d'Asie

En 1945, le Japon était un pays humilié par une cuisante défaite et totalement dévasté. Quelques décennies plus tard, il était devenu la deuxième puissance économique du monde. En 1953, avec un revenu par habitant de 67 U.S.\$, la Corée du sud était l'un des pays les plus pauvres du monde. En 1995, le revenu par habitant se chiffrait à plus

1/ *Écrits spirituels*, Jules MONCHANIN, présentation Ed. Duperray, Centurion 1965, p. 98.

2/ Ibid. p. 9.

3/ Ibid. p. 100.

4/ *QUID*, 1997, Robert LAFFONT. p. 120. En 1995, pour une population mondiale de 5702 millions, 3451 millions vivaient en Asie.

5/ Cité par *QUID*, 1997, p. 563.

6/ Ce n'est pas sans raison que l'encyclique *Redemptoris Missio* contient quatre références explicites au continent asiatique. «*Redemptoris Missio : une encyclique pour l'Asie*». Marcello ZAGO. Omnis Terra, 1991, p. 372.

de 10 000 U.S.\$⁷ et la Corée était devenue la onzième puissance économique du monde. D'autres pays d'Asie ont connu une croissance économique également surprenante: Taiwan, Hongkong, Singapour et, plus récemment, la Thaïlande, la Malaisie, l'Indonésie. Mais il y a aussi, bien sûr, les deux géants: la Chine qui occupe déjà une place fort importante dans les échanges internationaux et l'Inde qui, en dépit d'un taux de croissance encore inférieur à celui des « dragons » ou « tigres » asiatiques, peut néanmoins espérer figurer prochainement parmi les toutes premières puissances économiques du monde.

Certes, plusieurs pays d'Asie ont connu récemment de graves crises financières et économiques; mais rares sont les observateurs attentifs aux réalités asiatiques qui doutent de la capacité de ces peuples à assainir leur économie et à renouer avec une croissance rapide. En effet, non seulement ces peuples sont industriels et dynamiques, mais ils sont surtout déterminés à progresser pour retrouver leur place parmi les grands pays. Ils sont très conscients que, dans un passé relativement récent, les « civilisations » d'Asie n'étaient nullement inférieures à celles de l'Occident. A juste titre, les Chinois, les Indiens et d'autres sont fiers de leurs réalisations passées. Ils se sont laissés dépasser et, dans certains cas, coloniser par les Occidentaux. Mais ils entendent bien retrouver rapidement une place qui soit digne de leur passé. On peut donc considérer que, dans une large mesure, l'avenir du monde se dessine en Asie. Quelle place sera faite à l'Évangile dans ce nouveau monde? Cela dépendra en partie de la capacité des évangélistes à *prendre vraiment en compte les cultures asiatiques*.

VERS L'INCULTURATION

Saint François Xavier et bien d'autres missionnaires ne s'attardèrent guère aux problèmes que pouvaient poser les différences culturelles. Cela ne les a pas empêchés de fonder de belles communautés chrétiennes. Il est également vrai qu'il ne faut pas « surévaluer » le rôle de la culture, d'autant que toute culture est appelée à être « purifiée, élevée et perfectionnée » au contact de l'Évangile⁸. Enfin, il est incontestable que, depuis les temps apostoliques jusqu'à ce jour, le message de l'Évangile a toujours été perçu comme fort étrange par ceux qui en entendaient parler pour la première fois, quelles que fussent leurs racines culturelles.

7/ *QUID* 1997, p. 1160.

8/ *Redemptoris Missio*, n° 54.

Il n'en est pas moins certain qu'avant d'annoncer la Bonne Nouvelle à quelqu'un, il est bon de savoir qui est cette personne, ce qu'elle croit, ce qu'elle espère, son histoire, ses problèmes. On pourra peut-être alors lui montrer plus facilement que ce message la concerne.

un passé culturel prestigieux

Les Asiatiques ont à leur disposition un patrimoine culturel et religieux très riche et fort ancien. Leurs sages ont beaucoup réfléchi aux problèmes de l'homme, du monde, de la vie, de l'Absolu. Ils ont mené cette réflexion dans le cadre d'une démarche humaine et intellectuelle notablement différente de celle des Occidentaux. Il leur est difficile de faire abstraction de leur sensibilité culturelle et des schémas mentaux auxquels ils sont habitués pour accueillir un langage nouveau à tout point de vue, en raison de la nature même du message, mais aussi parce que les messagers ont une façon différente de penser, d'argumenter, de réagir.

Dans le passé, l'Église n'a pas fait beaucoup d'efforts pour prendre en compte les différences culturelles. De plus, inévitablement, elle a proposé aux Asiatiques non seulement le message de l'Évangile tel qu'elle l'avait compris, mais aussi une catéchèse, une spiritualité, une façon de vivre l'Évangile et de célébrer qui avaient été élaborées en Occident pour des Occidentaux.

Gardons-nous bien cependant de jeter la pierre aux anciens missionnaires et de leur reprocher de ne pas avoir fait ce qu'aujourd'hui encore nous ne savons pas faire ! Inclignons-nous plutôt devant leur audace apostolique, leur générosité et, souvent, leur héroïsme. Ils ne discouraient certes pas sur l'inculturation, mais ils partageaient la vie des gens et s'acharnaient à apprendre leur langue. Ils s'efforçaient de compiler des dictionnaires, de traduire la Bible, de composer des catéchismes, etc. Même lorsqu'ils percevaient mal les richesses culturelles des peuples asiatiques et n'arrivaient pas à maîtriser leurs langues, il arrivait que le Seigneur se serve d'eux pour fonder des communautés chrétiennes.

Certains en effet, assurément avec l'aide de l'Esprit Saint, percevaient la vérité profonde et l'importance décisive du message que les missionnaires s'efforçaient de leur communiquer. Saisis par le mystère du Christ, ils acceptaient alors de le suivre, parfois jusqu'au sacrifice de leur vie. Mais ils rejoignaient des communautés chrétiennes au prix d'une certaine aliénation culturelle. Comment s'étonner dès lors que la plupart aient consi-

déré que l'enseignement des missionnaires ne les concernait pas ! Ils avaient déjà leurs livres sacrés, leur façon d'appréhender la réalité, de chercher des solutions à leurs problèmes, d'organiser leur vie. Ils voyaient mal pourquoi ils auraient dû renoncer à des valeurs et à des pratiques qui leur paraissaient bonnes et leur convenaient.

un effort de conversion à poursuivre

Certes, déjà au XVII^e siècle, le Pape avait demandé aux premiers vicaires apostoliques envoyés en Asie de respecter «les rites, les coutumes et les mœurs de ces peuples, à moins qu'ils ne soient évidemment contraires à la foi et à la morale»⁹. Mais, en fait, l'Église n'était pas encore prête à renoncer à une certaine uniformité dans ses formulations et ses pratiques, comme le montrèrent par la suite les réponses du Saint-Siège aux questions bien concrètes que leur posèrent des missionnaires¹⁰. Depuis une vingtaine d'années, l'Église parle beaucoup d'inculturation. Mais, comme l'écrit Jean-Paul II, il s'agit là d'un processus «profond et global» qui «demande beaucoup de temps»¹¹. Il présuppose, entre autres choses, que soit relativisé tout ce qui n'a pas nécessairement une valeur universelle, y compris sans doute une certaine façon occidentale d'appréhender la réalité et de chercher la vérité.

Pendant des siècles, le message de l'Évangile a été entendu, médité et vécu surtout, quoique non exclusivement, dans le contexte d'une culture occidentale relativement homogène. Pour autant que soit précieux le patrimoine que nous ont légué nos mystiques et nos saints, on ne peut en conclure qu'il n'y a pas d'autres façons de percevoir le mystère inépuisable du Christ et d'organiser la vie chrétienne.

Les entreprises européennes qui veulent s'implanter en Asie prennent conscience peu à peu de la nécessité de prendre en compte les cultures locales, même si cela les oblige à renoncer à un certain nombre d'habitudes et de points de repère¹². Bien que la Mission ne soit pas une entreprise simplement humaine, ceux qui sont appelés à présenter la Bonne Nouvelle aux peuples d'Asie ne devraient-ils pas, eux aussi, s'efforcer de prendre davantage en compte les cultures de ces peuples ?

9/ Cf. les «Instructions» données par Alexandre VII aux premiers Vicaires Apostoliques de la Société MEP. *Missions Étrangères de Paris*. Jean GUENNOU, Le Sarment/Fayard. 1984, p. 75.

10/ *Missions Étrangères de Paris*, n° 320,

juin 1997, pp. 186-187 et Jean GUENNOU, *op. cit.*, pp. 77-69, 190.

11/ *Redemptoris Missio*, n° 52.

12/ *La Croix-L'événement*, 7-8 décembre 1997.

VERS LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX

Le problème posé par les religions non-chrétiennes d'Asie n'est pas sans lien avec le précédent. En effet, non seulement la religion est un élément particulièrement important de la culture, mais de plus, en Asie, religions et cultures sont habituellement profondément imbriquées, au point qu'il est difficile de les dissocier. D'aucuns d'ailleurs récusent explicitement toute dissociation. En Inde, par exemple, certains n'hésitent pas à identifier hindouisme et culture indienne.

des traditions religieuses vénérables

La vaste majorité des hindous, des bouddhistes et des musulmans du monde vit en Asie. Ces trois grandes traditions religieuses, fort anciennes et toujours bien vivantes, exercent une emprise considérable sur les populations. Mais ceci est vrai également d'autres religions numériquement moins importantes. Le sikhisme et le jaïnisme, par exemple, commandent respectivement de multiples aspects de la vie des Sikhs et des Jaïns. Dans tous ces cas, l'appartenance religieuse est effectivement perçue comme un élément constitutif de l'identité de chacun. Ajoutons que, dans plusieurs pays d'Asie, celui qui n'adhère pas à la religion de la majorité fait figure en quelque sorte de citoyen en marge de la société. En Thaïlande par exemple, on comprend mal qu'un thaï ne soit pas bouddhiste. Les Népalais sont supposés être hindous. Les Afghans doivent être musulmans.

L'Église est certes convaincue que l'Évangile est destiné à tous les hommes et à tous les peuples. Mais les hindous, les musulmans, les bouddhistes, en particulier les adeptes du bouddhisme *Hinayana*, les shiks, les jaïns sont tout aussi convaincus qu'ils n'ont pas besoin de ce que l'Église veut leur proposer dans le domaine spirituel. Ils sont persuadés que leurs grands maîtres spirituels ne sont en rien inférieurs à ceux qu'ils ont pu rencontrer chez les chrétiens. Il n'est donc pas surprenant qu'en dépit de contacts séculaires avec le christianisme, ces grands groupes religieux manifestent toujours aussi peu d'intérêt pour la religion chrétienne ou même s'en méfient de plus en plus.

quel dialogue ?

De nos jours, l'Église préconise le dialogue. Malheureusement ce souhait de rencontre n'est pas nécessairement partagé par les non-chrétiens.

L'Église, qui ne peut renoncer à leur présenter le message de l'Évangile, devrait sans doute s'investir de plus en plus dans l'étude de ces religions pour mieux les connaître et essayer de percevoir un peu mieux quelle peut être leur place dans le « projet de Dieu » pour l'humanité. Peut-être, en définitive, faut-il repenser ces grandes traditions religieuses en fonction de la foi chrétienne, et le christianisme en fonction de ces religions ?

VERS PLUS DE JUSTICE SOCIALE

Plusieurs pays d'Asie peuvent revendiquer avec fierté un beau succès dans leur lutte contre la pauvreté. Il y a incontestablement beaucoup moins de mendiants à Singapour, à Hongkong ou à Taiwan que dans la plupart des pays occidentaux. Quasiment partout en Asie, grâce au développement économique de ces dernières années, le niveau de vie s'est amélioré. Il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui encore, un pourcentage important de la population asiatique vit dans la pauvreté, voire dans la misère. De plus, dans bien des régions, les inégalités sociales sont de plus en plus flagrantes. Des centaines de millions d'Asiatiques sont toujours victimes d'anciennes structures qui continuent d'opprimer systématiquement certains groupes de population, tels les dalits en Inde.

Il est incontestable que, depuis fort longtemps, l'Église en Asie a le souci d'aider les pauvres et les opprimés. A l'aide de ses institutions elle a certainement contribué à soulager bien des misères. En outre, lorsqu'elle en a les moyens, elle n'hésite pas à faire entendre sa voix pour dénoncer les injustices et la corruption. Mais, sauf exception, elle n'est guère à même d'influencer l'évolution de la société. Tout simplement parce qu'elle trop minoritaire pour retenir l'attention de ceux qui ont le pouvoir ou espèrent l'obtenir. Même dans ce domaine-là, elle ne peut pourtant pas renoncer à exercer son rôle de levain dans la pâte. Peut-être y réussirait-elle un peu mieux si elle vivait elle-même une vie un peu plus évangélique ?

l'émergence d'un homme nouveau en Asie

Même si le style de vie et les structures sociales n'ont guère évolué dans plusieurs régions d'Asie, même si les cultures asiatiques et les grandes traditions religieuses de l'Asie semblent résister fort bien à l'épreuve de la modernité, avec la mondialisation des moyens de communication et le développement économique de ces dernières décennies on assiste, semble-t-il, à *l'émergence d'un homme nouveau*.

Tel est le constat que faisaient, en 1995, des missionnaires venus de divers pays d'Asie et des journalistes réunis à Hongkong pour réfléchir ensemble aux changements dont ils étaient les témoins : on ne peut plus rendre compte de tout ce qui se passe en Asie aujourd'hui par la seule analyse des traditions culturelles et religieuses. On peut parler, à juste titre, de l'émergence d'un homme nouveau, surtout dans l'Asie de l'est et du sud-est, un homme nouveau fasciné par la réussite, le progrès technologique, le confort moderne, l'argent.

Il ne s'ensuit pas que les différences culturelles s'estompent au point de parler d'une uniformisation des sensibilités et des attentes de l'homme partout dans le monde. La mondialisation des échanges peut aboutir à la distribution des mêmes produits aux États-Unis, en Europe et en Asie. Le Chinois n'en reste pas moins marqué par la mentalité confucéenne. Le Japonais et le Coréen n'en sont pas moins soucieux de «garder la face», etc.

Loin de simplifier la tâche de l'évangéliste, l'émergence de l'homme nouveau lui pose un défi supplémentaire. En effet, non seulement il doit prendre en compte le pluralisme religieux et les différences culturelles, mais il doit aussi s'assurer que son message puisse retenir l'attention de populations préoccupées par la poursuite des facilités que peut procurer le progrès économique.

LA SITUATION DES ÉGLISES EN ASIE AUJOURD'HUI

Dans la plupart des pays d'Asie il existe aujourd'hui une Église locale. C'est avant tout à ces Églises particulières qu'incombe la tâche de promouvoir l'évangélisation dans leurs pays respectifs. Plusieurs d'entre elles plongent leurs racines dans le sang de nombreux martyrs. Certaines, affrontées à l'emprise de régimes totalitaires, nous ont donné de belles leçons de fidélité et de persévérance. D'autres, numériquement très faibles et mal tolérées dans des pays où la quasi totalité de la population pratique une autre religion, nous donnent de belles leçons d'espérance. D'autres encore, jouissant de plus de liberté ou de conditions plus favorables à leur développement, font preuve aujourd'hui d'une extraordinaire vitalité et d'un étonnant dynamisme missionnaire. Plusieurs d'ailleurs semblent réussir à faire ce que bien des Églises des pays d'ancienne chrétienté ne savent plus faire : rassembler régulièrement les chrétiens, susciter des vocations pour le ministère sacerdotal et la vie religieuse, etc.

L'Esprit de Dieu est manifestement à l'œuvre dans les Églises particulières d'Asie. Il y a néanmoins une disproportion évidente entre leurs capacités humaines et l'immense tâche que représente l'évangélisation de l'Asie. D'abord parce que le pourcentage des chrétiens est extrêmement faible, mais aussi parce qu'ils représentent souvent des groupes minoritaires, du point de vue ethnique, linguistique, social, etc. Les catholiques du nord de l'Inde, par exemple, appartiennent pour la plupart à des tribus ou sont des migrants venus du sud du pays. Humainement parlant, on voit mal comment ils pourraient exercer une quelconque influence sur l'ensemble de la société. Il est vrai que telle était aussi la situation des Apôtres lorsqu'ils se lancèrent dans la diffusion de la Bonne Nouvelle à travers l'Empire Romain et au-delà.

un défi pour l'ensemble de l'Église

Des milliards d'hommes et de femmes vivant en Asie n'ont pas encore entendu parler de la Bonne Nouvelle ou, du moins, n'ont pas eu concrètement la possibilité d'accueillir le message de l'Évangile. L'Église, dans son ensemble, est concernée. Tout d'abord parce qu'aucune Église particulière ne peut se désintéresser de la dimension universelle de la Mission. De plus, si dans ses efforts pour leur présenter la Bonne Nouvelle, l'Église prend résolument en compte toutes les richesses culturelles et religieuses des Asiatiques, elle risque d'être fortement secouée. Elle sera aussi assurément enrichie, mais au prix d'une remise en question de quelques-unes de ses belles synthèses ou constructions théologiques.

Rappelons cependant que ce ne sera pas la première fois que l'Église sera à la fois bousculée et enrichie par la rencontre de «mondes nouveaux». Déjà aux temps apostoliques elle dut traverser l'épreuve de l'accueil des «gentils»! Plusieurs siècles plus tard, elle fut affrontée aux découvertes de la science et, aujourd'hui, à ce qu'il est convenu d'appeler la modernité.

L'évangélisation de l'Asie constitue sans doute une nouvelle étape qui peut s'avérer tout aussi dérangeante. Si l'Église est effectivement amenée à repenser le christianisme en fonction des cultures et des grandes traditions religieuses de l'Asie, elle sera inévitablement secouée; mais elle sera aussi assurément enrichie par toutes les merveilles que l'Esprit de Dieu a déjà faites en Asie, Lui qui est actif depuis toujours, partout dans le monde.

Raymond Rossignol

*128, rue du Bac
75341 Paris cedex 07*

D'UN CONTINENT À L'AUTRE

D'Afrique en Mongolie ou au Japon, des Philippines au Congo, de Chine en Belgique ou en France, autant d'échanges qui témoignent du besoin de partager l'Évangile entre tous les peuples de la terre. Ces échanges incessants traduisent mieux que tout la catholicité de l'Église.

PARTAGÉE COMME UN GÂTEAU DE RIZ

DES PHILIPPINES AU CONGO

*Sœur Pacita*¹

Avant le départ en mission, il y a habituellement une cérémonie d'envoi. Pour moi, elle a eu lieu dans ma paroisse à l'occasion de l'Eucharistie dominicale. Je ne suis pas la première religieuse à être « envoyée » par cette communauté chrétienne. L'église était pleine et, par la qualité de sa participation, le peuple montrait clairement sa joie et sa fierté de voir une de ses filles envoyée comme missionnaire. En lieu et place de l'homélie, j'ai expliqué aux gens pourquoi je partais au Congo, un pays qu'ils ne connaissaient pas ou qu'ils associaient vaguement avec l'idée de « brousse ». J'ai comparé mon départ avec une coutume de chez nous. Quand nous préparons un gâteau de riz ou un autre plat un peu spécial, par exemple quand quelqu'un arrive de voyage, nous avons l'habitude d'en partager un peu avec les voisins. *C'était cet acte de partage que je réalisais au nom de mon pays, les Philippines, en allant au Congo. Nous sommes tous les enfants de Dieu : à ses yeux, il n'y a ni noirs, ni jaunes, ni blancs. Je pars pour vivre avec mes frères et sœurs du Congo. C'est ainsi que je leur expli-*

quais mon départ pour le Congo alors même qu'il y a tant à faire chez nous. Les Philippines partagent Pacita (ce qui signifie « petite paix ») telle qu'elle est, avec ses talents et ses limites, une fille d'un pays en voie de développement, d'un continent très différent de l'Afrique. *Je n'avais rien à apporter si ce n'est ma foi et moi-même.*

«sois simplement toi-même»

Depuis 1973, j'essaie d'être vraiment chez moi ici à travers mes contacts avec le peuple et mon travail d'infirmière. Le climat (arbres, plantes, fleurs, fruits) et beaucoup de coutumes sont assez semblables aux nôtres. La famille considérée dans son sens large, plus large que le cercle parents-enfants, en est un exemple, de même que la pratique de l'hospitalité. Cela m'aide à me sentir chez moi. Une anecdote un peu comique : un des premiers jours, j'ai exprimé ma joie en disant : « Je suis heureuse qu'il y ait du riz au Congo ». Une sœur ancienne m'a répondu : « Où donc est votre vie missionnaire ? » *Beaucoup de choses me font écarquiller les yeux, retenir ma respiration...*

Quand je suis arrivée dans le pays, les « groupes chocs » étaient très actifs. Je ne pouvais pas regarder comment les hommes et les femmes contorsionnaient leur abdomen en dansant et en chantant. *Je n'ai jamais appris à l'accepter.* J'étais surprise de voir qu'un homme pouvait avoir plusieurs femmes, que cela était connu et accepté par les gens. Au début, je saluais tout le monde avec mon grand sourire habituel, surtout parce que j'étais encore très limitée en français et que je ne connaissais pas encore leur langue. Il m'a fallu du temps pour apprendre à donner la main en guise de salutation. Plus tard, on m'a avertie qu'*un sourire trop doux de ma part pourrait être mal interprété.* Mon sourire, ma spontanéité, mon désir d'être amicale poseraient problème. Je me disais donc en moi-même : « Maintenant, plus de sourire ! ». Mais mes sœurs m'ont dit : « Sois simplement toi-même ! Tu sera toujours Philippine dans ton cœur. Mais sois prudente ! ».

je garde comme un trophée la machette d'un bandit

Dès que j'ai pu maîtriser leur langue, manger ce qu'ils mangeaient, je me suis sentie beaucoup plus proche d'eux. J'ai pris beaucoup de plaisir

1/ Religieuse de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie. Originnaire des Philippines, elle est arrivée en 1973 au Zaïre

comme missionnaire. Adresse : M.C. Kimpangu – B.P. 1800 – Kinshasa – République Démocratique du Congo.

à leur rendre visite au village. Les gens offraient à la fois leur hospitalité et leur sourire. Jusqu'à un certain point, je pouvais comprendre leurs gestes, leurs expressions, leurs plaisanteries. J'aimais travailler avec eux. *Un jour pourtant, je me suis sentie très déçue* : on avait «déplacé»² des choses et on m'avait accusée derrière mon dos parce que je ne pouvais pas satisfaire toutes leurs demandes et tous leurs besoins. Il m'a fallu un certain temps pour surmonter ce moment difficile.

Quatre fois déjà, j'ai été victime de bandits et une de mes consœurs a été tuée : maison pillée, tout a été emporté jusqu'aux interrupteurs dans les murs. Pourtant, je veux rester ici comme missionnaire. Je garde dans ma chambre un « trophée », la machette d'un bandit qui s'est enfui en emportant ma torche électrique. Je l'ai gardée jusqu'à aujourd'hui. Alors que, vers 21 h, j'allais éteindre le moteur générateur d'électricité, trois hommes armés m'avaient surprise.

aux Philippines, comme une étrangère

Après cinq ans, je suis allée en vacances aux Philippines, juste à temps pour l'ordination de mon plus jeune frère. Les gens me paraissaient bien pâles, comme malades. Je me sentais un peu comme une étrangère, même dans ma famille et parmi mes consœurs. Mais, quand ce fut le moment de repartir au Congo, je ressentis une peine que je n'avais pas ressentie la première fois. Mon jeune frère, missionnaire CICM, se préparait à partir au Guatemala. Je ne savais pas exactement ce qui se passait dans le cœur de mes parents. Mais, *de toutes façons, ils sont missionnaires à leur manière.*

j'apprends au rythme du tam-tam

L'Église reste très hiérarchique. D'une certaine manière, il ne peut pas en être autrement car c'est la mentalité du peuple. Au village, le chef est là au sommet de la pyramide. Mais il faut reconnaître qu'on déploie beaucoup d'efforts pour changer cela dans l'Église. De plus en plus, les laïcs prennent leurs responsabilités dans la paroisse, dans son organisation et dans l'expression de la foi. Ils ont pourtant toujours besoin de conseils. La liturgie est bien adaptée au peuple avec des chants et des danses. Mais parfois, cela devient plus un « théâtre » que l'expression d'une prière communautaire. Les gens ne le ressentent

2/ Euphémisme pour « voler ».

peut-être pas ainsi. Mais moi, je dois encore apprendre comment intégrer ces cris et certaines attitudes dans ma manière de louer le Seigneur. J'aime beaucoup danser et j'apprends encore à le faire au rythme du tam-tam.

Les gens aiment beaucoup célébrer les événements de la vie et peuvent y être très créatifs. Dans la joie et dans la peine, il y a toujours motif à célébration. Ils expriment facilement ce qu'ils ressentent et formulent aisément des prières spontanées. C'est parfois vraiment touchant ! En toutes circonstances, heureuses ou malheureuses, ils invoquent, acclament « Nzambi » ou « Nzambe », ce qui signifie « Seigneur ».

sans cesse en formation

A travers mon engagement dans le service médical, j'ai beaucoup de contacts avec les gens. Je suis infirmière de profession ; mais il me faut mettre la main à beaucoup d'autres choses que les techniques apprises à l'école. Un missionnaire est sans cesse « en formation » et ce sont les besoins des situations rencontrées qui s'en chargent.

Un jour, il y avait environ trois ans que j'étais au Congo, je me trouvais avec des filles non scolarisées et j'essayais de leur apprendre à lire et à écrire. J'écrivis le chiffre « un » comme on l'écrit chez nous, aux Philippines. Une des jeunes me corrigea : « Ma sœur, chez nous, on n'écrit pas de cette façon. » Plus tard, j'ai vu qu'il en était ainsi partout au Congo. Ce petit événement m'a appris et me rappelle encore aujourd'hui que, comme missionnaire, j'ai beaucoup à apprendre auprès des gens. Cette attitude d'écoute fait désormais partie de mon « vivre-avec » et de mon « travailler-avec » le peuple. En beaucoup de choses, il me faut être prête à écouter quand quelqu'un me dit : « Ma sœur, c'est comme ceci que... ».

un merveilleux signe de l'amour universel

Notre Église est elle-même une Église qui envoie. Des fils et des filles de notre pays sont maintenant missionnaires dans d'autres pays. C'est un beau signe d'espérance. Cela ne veut pas dire qu'au Congo, on n'a plus besoin de missionnaires venant d'autres pays. Le « vivre-avec » et le « travailler-avec » peuvent être un merveilleux signe de l'amour universel du Christ. Il y a dans l'Église ce mouvement de l'Esprit qui pousse au partage des responsabilités, un grand désir de prendre « la

seconde place», une attitude qui consiste plus à «travailler-avec» qu'à «faire-à-la-place-de». L'idéal reste un idéal, c'est certain. Mais, en dépit de certaines tensions ici et là, je crois qu'il existe une réelle bonne volonté chez ceux qui sont nés ici et chez ceux qui viennent d'ailleurs.

épouser le rythme africain... Pacita!

Tout cela était et reste mon idéal. J'aime comparer la vie missionnaire à une danse du Seigneur sur le rythme du tam-tam congolais. J'essaie d'en apprendre le pas en écoutant le tam-tam, mais j'ai toujours le rythme philippin dans le sang. Petit à petit, je réalise que c'est le Seigneur qui conduit la danse qui, ici, épouse le rythme africain.

«Pacita», c'est le résumé de tout ce qui m'habitait quand j'ai prononcé mes premiers vœux à la fin de mon noviciat. Je voulais être Pacita avec mes frères et sœurs du Congo. J'essaie de l'être aujourd'hui à travers les constitutions des Sœurs missionnaires du Cœur Immaculé de Marie. C'est là l'idéal avec lequel je suis venue au Congo comme jeune missionnaire. A l'occasion de certains temps forts, comme mon jubilé d'argent, je me suis soumise à une évaluation: où en suis-je avec Pacita, comme Pacita, dans les turbulences quotidiennes du Congo qui est devenu Zaïre et redevenu Congo? Parodiant la dégringolade de la monnaie, l'expression «au taux du jour» s'est largement répandue dans la population et s'adapte aujourd'hui à toute la vie, à toutes les structures. C'est le rythme du peuple, le rythme du tam-tam qui invite la missionnaire que je suis à l'ouverture et à la disponibilité envers le Seigneur qui m'appelle: «Veux-tu m'accorder cette danse?».

Sœur Pacita

TOMBÉ DU CIEL DANS UN AUTRE MONDE

DU CONGO AU JAPON

J.P. Mukengeshayi Matata³

Depuis des années, les CICM africains ont été envoyés comme missionnaires en Afrique, en Amérique et en Europe. Le seul continent qui, jusqu'alors, leur avait fermé ses portes, était l'Asie. C'est en 1985 que CICM a pris la décision d'envoyer de jeunes Africains au Japon, puis aux Philippines et à Taiwan l'année suivante. Cette décision s'est concrétisée en septembre 1988 lorsque trois jeunes missionnaires zaïrois, sont partis au Japon en passant par Singapour où ils devaient séjourner quatre mois pour approfondir leur pratique de l'anglais.

la mission, un partage des expériences de foi

Ce qui a motivé mon choix pour le Japon, que d'aucuns disent hermétique à la religion étrangère et inaccessible aux noirs dont je suis, fut d'abord la conviction personnelle de travailler comme missionnaire dans un contexte socioculturel différent de l'Afrique et de l'Europe. A cette époque, j'étais persuadé que la mission est un échange, un partage des expériences de foi et une solidarité avec les autres Églises sœurs établies dans d'autres continents. Enfin, comme missionnaire, mon souci était d'entrer en contact et en dialogue permanent avec les autres religions non chrétiennes. En outre, ce vrai désir de communiquer avec une culture si différente de la culture européenne ou africaine m'était inspiré par la réalité quotidienne où politiciens, hommes d'affaires essaient de dépasser les frontières nationales, continentales pour investir leur capital dans plusieurs pays en tissant des relations internationales.

En tant qu'étudiant en théologie, je me demandais *pourquoi il n'en serait pas de même pour les hommes d'Église* qui ont longtemps

3/ Originaire de la République démocratique du Congo, membre de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), il est parti au Japon en 1988. Actuellement,

il dirige à Tokyo l'Institut de Recherches pour les Sciences Orientales. Adresse : Matsubara 2-28-5 – Setagaya-Ku – Tokyo 156 – Japon.

œuvré pour la venue du Royaume, mais sans toutefois relativiser leurs ambitions d'établir partout un monothéisme conquérant et eurocentrique. Tel fut en dernier lieu l'idée qui m'a convaincu de répondre au défi d'aller comme témoin de l'amour de Dieu dans un pays qui n'avait pas de lien historique avec le Congo de mes ancêtres.

les douleurs de l'enfantement

Je suis arrivé à la fin de l'hiver. Un vent froid, pareil à la mousson le long de la côte ouest de l'Afrique, soufflait sur l'aéroport. Tout était froid. La ville l'était aussi, sauf les files de voitures qui démarraient toutes en même temps au changement de feu comme des joueurs au coup de sifflet d'un arbitre. Vêtu d'une jaquette «Blue Snow», souvenir d'un séjour au pays de Chang-Kai Check, la vue de mes confrères à l'aéroport d'Osaka m'a libéré de ce sentiment d'étranger qui m'habitait lors du parcours dans un avion rempli en majorité de Japonais parlant une langue dont je ne pouvais même pas imaginer le son. Cela préfigurait les douleurs d'un nouvel enfantement, d'une première difficulté: le défi de la langue.

tombé du ciel dans un autre monde

Lorsqu'on arrive au Japon, après être passé par Singapour et d'autres pays d'Asie, on admire tout, *on loue les Japonais pour les efforts qu'ils ont fournis* dans le développement rapide de leur pays pour en faire une puissance économique rivale de l'Europe et de l'Amérique. On admire ces hommes et ces femmes qui se réveillent tôt ou ne voient plus leurs enfants, partent à leur travail puis reviennent tard dans la nuit, épuisés comme une gazelle poursuivie toute la journée par les chasseurs. Mais ces foules de Japonais, dans les bus ou les trains, montant et descendant des escaliers roulants, courant ou s'arrêtant pour se dire bonjour ou au revoir, suscitent chez l'étranger le sentiment d'être une fourmi perdue parmi les soldats d'une termitière. Un regard fin, un sourire vague, parfois moqueur, très souvent naïf, vous donnent l'impression que les dieux noirs sont tombés du ciel sur la terre japonaise.

Mais lorsqu'on apprend la langue et que l'on commence à posséder quelques mots, la magie disparaît. On a l'impression que tout ce qu'on avait vu ou entendu, cru ou partagé avec un Japonais est mensonge. Car, très courtois dans leur vie ordinaire, les Japonais disent souvent

le contraire de ce qu'ils pensent non seulement à l'égard des étrangers mais aussi de leurs compatriotes. Un tel système de communication est frustrant pour un débutant. Arrivé à ce point, un observateur prudent se trouve devant un dilemme : rejeter ou intégrer ce système de pensée.

un pays «entre les eaux»

Le Japon est un pays entouré d'eau. Cet archipel de plus de 120 millions d'habitants a été fermé au reste du monde pendant plus ou moins deux siècles. Cette situation a laissé un cachet spécial dans le mode de vie et le comportement individuel du Japonais moyen. Comme beaucoup d'autres peuples victimes de la mentalité insulaire, le Japonais est un homme poli et replié sur lui-même. Malgré les apparences extérieures d'une gentillesse qui dépasse les limites de la courtoisie, la société japonaise garde en elle *le sentiment d'être une société homogène, différente des autres peuples de la terre*. C'est ce sentiment national, pour ne pas dire nationaliste, qui oriente le quotidien, règle les comportements des hommes, établit l'équilibre entre la société traditionnelle et la mentalité moderne.

Cet équilibre n'est pas artificiel. Il est *le résultat d'un long processus de négociation* entre la culture japonaise et les divers aspects culturels copiés de la Chine, de la Corée ancienne et de l'Europe à partir du XIX^e siècle. Le shintoïsme, le bouddhisme, le confucianisme et le taoïsme en sont le fondement. Le syncrétisme réel de toutes ces religions est devenu un problème lorsque le shintoïsme a été proclamé religion d'État et l'empereur, monarque de toutes les îles nipponnes à la restauration (révolution) de Meiji.

Ce rappel historique est assez important pour comprendre la place de l'Église chrétienne et son activité apostolique dans ce pays. Bien avant l'introduction du christianisme au Japon, les Japonais connaissaient la tolérance religieuse, la multiplicité de dieux reconnus et adorés sans référence directe ou exclusive liée à la religion d'appartenance. De nos jours, il n'est pas surprenant de voir des Japonais, *qui ne sont ni chrétiens, ni bouddhistes, ni shintoïstes, participer à la messe de Noël, à la prière shintoïste du premier jour de Nouvel An ou aux funérailles et cérémonies bouddhistes*. Pour le nouvel arrivé qui ne comprend pas encore la culture japonaise, la cohabitation de toutes ces religions présente des aspects fascinants et effrayants.

le christianisme, une religion importée

La situation du Japon nous oblige à rester entre les eaux, à dialoguer avec les religions non chrétiennes, à collaborer avec elles pour bâtir ensemble un monde paisible et juste. A ce titre, le christianisme reste comme orphelin face aux religions orientales qui ont imprimé leur marque sur la vie quotidienne et fournissent une vision du monde à partir de laquelle se renouvellent les saisons et les rencontres humaines. En fait, pour les autochtones, la religion chrétienne demeure encore une *importation euro-américaine symbolisée par la puissance de la bombe atomique des années 1945*. Avec beaucoup de nuances, on peut affirmer que le christianisme n'est pas au centre de la vie des Japonais même si certains de ses rites, entre autres le mariage, sont à la mode.

une Église influente mais minoritaire

L'Église japonaise se situe parmi les communautés chrétiennes très ferventes car, dans l'histoire des Églises chrétiennes, elle est une *Église de martyrs*. La première évangélisation du Japon date du XVI^e siècle avec l'arrivée à Kagoshima de François Xavier. Une seconde tentative d'évangélisation du Japon a eu lieu au XIX^e siècle avec l'arrivée des missionnaires protestants et des Missions Étrangères de Paris. C'est la période des traductions de la Bible, de la promotion de la culture chrétienne, de la création d'institutions chrétiennes médicales et scolaires. La dernière entreprise de conversion du Japon au christianisme date de la fin de la deuxième guerre mondiale. L'Église a alors multiplié les institutions scolaires et sociales comme moyen pour l'évangélisation de la masse.

Ces entreprises ont contribué à la formation d'un consensus et à la promotion des valeurs humaines. Aujourd'hui, l'Église catholique compte 911 écoles dont 17 universités et 33 instituts supérieurs ; 350 centres sociaux dont 10 hôpitaux ; 181 centres pour les jeunes ainsi que pour d'autres recherches scientifiques. Malgré tous ces efforts, l'Église nipponne n'a pas encore atteint 1% de la population.

Numériquement, l'Église chrétienne est très minoritaire. Mais la qualité de son travail ne peut être évaluée qu'en tenant compte des conditions de vie des chrétiens. Exception faite pour les îlots du sud où les séquelles de la persécution sont assez fortes, la plupart des chrétiens baptisés sont des adultes. Devenir chrétien pour eux est un choix

sérieux, en ce sens qu'il force le converti à vivre en dialogue religieux continu avec les autres membres de sa famille. Le nombre des baptêmes, si minime soit-il, est probablement supérieur à celui enregistré dans les vieilles chrétientés d'Europe.

face à l'indifférence des jeunes générations

Au Japon, tout comme les autres religions d'Orient, le christianisme est en crise. Un des signes en est l'indifférence quasi totale des jeunes générations pour les valeurs chrétiennes. Cette situation n'annonce pas la mort du christianisme dans ce pays, car celui-ci garde encore certaines valeurs spirituelles héritées des anciennes générations. C'est plutôt, pour le christianisme, un appel à définir sa raison d'être, à expliciter son message et à le présenter de manière à se faire comprendre de tous.

promouvoir le dialogue interreligieux

Une de mes convictions concernant la vie missionnaire au Japon est que le christianisme a besoin du Japon pour enraciner son message de salut dans cette partie de notre planète. Ce salut que nous voulons prêcher aux Japonais ne s'impose pas mais il se propose. C'est un dialogue fraternel fondé sur l'amour du prochain que Jésus lui-même a prêché jusqu'à sa mort. Ce n'est ni le prosélytisme ni la disqualification des autres religions sœurs qui peuvent nous aider à proclamer notre foi et à la rendre crédible. C'est notre aptitude à vivre en communion avec les membres des autres confessions religieuses qui rendra témoignage à Jésus-Christ. L'avenir de notre apostolat et de l'Église dépend pour beaucoup de cet effort d'acceptation mutuelle.

offrir l'expérience d'une vie qui transcende la mort

Une seconde conviction à propos de ma vie de missionnaire au Japon est que ce pays a besoin du christianisme pour donner du souffle à ses structures gérontocratiques et à la promotion des échanges internationaux. Absorbés par le matérialisme moderne, beaucoup de Japonais sont confrontés à l'absurdité de la vie et tentent d'y échapper en avançant toutes sortes d'explications mystiques possibles. La dernière en date a été l'explication confuse et terroriste de la secte Aum.

Un des lieux de rencontre du christianisme avec la culture japonaise c'est l'Évangile. Ce dont les Japonais ont vraiment besoin à l'heure

actuelle, c'est de l'expérience d'une vie qui transcende la mort. Pareille expérience dépasse les médiations rituelles où l'homme force les esprits de la nature et les fait agir pour son compte.

L'expérience d'un Dieu-Amour qui pardonne et ressuscite les morts est l'explication simple de l'incarnation et de la résurrection du Christ. Il n'est pas nécessaire de seriner les dogmes pour présenter le message. Il faut devenir soi-même témoin authentique de ce message, en dépassant la récitation des dogmes et en acceptant de négocier avec la culture japonaise. Cette dernière remarque atteste de la nécessité d'une réflexion christologique qui tienne compte de l'ambiance totale de l'Asie et libère l'Église japonaise de la vision eurocentrique de l'image de l'Église.

J.P. Mukengeshayi Matata

VIENT LE TEMPS OÙ L'ON EST CHEZ SOI *DU CONGO EN MONGOLIE*

Gabriel Tshimanga⁴

En octobre 1994, j'étais prêt à affronter la réalité de la mission. Mais jamais je n'avais rêvé à la Mongolie ni à une mission où l'Église en serait à ses tout premiers débuts ! A mon arrivée en Mongolie, le contraste avec mon Congo natal était vraiment très grand. Un pays de steppes avec quatre saisons (ou plutôt deux saisons car les grands froids commencent en automne et finissent au printemps !), très peu peuplé, sans passé chrétien ! Mais une culture très riche et très complexe, colorée par des siècles de bouddhisme lamaïste.

4/ Originaire de la République démocratique du Congo, membre de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), il est parti en Mongolie en 1994. Il poursuit

actuellement un cycle d'études théologiques à Manille. Adresse: *MST – PO box 1323 – 1099 6 Manila – Philippines.*

pas la mission de mes rêves

Je distingue quatre étapes dans mon premier séjour : *Tout d'abord un temps de solitude*, l'impression d'être un étranger dans un pays étrange, avec un peuple et une culture étranges. Tout ici est étrange : vous apprenez un langage étrange qui, non seulement vous tord la langue mais aussi chambarde toutes vos manières de penser. Dans ce pays non-chrétien et autrefois communiste, il s'agit d'une remise en question de votre propre système de valeurs ! Vous vous demandez alors : « Pour quelles raisons suis-je ici ? » C'est un moment critique : ou bien vous acceptez cette remise en question culturelle ou bien vous vous bloquez sur vous-même et vous manquez la rencontre avec « l'étranger différent ».

Vient ensuite une période d'adaptation. On commence à apprécier certaines de ces étranges personnes et de leurs étranges manières de faire les choses. Cela vous intéresse de savoir pourquoi ils font cela et le font de cette manière. Cela suppose évidemment une certaine connaissance de la langue. Ces personnes étranges commencent aussi à s'intéresser à vous : elles désirent savoir ce qui a amené l'étranger que vous êtes dans cette contrée si froide qui est la leur.

En troisième lieu, vient *le temps où l'on se sent chez soi*, où les choses qui vous entourent ne sont plus étranges, si ce n'est celles que vous n'avez pas encore rencontrées. Maintenant, vous découvrez l'hospitalité du peuple mongol, le soin qu'ils prennent de vous, surtout pendant l'hiver. Maintenant, votre propre passé culturel ne vous empêche plus de rencontrer de nouveaux défis : vous êtes sûr d'être chez vous et accepté comme tel. *Arrive alors le temps de dire « au revoir »*. Alors, vous ne pensez plus que vous quittez la Mongolie. Tout est devenu très familier. Vous êtes heureux d'être missionnaire auprès du peuple mongol.

cheminer dans la vie avec ce peuple

J'avais peu d'engagements « pastoraux ». J'ai passé beaucoup de temps à étudier la langue, essayant de saisir l'esprit mongol. Ma vie dans une famille mongole m'a donné beaucoup de confiance, non seulement au sujet de la pertinence de ma présence ici mais aussi dans la possibilité de cheminer dans la vie avec ce peuple *sans que tout ce qui nous divise, même la religion, soit un obstacle*. Mon engagement avec les enfants des rues à Ulaanbaatar et avec les femmes sans travail dans la campagne ainsi que dans l'école dominicale de l'Église a vraiment donné sens à

mon séjour en Mongolie. Le but de cet engagement n'était pas d'abord de convertir des Mongols au christianisme. C'était plutôt *la volonté de nous rencontrer* et de concentrer nos efforts sur tout ce qui nous unit et nous fait avancer en tant qu'êtres humains faits pour la vie, une réalité dont le Dieu des chrétiens et le Bouddha se soucient tellement.

Il y a grande joie pour un missionnaire issu du Tiers-Monde à travailler dans un autre pays du Tiers-Monde. Je crois que les gens ne voyaient pas en moi celui qui allait mettre un terme à leur misère, mais plutôt un amoureux de la solidarité avec des frères et des sœurs aux prises avec des structures sociales qui les oppriment. A ces frères et sœurs nous disions : « Votre vie a du sens ; du moins, elle devrait en avoir un. Nous allons travailler dans ce sens ».

une Église comme une ONG

A mon arrivée en Mongolie, il n'y avait que douze baptisés autochtones. La communauté se rassemblait dans un appartement. L'Église était enregistrée comme une ONG gérant des œuvres caritatives pour le Vatican et n'avait pas le droit d'exercer des activités religieuses.

Après la révolution démocratique et la charte des régimes communistes, beaucoup d'organisations des pays capitalistes sont venues s'implanter en Mongolie. Ils ont apporté avec eux la langue anglaise qui a pris la place du russe, deuxième langue du pays. C'était *la grande rencontre entre la Mongolie et le monde*. Les gens voulaient tous voyager, rencontrer ce monde qui leur avait été interdit jusqu'alors. Ils pouvaient enfin suivre les émissions de télévision venant des pays capitalistes (CNN, BBC, MTV...). le temps des changements était venu, le temps de se débarrasser de l'« ancien » (la Russie et tout ce qui s'y rapportait) et d'adopter le « nouveau » (USA et ce qui s'y rapporte).

une soif de nouveauté sans précédent

C'est dans cette ambiance que l'Église catholique est venue en Mongolie : les gens voulaient se débarrasser des manières de faire socialistes, les jeunes considéraient le bouddhisme lamaïque comme périmé et incompatible avec la nouvelle vie apportée par le capitalisme. Cela n'était pas évident pour les anciens qui retournèrent à leur héritage culturel et religieux. Il y avait une grande soif de nouveauté sans précédent dans le pays. C'est dans cet esprit que beaucoup de Mongols se

sont mis à venir à l'église. *Ils venaient voir ce qui se passait*, assistait occasionnellement à la prière, donnaient un coup de main à ceux qui s'occupaient des enfants de la rue... Certains étaient simplement à la recherche d'un job bien payé, d'une occasion pour partir à l'étranger, de pratiquer l'anglais, de rencontrer d'autres personnes que des Russes.

L'Esprit de Dieu nous a précédés en Mongolie. Dans toutes ces allées et venues, au milieu de tous ces visages qui défilaient devant nous, nous avons essayé d'être fidèles à nous-mêmes dans l'espoir de leur faire comprendre que nous étions venus chez eux pour quelque chose de plus profond que ce qu'ils croyaient. Alors on a commencé à voir des gens plus assidus, des gens qui désiraient vous serrer la main, que ce soit à l'école de langues ou dans les autres occupations quotidiennes. Dieu seul sait ce qu'ils ressentaient à ce moment-là. *Ils posaient des questions, essayaient d'en savoir davantage* sur le sens de ce que nous faisons et ce que cela signifiait dans leur vie. Cela pouvait durer toute une année avant que l'un ou l'autre demande à s'engager avec l'Église catholique.

une Église qui élargit la compréhension de l'humain

L'Église de Mongolie sera une Église de laïcs, *différente des Églises traditionnelles*. Elle est aujourd'hui très engagée dans des œuvres sociales. Elle va à la rencontre des hommes et des femmes d'aujourd'hui et se met au service de la vie dans toutes ses dimensions. La Mongolie a une tradition religieuse très ancienne fort mêlée à la culture. Personne ne peut vraiment distinguer ce qui est simplement bouddhiste et ce qui est culture séculière mongole. Les rituels bouddhistes accompagnent le peuple dans toutes les étapes de la vie. Les Mongols, c'est certain, ne sont pas encore à même d'apprécier et de comprendre nos rites dont ils ne voient pas la place qu'ils pourraient prendre dans leur vie. Mais ils estiment beaucoup notre engagement auprès des pauvres et *leur religion leur permet de collaborer avec nous* en ce domaine.

Le dialogue entre culture mongole et bouddhisme lamaïque sera au cœur de la mission en Mongolie. Le christianisme y a sa place: il élargit leur compréhension de l'humain. D'autre part, la culture mongole est aussi *source de nouveauté pour la foi chrétienne*.

le moine restait près de la porte

Une petite anecdote pour finir. Un gars de 22 ans, moine bouddhiste dans le plus grand temple d'Ulaanbaatar, entendit parler de l'Église. Il est venu

nous rejoindre et prenait beaucoup de plaisir à participer aux activités comme la visite aux malades, l'aide aux enfants des rues et aux vieillards, les excursions. Son enthousiasme était communicatif. Il était toujours là, bien à temps, et vous pressait de commencer. Lors des liturgies, il restait près de la porte, accueillait ceux qui venaient à l'église, leur présentait un siège. Mais il n'y participait pas. A la fin de la messe, il était le premier à servir le verre de l'amitié. S'il y avait une célébration importante au temple, tout le monde était informé et invité et il était ravi quand il y voyait l'un d'entre nous. Personne ne peut dire comment l'Église de Mongolie va se développer. Mais on la sent grandir. Nous, nous venons avec un message d'amour du prochain, qu'il soit bouddhiste ou non.

Gabriel Tshimanga

MA PENSÉE S'ENVOLE VERS BEIJING

DE LA CHINE EN BELGIQUE

*Yang Lifen*⁵

j'ai pu entendre le son des cloches

Un soleil éclatant ! De belles fleurs qui éclosent ! C'est cela Louvain au mois de mai. Tout s'épanouit avec une ardeur juvénile. Tôt le matin, le son des cloches de l'église Saint-Pierre m'invite à la messe. Ma pensée s'envole à nouveau vers Beijing. Je me souviens de la première fois où j'ai pu écouter la sonnerie des cloches en Chine. C'était il y a cinq ans à la cathédrale du Nord à Beijing. Au moment où deux mille chrétiens attendaient sur le parvis pour la messe de huit heures, les cloches se sont mises à sonner soudainement. Un grand silence se fit. Les chrétiens ne purent retenir leurs larmes. Pendant trente ans, ces cloches avaient dû rester muettes et maintenant leur son résonnait à nouveau à Beijing. Quel événement ce matin-là ! C'était pour nous l'appel du ciel qui pouvait à nouveau se faire entendre.

5/ Yang Lifen est une jeune femme chinoise qui poursuit des études de théologie

à Louvain. Son témoignage est repris de la revue «Les chrétiens et la Chine».

le christianisme, domaine privé des occidentaux

Depuis que je séjourne en Belgique, j'ai déjà compris que les chrétiens, ici en Occident, qui entendent ces cloches chaque jour, ne peuvent que comprendre difficilement ce que je viens de dire. C'est dommage ! Certains jeunes Européens ne peuvent même pas adhérer à l'idée que je sois venue étudier la théologie. Moi, de mon côté, je ne puis comprendre pourquoi des jeunes de cet Occident chrétien ne l'admettent pas. Ils ne savent même pas qu'il y a eu tant de prêtres et de religieuses de leurs pays qui, sans craindre tant de dangers, ont porté l'Évangile en Chine. Je suis étonnée que les jeunes n'en sachent rien et je m'indigne de constater que cela leur inspire si peu d'estime. Mon étonnement a été à son comble lorsqu'un étudiant m'a dit : « Vous, Chinois, vous avez le bouddhisme, cela devrait vous suffire. Pourquoi encore porter l'Évangile en Chine ? » Ce raisonnement me dépasse, je ne le comprends vraiment pas. Lorsque j'ai entendu cette réflexion, je me suis même fâchée intérieurement et me suis dit : « Encore une façon occidentale de se faire remarquer ». Pourquoi ne pourrait-on faire connaître le Christ, l'Évangile sous d'autres cieux à des hommes qui acceptent cette foi librement ? Même en Chine ! Des jeunes Occidentaux affirment par ailleurs qu'ils sont intéressés au bouddhisme. S'ils pensent cela, c'est leur affaire. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas, nous Chinois, répandre « notre christianisme » en Chine ? Le christianisme serait-il le domaine privé des Occidentaux ?

la rencontre des vieux missionnaires

En rencontrant les vieux missionnaires de Chine, il nous a semblé être entre amis de toujours qui parlaient de « notre Chine ». Ce soir-là, j'ai écrit à des amis de notre paroisse de Beijing en ajoutant : « Nous devons beaucoup prier pour ces vieux missionnaires de Chine ». La Belgique a, en effet, envoyé beaucoup de missionnaires en Chine, dont Ferdinand Verbiest, Théophile Verbiest, Vincent Lebbe, et beaucoup d'autres qui ont tant aimé la Chine. Ils ont fait et font encore énormément pour mon pays. Beaucoup de ces missionnaires sont enterrés dans le sol chinois. Nous non plus, Chinois chrétiens, nous n'en sommes pas toujours assez conscients.

Je n'ai évidemment pas oublié qu'en tant que catholique croyante, j'ai été traitée de manière injuste durant de nombreuses années. Pendant plus de onze ans, j'ai fait une demande de passeport. Normalement,

tout était en ordre mais, chaque fois, les autorités trouvaient des raisons pour refuser ma demande. Nous savions très bien que la seule raison de refus était le fait que je suis catholique. En Chine, c'est ainsi. Cependant, pour moi, c'est du passé. Je regarde en avant et suis optimiste pour l'avenir de l'Église en Chine, même si je sais qu'elle doit suivre un chemin tortueux. C'est le propre de notre situation et nous devons nous en accommoder.

nos voisins apportent des fleurs

J'habite à Dongguantou, dans la périphérie de Beijing, mais encore à l'intérieur de la ceinture de la ville. La dimension de notre village peut être comparée à celle de Louvain. Notre paroisse compte 400 catholiques. Dans le temps, il y avait une église et un autre bâtiment qui comptait 14 pièces. Le gouvernement s'est servi de ces bâtiments comme école primaire jusqu'en 1985. A ce moment, il y a eu des changements dans la politique vis-à-vis de la religion et les bâtiments ont été rendus au diocèse de Beijing. Durant les trois années qui ont précédé, les prêtres venaient célébrer la messe chez nous. Dans la cour intérieure nous dressions une tente au-dessus de l'autel avec une toile longue de 20 mètres. C'est sous le soleil ou la pluie que les chrétiens venaient y prier. L'environnement était assez pauvre mais nous en étions heureux car nous avons pu passer du «souterrain» à l'air libre, de l'illégalité à la légalité. Je me souviens de la première fois où nous avons célébré la messe. Nos voisins, non-chrétiens, croyaient qu'il y avait un mariage chez nous. Ils nous ont apporté des fleurs. En apprenant que le gouvernement nous avait donné la permission de confesser publiquement notre foi, ils en étaient aussi heureux que nous. Actuellement, ils apportent encore des fleurs à l'église pour chaque grande fête.

les officiels sont nos hôtes

Depuis l'instauration de la politique d'ouverture, il y a un changement d'attitude de la part des officiels vis-à-vis de la religion. On ne dit plus que «la religion est l'opium du peuple». Chaque année, à Pâques, Noël et d'autres grandes fêtes, les dirigeants locaux du Parti, ceux du front unique, de la police, de l'Assemblée du peuple, etc., sont invités à venir offrir leurs vœux au prêtre et aux fidèles. Au début, les chrétiens ne voulaient pas de cette démarche. Ils observaient avec méfiance et venaient me demander en cachette d'aller dire aux officiels: «Les chrétiens n'acceptent pas vos vœux, rendez-nous d'abord nos bâti-

ments, cela suffit ! ». Mais j'ai insisté auprès des chrétiens : « Qu'ils soient de bonne ou de mauvaise foi en offrant leurs vœux, ce sont nos hôtes : en cette qualité, traitons-les bien et tenons compte du progrès déjà enregistré. Il y a seulement quelques années, nous ne pouvions même pas avoir de crucifix à la maison ; nous ne pouvions posséder ni Bible, ni chapelet. Maintenant, nous pouvons prier librement ensemble. » Petit à petit, les chrétiens ont adopté une attitude plus positive vis-à-vis des officiels. Cela a porté ses fruits.

nous devons en supporter tous les frais

Les autorités nous avaient rendu notre église mais elle était vieille et vétuste. Cela devenait même dangereux d'y faire des réunions. Nous avons alors demandé l'autorisation de construire une nouvelle petite église. Il a fallu insister pendant des années, mais toujours sans succès. Enfin, après des difficultés sans nombre, nous obtenions l'autorisation en 1991. Mais la superficie et la hauteur de l'édifice étaient délimitées. De plus, nous devions en supporter tous les frais. Nous avons décidé malgré tout de construire l'église et calculé que nous pourrions récolter 30 000 Rmb. Mais, le moment venu, nous avons ramassé 70 000 Rmb., soit environ cinq cent mille francs belges. Cela dépassait largement nos espoirs.

La collaboration des chrétiens a été inimaginable. Par exemple, un couple âgé nous a apporté toute son épargne comme don pour la nouvelle église : 4 000 Rmb., soit environ 25 000 francs belges. Je leur ai suggéré de garder au moins une partie pour eux-mêmes, mais ils le jugeaient inutile. « Durant toute notre vie nous avons espéré avoir une petite église ici. Notre plus grande joie serait de pouvoir encore assister à une messe dans cette église avant de mourir. » Un des cadres du parti communiste qui nous voyait travailler avec tant d'ardeur et sans être payés, me demanda comment nous parvenions à obtenir cela.

Cette histoire n'est pas encore terminée. Quand j'ai quitté Beijing, l'argent était là et tout était prêt pour la construction de la nouvelle église. Les chrétiens ne savaient pas que j'étais sur le point de partir à Louvain pour faire des études. Ils ont été très surpris en l'apprenant. Le jour de l'inauguration de cette église, alors que je serai encore ici à Louvain, cela me sera dur d'être loin. De Louvain, je pense en effet avec beaucoup de nostalgie à ma communauté paroissiale de Beijing.

Yang Lifen

«JE SUIS DEVENUE UNE ÉTRANGÈRE»

DE LA CHINE À PARIS

«Chez nous, c'est le professeur ou l'ancêtre qui a la vérité. Tous les élèves doivent arriver à penser comme lui. Il faut donc le respecter et adopter ses idées. L'attitude de l'élève, c'est 'attention', 'obéissance', 'prise de notes'. Car tous, nous pensons normalement que son enseignement est juste. Par contre, en France, les étudiants l'interrompent souvent et expriment facilement leur désaccord. Même si cela passe plus ou moins bien, le professeur l'accepte et le contenu de son cours en est parfois transformé.»

«Pour nous, c'est un exercice difficile. Nous sommes 'baignés par le confucianisme'. Confucius a été choisi comme le grand penseur de notre culture. Et même si le système éducatif adopte aujourd'hui le marxisme et la pensée de Mao, derrière il y a Confucius. Ce n'est qu'à la fin de l'université, en dernière année, que nous commençons à avoir le droit de donner notre avis à travers notre mémoire de fin d'études.»

«Une des grandes vertus, c'est le respect. Les relations sont très hiérarchisées. Dans la famille, le père a le droit de décider de la carrière de ses enfants. Il est vrai que c'est contrebalancé aujourd'hui par l'influence occidentale qui valorise la liberté, la démocratie, la pluralité de la pensée et la réflexion indépendante. Vous, vous valorisez l'originalité individuelle, nous, nous mettons en avant l'unité. C'est pourquoi il n'est pas de bon ton de se singulariser. Positivement, l'influence occidentale nous apporte une certaine curiosité et un regard différent sur le monde et l'homme. Mais, en même temps, elle nous apporte le goût de l'argent, la contestation de l'obéissance, la famille éclatée, le divorce.»

«J'apprécie en France le respect de la vie privée. En Chine, tout le monde a le droit de savoir ce que tu fais et, quand on rencontre quelqu'un, si on lui demande: 'Où vas-tu?', il doit répondre. Tandis qu'ici, ce serait indiscret, ce serait une atteinte à sa vie privée.»

« Mais ce qui me touche le plus, c'est que je suis devenue une étrangère. Ceux que je rencontre sont curieux de mon pays, de mes pratiques quotidiennes et me posent de nombreuses questions. Il me faut beaucoup réfléchir avant de parler car j'ai toujours peur de choquer. Et quand les autres réagissent, je dois réfléchir longuement pour comprendre leur attitude. »

« Une grande différence, c'est le rituel de salutation. Ici, il est très intime, on s'embrasse. Mais après cette salutation, on entre directement dans une communication fonctionnelle et ce qui suit est souvent très distant. On ne parle pas de ce qui intéresse la vie personnelle, mais du sujet pour lequel on se voit. On sent tout de suite une distance. »

« Nos réactions sont différentes. Par exemple, quand on vous offre un cadeau ici, il faut l'ouvrir tout de suite et exprimer son contentement, alors qu'en Chine c'est très grossier. Les chrétiens en Chine sont considérés comme des étrangers. Nous sommes vues comme étrangères dans notre propre pays. Le bouddhisme s'est mélangé à la culture chinoise et est donc considéré comme chinois. On nous dit souvent : 'Pourquoi es-tu chrétienne ? C'est occidental. Nous, on est chinois !'. Être chrétienne, c'est un isolement et c'est aussi une crainte car les chrétiens ont toujours été les premiers à être persécutés. »

« Ici, le contexte est différent. On n'a pas peur de dire qu'on est chrétien. Notre manière de vivre la foi en Chine est profondément marquée par notre culture. C'est pourquoi le prêtre est très important. On écoute toutes ses paroles. On lui obéit et on garde une distance avec lui. »

*Étudiantes à Paris*⁶

6/ Témoignage recueilli par le Père Delachaux – Paroisse St Hippolyte – 27, avenue de Clichy – 75013 Paris.

LE MISSIONNAIRE: UN PASSEUR

*D'EUROPE EN CHINE*⁷

La communauté avec laquelle j'ai cheminé plus de deux ans est un peu spéciale car elle a surgi d'un quartier où il n'y avait ni église ni prêtre. Trois chrétiennes, qui s'étaient retrouvées par hasard dans la même unité de travail, décidèrent de se réunir tous les dimanches pour prier. Puis, peu à peu, des collègues intéressés les rejoignirent.

en Chine, tout est surveillé

Personne ne s'était posé la question de savoir si c'était légal ou pas avant mon arrivée. J'ai jugé de mon devoir de les informer des lois terriblement restrictives du pouvoir communiste à l'égard des Églises. En effet, beaucoup de citoyens, qui n'ont jamais été en contact avec une religion, n'ont aucune idée des pratiques discriminatoires du gouvernement athée de Pékin. En Chine, tout est surveillé et plus particulièrement les activités religieuses. Elles sont jugées dangereuses pour la stabilité du régime.

Comme beaucoup de convertis, ils étaient naïfs mais tellement fervents et profonds que j'étais prêt à passer l'éponge sur leurs nombreuses imprudences. Par exemple, ils chantaient avec enthousiasme pendant la messe, si fort que tous les voisins pouvaient nous entendre. Au restaurant, avant le repas, alors que tout le monde nous regardait, ils priaient ouvertement. Ou encore, ils se réunissaient régulièrement tous ensemble au lieu de se retrouver par petits groupes moins facilement repérables. «Dieu nous protégera» me disaient-ils.

Très rapidement, la communauté avait grossi et, en même temps, m'avait adopté comme l'un des siens. Des liens très forts se sont créés entre nous et j'ai pu apprécier et admirer, d'une part les merveilles que le Seigneur avait accomplies parmi eux et, d'autre part la générosité de leur réponse au Christ. Au milieu d'eux, j'ai passé deux années riches en grâce.

7/ Pour des raisons faciles à comprendre, l'auteur de ce témoignage tient à garder l'anonymat.

tôt ou tard vient l'heure du déchirement

Les Chinois disent que la chance a souvent l'apparence de la malchance. Comment apprécier, six mois plus tard, les conséquences de mon dernier déménagement ? Les événements et l'enthousiasme de cette petite paroisse m'avaient amené à prendre des risques plus grands que je ne l'avais voulu. (En Chine, toute activité religieuse est interdite aux étrangers). Avec une telle croissance, ce groupe, même en s'efforçant d'être discret, était devenu trop facilement repérable. Je multipliais mes appels à la prudence mais, malgré cela, les jeunes étaient restés insouciantes et naïfs. Les ennuis n'auraient pas tardé à apparaître, non seulement pour moi, ce qui n'aurait pas été le plus grave, mais aussi pour mes amis chinois. Il vaut mieux éviter les affrontements avec ce pouvoir intolérant. Un développement plus lent mais sûr est de loin préférable pour l'Église locale. Mon départ a désorganisé la vie de la communauté et va, peut-être, l'empêcher de poursuivre sa croissance. Et pourtant, peut-être ce coup d'arrêt est-il quand même providentiel ! Jésus ne dit-il pas lui-même à ses disciples : « Il est bon pour vous que je m'en aille » (Jn 16,7).

Ceux que nous aimons ne nous appartiennent pas. Le Seigneur nous les confie non pour que nous les accaparions mais pour les faire grandir et nous faire grandir. Tôt ou tard vient l'heure du déchirement où nous devons les lui rendre. On les retrouve plus tard en Christ, après une difficile période de séparation, différents de ce qu'on aurait désiré sans bien toujours comprendre ce qui s'est passé. C'est ainsi que le Seigneur nous enseigne le détachement.

la vie de la communauté est le « meilleur catéchisme »

C'est à une école très exigeante mais aussi remarquable que ces chrétiens chinois apprennent l'Évangile. On discute souvent très longtemps sur la valeur d'un livre de catéchisme. Le meilleur, au point d'être irremplaçable, c'est la vie chrétienne de la communauté à laquelle appartient le catéchumène, avec ses joies et ses peines, ses succès comme ses revers. C'est là qu'il entre en contact avec la pensée vivante du Seigneur, avec son amour et sa vie. Nous n'avions pratiquement aucun livre pour guider notre catéchèse. Mais la communauté a suppléé admirablement bien à ce manque. Les nouveaux arrivants qui frappaient à la porte, simplement pour voir, étaient très vite pris par l'ambiance et demandaient à revenir.

chaque missionnaire est un passeur

Avez-vous déjà entendu parler de la Stèle de la religion de la Lumière (la stèle chrétienne de Xi'an) ? C'est une magnifique table de pierre sur laquelle est gravé le credo des tout premiers chrétiens chinois. Elle date de l'an 781 mais les premiers témoins de l'Évangile arrivèrent à Xi'an probablement plus d'un siècle avant. Le texte dit : «Conduisant à la rame la barque de ma miséricorde, le Messie transporte les passagers dans le séjour de la Lumière». Merveilleuse façon de parler de la vocation du Christ. Les missionnaires y participent. Chacun d'entre eux est donc un passeur qui aide ceux qui cherchent la lumière à effectuer une traversée périlleuse. Ne cessant de faire la navette pour accompagner les gens, il a l'impression de faire du surplace. En fait, chaque passage est un petit trait. Seul, il ne représente rien mais, mis bout à bout avec d'autres, l'ensemble finit par former un pointillé. Celui-ci indique une direction ou délimite un espace. Chacun de mes déménagements n'est qu'un blanc entre deux tirets.

Depuis de nombreuses années, je sème beaucoup mais, déménageant plus souvent qu'à mon tour, il n'y a pas ou peu de suivi. Mon itinéraire a la forme d'une ligne brisée. Je me débats pour survivre et garder la tête hors de l'eau. Mais je ne peux sarcler pour favoriser la croissance et moins encore récolter. Mission impossible ?

Effectivement, j'ai moi-même pu constater que ce qui se passait dans mon petit groupe n'était pas sans lien avec la vie et les activités des missionnaires qui avaient travaillé en Chine 50, 60 ans plus tôt. Telle personne avait entendu parler de tel missionnaire, telle autre avait été en lien avec une communauté fondée ailleurs par un autre missionnaire, etc. Et je ne parle ici que des connexions récentes plus faciles à repérer. Il y en a encore certainement une multitude d'autres, toutes aussi réelles, mais moins apparentes. Peut-être les plus anciennes remontent-elles à l'époque de la Stèle chrétienne ! Ainsi, malgré traumatismes et tensions, souffrances et persécutions, une réelle continuité existe.

L'Esprit Saint est le protagoniste de la Mission. On peut facilement détecter une influence impressionniste dans son chef-d'œuvre. Il fait jaillir dans les zones sombres du monde une infinité de petites étincelles multicolores par l'intermédiaire des témoins de l'Évangile. Mais ceux-ci ne se rendent pas compte de l'effet général que produit le tableau final car ils manquent de recul. Heureusement, l'Esprit, lui, en a suffisamment...

DES LIVRES À LIRE

L'ÉGLISE DES BANLIEUES

L'URBANITÉ: QUEL DÉFI POUR LES CHRÉTIENS ?
Éditions de l'Atelier – Collection « Questions ouvertes », 153 p. 90 F

de Jean-Luc Brunin

Dans ce livre, Jean-Luc Brunin s'engage dans une démarche de théologie pratique. Il s'appuie sur le fait qu'habituellement « *entre ce que dit le théologien et ce que fait le pasteur, il y a un écart* », (p. 11) et que « *l'action pastorale apparaîtra toujours de plus en plus, comme une solution seulement probable, toujours à vérifier* » (p. 12). Mais il n'est pas question pour autant pour lui de « *partir d'une conception de la mission qu'il faudrait ensuite mettre en application dans les réalités sociales et ecclésiales où nous nous trouvons* » (p. 11). Au contraire, il analyse avec soin ce qui se passe dans les banlieues qu'il connaît bien. Il donne, en quelque sorte, la parole aux acteurs ecclésiaux dans les banlieues, faisant état de son expérience de quinze années de ministère sacerdotal dans des quartiers populaires de Roubaix et d'Hem. Sa théologie est contextuelle, comme il se doit. Son expérience n'est pas montrée en exemple, mais elle lui permet de pointer des questions qui dépassent de beaucoup le contexte singulier dont il parle.

Il est important en effet de savoir et de faire savoir ce qui se passe au quotidien dans ces banlieues, car c'est l'ensemble de la société qui est concernée. Et il est important de savoir aussi ce qu'y font les chrétiens qui y vivent. Certes, les banlieues font parfois la Une des médias, mais beaucoup trop souvent, il ne s'agit que de les montrer du doigt quand la violence y explose. Ici, on verra de quoi y est faite la vie de tous les jours.

Ce qui se joue dans les banlieues concerne l'ensemble de la société. En effet, nous dit Jean-Luc Brunin, les situations limites sont révélatrices. « *Lorsque les gens manquent du nécessaire pour vivre (...) ils nous renvoient à l'essentiel* » (p. 28). Or, ces questions de fond qui émergent quand le chômage se fait massif, quand la transmission inter-générationnelle ne fonctionne plus dans les familles, quand la rencontre inter-culturelle et inter-religieuse est devenue quotidienne, il ne s'agit pas de les traiter en catastrophe, à la va-vite, par des mesures d'urgence. Il faut prendre le temps d'y réfléchir pour s'apercevoir que ce ne sont pas des questions propres aux « banlieues », même si elles y prennent une plus grande acuité.

La rencontre inter-religieuse, par exemple – ici c'est avec les musulmans que les dialogues sont les plus fréquents – apparaît moins comme une démarche intellectuelle que comme une pratique sociale, et par conséquent, prise dans un ensemble de relations quotidiennes qui la rendent possible et aussi la condition-

ment. «*La rencontre avec les autres croyants, si elle constitue une dimension de la mission de l'Église, ne quitte jamais le terrain social où elle se joue*» (p. 37).

Des chrétiens sont présents dans les banlieues : communautés religieuses, prêtres, associations diverses, mouvements apostoliques. Des diocèses, des congrégations religieuses ont fait le choix d'une présence discrète, d'un partage de vie, d'une proximité avec les gens qui vivent là. Ceci suppose un investissement en temps et en personnes. Ces «acteurs ecclésiaux» sont aussi, et par fidélité au message de l'Évangile, des «acteurs sociaux». Et ils ne prennent pas ce qualificatif comme un reproche. Parfois, les travailleurs sociaux reconnaissent aujourd'hui que ces «acteurs» font un important et difficile travail et qu'un partenariat avec eux est possible. C'est ainsi que l'auteur, empruntant une expression de l'un d'entre eux, parle du «*passage d'un catholicisme social à la civilité chrétienne*» pour qualifier cette présence qui n'est assortie d'aucun programme social spécifique à défendre (p. 35).

Jean-Luc Brunin situe bien leurs difficultés et leurs espoirs. Il s'agit d'une vision «en double teinte, refusant le discours catastrophiste aussi bien que le discours mystique et romantique» (p. 19). Mais ces chrétiens vieillissent, ils ont besoin que des relais soient pris. Ce livre est un appel aux vocations ! «*L'Église peut-elle se résigner à ne plus être présente dans des zones urbaines à forte concentration de population ?*» (p. 143).

Fidèle à sa démarche, l'auteur ne se contente pas de décrire et d'analyser. Il relate les grands textes missionnaires depuis Vatican II jusqu'à la Lettre des évêques aux Catholiques de France pour montrer comment l'idée qu'on se fait de la mission est interrogée et renouvelée par ce travail pastoral dans les villes, et tout particulièrement quand des croyants s'installent dans le provisoire, pour «être sur les lignes de fracture de la société» selon cette expression de Pierre Claverie, citée dans la Lettre aux Catholiques de France.

Mis en appétit par l'annonce de sa démarche pratique, on aimerait parfois en savoir plus sur la façon dont les expériences pastorales et sociales dont il est question peuvent avoir un effet de retour sur les grands textes ecclésiaux, puisqu'il ne s'agit pas seulement, dans la pastorale, d'appliquer des textes. De même, si l'on partage avec lui le souci de réhabiliter ce qui se passe dans les banlieues, souvent présentées et vécues comme des lieux de relégation et d'exclusion, je me demande s'il ne serait pas possible de tenter d'échapper à l'imaginaire social de la marge et du centre, auquel cas, des expressions comme «la marge conduit au cœur» seraient encore prisonnières de cet imaginaire.

Avec ce livre, nous sommes bien en face de ce vrai défi que représente pour la mission des chrétiens l'urbanité telle qu'elle se développe dans les banlieues, un défi de première urgence si l'Église veut réellement s'inscrire dans nos sociétés aujourd'hui.

Jean Joncheray

«BIBLE ET MISSION»

Les **Éditions de L'Épiphanie** de Kinshasa-Limete deviennent une importante maison d'édition qui lance sur le marché africain et à un rythme soutenu des publications en français et en lingala. La maison est un témoin de ce qui annonce l'avenir dans les communautés chrétiennes de la base et, en même temps, un instrument du renouveau ecclésial. Une Église-famille fait son chemin dans la tourmente africaine. Sa vitalité et ses choix fondamentaux sont perceptibles dans le catalogue de L'Épiphanie.

A titre d'exemple parmi d'autres qu'il faudrait citer, nous voulons souligner l'importance de la collection «*Bible et Mission*». La référence fondamentale dans la mission est, d'une part, la Parole de Dieu proclamée et vécue et, d'autre part, le milieu où la culture africaine moderne se façonne. L'Épiphanie s'efforce de réunir ces deux données dans une collection où la Bible est lue à la lumière des situations du moment.

La collection présente d'abord une traduction de **Segundo Galilea**. L'auteur vise les communautés de base et fait ressortir une pratique missionnaire de quelques textes évangéliques qu'elles aiment méditer: *La Mission dans l'Évangile* (63 pages).

Plus fouillé, de **F. Zolli**, *La Mission, Dieu visite son peuple* (79 pages) analyse la mission dans les écrits de Luc, autour de l'idée de la visite de Dieu aux peuples. Le missionnaire, de bâtisseur et gérant d'Église qu'il était, devient un visiteur des populations auxquelles il apporte une Bonne Nouvelle. Zolli s'inscrit dans la recherche d'une théologie de la libération dégagée des conditionnements hérités de la colonisation.

P. Poucouta, prêtre congolais de Pointe-Noire, enseigne à l'Institut Catholique de Yaoundé et anime des groupes bibliques. Expert en exégèse, il a une plume agréable et excelle dans l'art de faire le lien entre les personnages bibliques et les situations africaines d'aujourd'hui.

En des temps troublés, «saturées de mauvaises nouvelles», les Églises ont besoin du message de l'Apocalypse, bien plus peut-être que celui de l'Exode. L'auteur répercute les Lettres aux Églises d'Asie pour les chrétiens d'Afrique: *L'Église dans la tourmente, la Mission dans l'Apocalypse* (112 pages).

Ezéchiél, le prêtre devenu prophète, a trouvé Dieu loin des ruines du Temple, dans la peine du peuple en exil. C'est un programme missionnaire que Poucouta présente dans *Ezéchiél, les exigences de la Mission*. Il construit un aspect important d'une spiritualité missionnaire africaine.

Enfin, la dernière production de la collection (1997) est encore de Poucouta. Elle interpelle l'Église à travers le témoignage de Jonas, homme qui sait ce que Dieu doit faire et comment il faut gérer le monde. Mais il a appris ce que beaucoup dans l'Église doivent encore apprendre. *La Mission à tous les vents, le livre de Jonas* (104 pages).

Pierre Lefebvre

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les Philippines. Un dragon assoupi?

par Jacques Giri

Les Philippines: 65 millions d'habitants peuplant 2 200 îles, mais dont plus de 10 millions vivent à Manille, la capitale. Au début des années 60, les Philippines étaient, du point de vue du développement économique, le second pays d'Asie après le Japon. Elles avaient des ressources naturelles importantes, une population mieux formée que celle des autres pays d'Asie continentale. La plupart des observateurs voyaient en elles le prochain nouveau pays industrialisé.

Qu'en est-il aujourd'hui? En cette fin de siècle, les Philippines se situent bien loin derrière les « dragons » et les « nouveaux dragons » asiatiques. Près de 60% des Philippines vivent au-dessous du seuil de pauvreté. Les années 80 et le début des années 90 ont été pour elles des années d'appauvrissement, alors que plusieurs de leurs voisins connaissaient un boom spectaculaire. Que s'est-il passé?

L'ouvrage propose une réponse à cette question. Établissant des comparaisons avec les autres pays d'Asie, notamment avec la Thaïlande, et des comparaisons plus insolites avec l'Afrique au sud du Sahara, il constitue en fait un essai de réflexion sur les conditions du développement.

L'auteur ne se contente pas d'explications faciles. Il analyse tour à tour les conséquences de la colonisation espagnole et de l'interlude américain qui précéda l'indépendance acquise en 1946. Il étudie la situation socio-économique du pays avant et sous la dictature de Marcos, et les efforts entrepris par Cory Aquino et par Fidel Ramos en vue de redresser la situation. Les analyses sont fouillées et bien documentées. Remarquons, en passant, ce que l'auteur dit du poids de la dette extérieure qui ne fait que croître: « un esclavage dont on n'aperçoit pas une libération rapide ». Si l'on peut parler aujourd'hui d'un certain mieux, il est certain qu'il n'a guère atteint les plus pauvres.

Jean Lefebvre

Éditions Karthala, Paris 1997, 207 p.

Le Mali au quotidien – La force des faibles

par Chantal Verger

Cet ouvrage, rédigé après un séjour de trois ans dans différentes contrées du Mali, est « l'ouvrage de vulgarisation » indispensable.

Centré sur le social quotidien plus que sur l'économique et l'historique, il ne se contente pas de décrire, mais évoque les problèmes, suggérant que les contradictions ne sont pas seulement oppositions binaires (par exemple tradition / modernité). C'est à l'intérieur de chaque pôle qu'il y a contradiction: sous le discours moderne apparaissent les facteurs traditionnels qui agissent, sous l'appel de la tradition se pointe une relecture très sélective et modernisée de l'histoire. Les sujets les plus importants sont abordés, en particulier: pauvreté « sociale » et économique; économie « sociale », agriculture, redistribution des richesses plus que production des richesses; « argent », main d'œuvre, animaux, matériel. Primat du social sur l'économique; jeunes, éducation et situation précaire; surexploitation de la femme (Ce chapitre semble trop limité, il y a aussi une certaine harmonisation réciproque, un certain équilibre); brousse/ville; survie et évolution, malgré faiblesses et handicaps. Remarquable habileté pour « survivre », mais aussi pessimisme qui n'empêche pas lutte et initiative. Les spécialistes éprouveront une certaine réticence sur l'utilisation de nombre de textes missionnaires hors de tout contexte. Les problèmes sont plus évoqués que posés, leur spécificité variant suivant les lieux et les contextes d'observation où l'auteur s'est trouvée.

Armand Guillaumin

L'Harmattan

L'Afrique face à son destin

par Jean-Baptiste N. Wago

L'auteur, né en Centrafrique, est un économiste travaillant en relation avec l'université de Lyon.

La première impression n'est pas très positive. L'ouvrage paraît sommaire, répétant, sans nuances, des opinions reçues.

Cependant, reconnaître les limites d'un ouvrage, c'est lui restituer pleinement la place qui lui convient. Il s'agit d'un bon sommaire sur les structures et relations économiques en Afrique

subsaharienne, dans le contexte de la mondialisation. La réflexion sur les échecs de l'économie africaine, pendant la colonisation et la post-indépendance, est classique, avec des critiques parfois rudes mais non dénuées de fondement. Malgré la crise, l'espoir demeure. Toute la crise peut être départ d'un changement, naissance d'un monde nouveau.

Dans la dernière partie, l'auteur formule quelques projets et orientations. On peut regretter que ce genre d'ouvrage reste trop proche de l'idéologie.

Armand Guillaumin

L'Harmattan, 1997, 200 p.

Observatoire permanent de la Coopération française

Ouvrage extrêmement critique d'un niveau très supérieur aux magazines. Indispensable comme document, la réflexion qu'il représente est de base, traitant de problèmes essentiels comme la coopération judiciaire, l'observation internationale des « élections », la coopération militaire, la politique française en matière d'immigration.

Cette documentation et cette réflexion critique, discutables sur quelques points, sont précieuses pour réfléchir, se poser des questions, se situer au niveau de « la réflexion critique » sans s'enfermer dans l'absolu de l'idéologie et des prises de position passionnées et donc trop immédiates.

L'étude de ces documents sera précieuse pour toutes les personnes engagées dans « Justice et Paix ».

Armand Guillaumin

Karthala, 1997

Démocratie, enjeux fonciers et pratiques locales en Afrique

« Conflits, gouvernance et turbulences en Afrique de l'ouest et centrale »

par P. Mathieu, P.J. Laurent, J.C. Willame

Cet ouvrage fait partie d'une publication périodique de l'Institut africain de la faculté de Louvain la Neuve.

Scientifique, technique, difficile, c'est un instrument de travail. Il présente l'avantage d'unir des études très localisées permettant de préciser les événements, leur chronologie, les agents... et des considérations plus générales abordant les facteurs profonds et leur histoire, sur une durée assez longue.

Ce volume insiste sur les concepts de base pour l'analyse de l'histoire subsaharienne de la démocratie. Le point central porte sur l'étude de « la terre et son aspect sacré », donnant identité, sur les évolutions du droit et de la coutume, sur la décentralisation et la « gouvernance » locale.

A lire et étudier cet ouvrage centré sur la « terre » et les répercussions sociales de son évolution, on souhaiterait volontiers des études analogues sur la famille (d'ailleurs liée à la terre) et sur l'éducation et l'ordre social qu'elle ordonne et bouleverse. Il s'agit à chaque fois de nouveauté et de tradition, de changement et de permanence, de pouvoirs d'autrefois et d'aujourd'hui, du même et de l'autre. Bref, nous sommes en pleine analyse dialectique de l'évolution sociale.

D'une façon générale, cet ouvrage est indispensable pour une étude quelque peu profonde de l'évolution. Notons que l'histoire religieuse elle-même, qui nous touche de plus près, est replacée dans ce contexte d'évolution sociale et de recherche identitaire.

Armand Guillaumin

L'Harmattan, « Cahiers africains », 1996

L'introuvable démocratie autoritaire

Les dictatures du Cône Sud

Uruguay, Chili, Argentine, 1973-1982

par Jean-Marc Coicaud

Dans un excellent ouvrage très documenté, Jean-Marc Coicaud veut présenter, sous forme synoptique, les éléments de connivence qu'il y a entre les dictatures qui ont affecté l'Uruguay (1973-1982), le Chili (1973-1990) et l'Argentine (1976-1983). La période étudiée, 1973 à 1982, ne considère pas l'ensemble des années de dictature ; il y a ici la volonté d'étudier les mécanismes sociaux, économiques, politiques et idéologiques qui ont conduit, dans chaque cas, à la dictature. C'est alors qu'on peut voir des différences considérables entre ces trois pays. Le parti pris est ici

empirique et descriptif. Partant d'une analyse historique de la dictature, l'auteur nous livre une importante analyse politique des modes de légitimation qui ont été employés. Dans son approche comparée (chapitres 4 et 5), J.M. Coicaud aborde avec soin la question des mécanismes qui sont mis en place graduellement pour tenter de légitimer au plan économique, social et moral l'intervention militaire. On constate alors que la notion de subversion n'intervient plus seulement pour qualifier les groupes insurrectionnels qui ont été dominés par interventions militaires dans chaque cas, mais cette notion s'étend à l'ensemble des activités politiques. Dans chaque cas, c'est l'appareil législatif qui est accusé avec plus ou moins de force, d'entretenir la subversion.

Dans les trois derniers chapitres, l'auteur examine ce qu'il appelle les « *alliés politiques et idéologiques de la dictature* » : les médias conservateurs, les partis politiques conservateurs et l'Église catholique. On voit tout de suite qu'il s'agit de composantes de différentes natures dont il conviendrait d'analyser les allégeances en question avec les catégories qui leur appartiennent en propre. Le survol qui est fait dans cette partie réduit considérablement toutes les nuances qui auraient pu respecter la multitude des citations qui sont présentées.

Quant à l'Église catholique dont on parle, il faut comprendre qu'il ne s'agit que des interventions des évêchés ou de quelques évêques isolés. L'auteur, reconnaissant (p. 195) qu'« *elle* (l'Église catholique) *ne forme pas un tout monolithique* », n'a pas pour autant fait droit à la multitude des syndicalistes, des dirigeants d'organisations populaires, d'enseignants torturés disparus ou exécutés qui, pour beaucoup d'entre eux, sont aussi des membres de communautés chrétiennes catholiques.

L'ensemble de l'ouvrage, fort bien documenté, nous ouvre sur le paradoxe que les dictatures cherchent à légitimer leur présence autoritaire pour préserver une certaine idée de la démocratie qu'elles ont frustré et qui, de toute façon, leur succédera. Cet ouvrage peut aussi aider à comprendre ce qui se passe actuellement au Pérou depuis 1992 mais que l'on appelle pudiquement « *dicta-blanda* » ou dictadouce!

Hubert Boulange Allegre

L'Harmattan 1996, 216 p.

Missionnaires bretons d'outre-mer, XIX^e-XX^e siècles

par Joseph Michel

J'ai lu, il y a près de 30 ans, cette thèse de doctorat soutenue en 1946 devant l'Université de Rennes, aux archives spiritaines. Le mauvais papier, les injures que le temps avait infligées à cette dactylographie médiocre ne m'avaient pas facilité la lecture de ce texte fort intéressant. Aussi faut-il se réjouir que l'Université de Rennes II ait entrepris sa publication tant d'années après, d'autant que l'ouvrage n'a pas pris une ride et avait été mis à jour par le Père Michel lui-même avant sa mort en 1996, y compris pour la bibliographie en ce qui concerne les ouvrages généraux.

D'emblée, J. Michel montre le rôle essentiel joué en Bretagne, comme en beaucoup d'autres endroits, par l'Œuvre de la Propagation de la Foi sous l'influence, notamment, des évêques et du clergé paroissial, mais directement aussi par la diffusion des *Annales*, avec une édition en breton dès 1844, tandis que le *Petit Messager des Missions* recevait un franc succès dans le diocèse de Nantes. L'aide financière, malgré la pauvreté des paysans, fut importante. Cette action fut complétée par celle de l'Œuvre apostolique (Orléans 1838) qui prit son plein essor en Bretagne. Elle eut un relais essentiel dans les collèges, les séminaires et le clergé.

Celui-ci se montra prêt à émigrer vers l'Amérique du Nord, notamment à partir de la Révolution. Sur les 34 prêtres français élevés à l'épiscopat aux États-Unis, 7 étaient bretons. La Louisiane fut le lieu d'élection de ces prêtres, puis Haïti, à partir de 1860, après la signature d'un concordat et la désignation de Mgr Testard du Cosquer comme premier archevêque de Port-au-Prince. Le clergé formé dans divers séminaires ouverts en Bretagne (saint François Xavier en 1872, saint Jacques en 1895) était décimé en arrivant en Haïti par les maladies tropicales. Mais il a participé largement à la réorganisation de l'Église et a créé un grand séminaire sur place.

Les Bretons ont par ailleurs été largement recrutés dans les sociétés et congrégations masculines missionnaires ou non, Missions Étrangères, Congrégation du Saint-Esprit, Pères Blancs, Société des Missions Africaines, Oblats de Marie Immaculée où les Bretons entraient avec le désir des missions extérieures, Maristes, Picpuciens, Eudistes aux

Antilles non françaises, en Colombie et au Venezuela ainsi qu'au Canada... C'est l'occasion d'évoquer un certain nombre de Bretons qui ont marqué l'histoire de la mission, comme le P. Langlois (M.E.P.), Poullart des Places, le P. Aupiais (S.M.A.) et l'action de prêtres et de laïcs bretons qui ont pris des initiatives pour aider les missionnaires.

Ne sont pas oubliés les ordres religieux, Jésuites et Trappistes en Amérique du Nord (ou en Algérie pour ces derniers), Franciscains, Capucins, Frères de Ploërmel dans les vieilles colonies où leurs écoles rencontrèrent un grand succès, Frères des Écoles Chrétiennes, Frères de saint Gabriel au Canada, puis en Égypte.

Viennent ensuite les Instituts féminins à vocation spécifiquement missionnaire ou non, surtout les Franciscaines Missionnaires de Marie dont la fondatrice, Mère Marie de la Passion, était bretonne, Sœurs de saint Joseph de Cluny, Petites Sœurs des Pauvres, etc. Comme pour les hommes, l'auteur étudie le développement des établissements en Bretagne, puis les départs en mission. A la suite des lois antireligieuses de la fin du XIX^e siècle, sept Instituts féminins d'origine bretonne ouvrirent des maisons en Amérique du Nord.

La troisième partie du livre se veut une synthèse des pages précédentes. Elle insiste notamment sur le rôle prépondérant des missionnaires eux-mêmes dans l'éveil des vocations, puis donne, période par période, les chiffres des départs, la période la plus fructueuse ayant été de 1851 à 1910 et la chute s'étant manifestée, comme pour le clergé diocésain, à partir de 1950. Face à la géographie du recrutement local qui montre clairement le rôle des campagnes, J. Michel établit celle de l'implantation dans les pays d'accueil, Amérique, Afrique, Océanie. Les dernières lignes évoquent un sujet qui lui tenait à cœur, la moyenne de vie apostolique des missionnaires qui, jusque vers 1920, a oscillé entre 5 et 3 ans.

Paule Brasseur

Presses Universitaires de Rennes, 1997, coll. Histoire, 295 p.

Un souvenir du Rwanda

par Jean-Marie Milleliri

Médecin militaire, l'auteur raconte les souvenirs qu'il a gardés du 6 avril 1994 à Kigali et

des trois jours qui ont suivi, et qu'il a vécus dans une résidence d'une dizaine de villas occupées par des familles françaises. Tous y sont restés retranchés jusqu'à leur sortie vers l'aéroport et leur départ du pays. Souvenirs des bruits entendus de la ville, des nouvelles échangées par téléphone, de la perplexité puis de la peur, du massacre d'une douzaine de Rwandais réfugiés dès le premier jour dans une des villas, et du départ.

Un témoignage court, sobre et sensible qui, pourtant, ne nous apprend à peu près rien du drame.

Daniel Mellier

L'Harmattan, 90 p.

La tentation du savoir en Afrique

Politiques, mythes et stratégies d'éducation au Mali

par Étienne Gérard

Ce titre de «tentation» est surprenant et fait problème à première vue. En fait, l'orientation de cet ouvrage est tout à fait particulière. On peut dire que le principe fondamental en Afrique est de «prendre, garder, tenir sa place – se tenir à sa place» telle qu'elle est désignée par la naissance. En même temps et de façon contradictoire, chacun est invité à «se faire place» et ceci peut se faire de trois façons: la guerre, le commerce, le savoir. Ce peut être là la «tentation».

Or, le savoir est triple: «le savoir traditionnel» (apprentissage social et initiations), «le savoir religieux» (spécialement avec l'islam, le Coran, le marabout. et avec le christianisme) et «le savoir scolaire» moderne. L'auteur étudie ces savoirs, leurs évolutions, leur lien complexe et dialectique avec le «bien social». Or, actuellement, au Mali, le recours à l'enseignement public moderne baisse et, au contraire, l'enseignement privé, spécialement musulman se développe fortement. Pourquoi? Jusqu'à présent, le recours à l'enseignement public avait sans doute valeur d'investissement, il procurait «place»: fonction, pouvoir, argent. Actuellement, il forme des «chômeurs diplômés» difficilement récupérables dans l'ordre social. Que faire?

De façon tout à fait originale, l'auteur analyse la relation ambiguë, complexe et dialectique entre l'ordre social et les groupes de «l'élite» ayant profité du savoir moderne (ne faudrait-il pas se poser spécialement le problème des

petits séminaires... et des vocations?). L'enfant, pour profiter de l'école, sera souvent placé en ville chez un oncle plus ou moins urbanisé. Il est par le fait même «perdu» pour la société d'origine, il sera «marginal», n'ayant pas eu pleine part au «savoir et à l'apprentissage traditionnel». Mais on aura besoin de lui pour la relation avec l'État, l'administration, le parti, l'idéologie (il faut au moins dans ce rôle quelqu'un qui sache lire et écrire). Par conséquent, on lui fera «une place» souvent équivoque et artificielle. Insuffisamment enraciné dans sa société d'origine, on ne pourra que «se méfier» de lui, à la limite on sera proche du «mépris». Comme on peut s'en rendre compte, cet ouvrage tout à fait intéressant ne concerne pas seulement le Mali. Le problème se pose partout, même si c'est dans un contexte spécifique, complexe et en évolution. Ce problème du «savoir» est fondamental, de même que celui de la «terre» (plus «sacrée» que propriété), celui du groupe et du réseau familial (bien plus complexe que la famille biologique). Or, nous risquons de ne pas nous poser ces problèmes de façon suffisamment profonde, au risque de rester au niveau du slogan et de l'idéologie convenue et superficielle, sans prise de conscience des problèmes qui se posent... et que nous ne posons pas.

Armand Guillaumin

Karthala, 300 pages

Religion et transition démocratique en Afrique

par François Constantin/Christian Coulon

Cet ouvrage n'est pas un livre de lecture facile, mais un document exceptionnel et un instrument de travail. Le regard n'est pas celui du théologien mais des sociologues. Il vise les relations complexes et dialectiques entre religion et politique en Afrique, spécialement dans la situation actuelle d'essai de transition vers l'établissement et l'évolution de la démocratie en Afrique noire.

Les études sont remarquablement précises et documentées. Sans doute, les spécialistes de telle ou telle Église ne seront pas forcément d'accord, mais ce sont des problèmes qui se posent, que nous devons nous poser alors que nous les négligeons trop souvent.

Sont étudiés spécialement : le Ghana, le Nigeria, le Kenya et la Tanzanie, le Cameroun,

le Bénin, le Burkina-Faso, le Congo, la Zambie, le Burundi. La religion en question ne concerne pas seulement les divers christianismes, mais les «nouvelles Églises», les mouvements islamiques, les interférences et confusions avec les religions traditionnelles, «vaudou» et sorcellerie par exemple.

Ce qui s'impose avant tout au lecteur, c'est la diversité : diversité de situations, d'acteurs, de stratégies, tactiques, etc. Parler trop souvent et trop facilement «d'Église africaine» dans son ensemble, est non seulement équivoque, mais faux et dangereux tellement la prise de conscience de cette diversité s'impose.

Armand Guillaumin

Karthala, 400 p.

Cœur du Christ, Icône de Dieu

Jacques Delaporte

Parmi les publications qui renouvellent la spiritualité du Cœur de Jésus, les méditations offertes par Mgr Delaporte se présentent sous un titre particulièrement suggestif. L'icône veut être «mi-chemin entre le terrestre et le céleste,» entre le visible et l'invisible. La contemplation du Christ Jésus, Icône parfaite de la Trinité, nous ouvre à la présence transcendante d'un amour miséricordieux.

Au delà de l'histoire contrastée de la dévotion au Sacré-Cœur, l'auteur rappelle les bases scripturaires d'une spiritualité centrée sur le Cœur de Jésus. Avec un souci pastoral évident, il la propose comme un axe essentiel de l'existence humaine, dans le drame contemporain de l'homme et du monde qui ont «perdu cœur». Bien loin d'un sentimentalisme pieux, l'auteur évoque l'abîme qui nous sépare de Dieu. Mais si, plus que personne, Jésus a fait l'expérience de la transcendance divine, plus que tout homme aussi, il a fait l'expérience du Dieu proche au plus intime du cœur. Dans la plénitude de l'amour qui brûle le Cœur de Jésus, nous pouvons entrer et demeurer, malgré la finitude de notre situation pécheresse. Pour risquer cette relation du cœur à Cœur, l'auteur offre la contemplation du Christ humble, plein de compassion et de tendresse, ami des pécheurs et dont le Cœur ouvert par la lance devient le signe éloquent du don de soi jusqu'au bout de l'amour.

Jeanne Poupin

Centurion, 1998, 147 p.

Les routes de l'islam

par Olivier Meunier

Le titre de l'ouvrage risque de prêter à confusion si l'on ne le complète pas de son sous-titre : « *Anthropologie politique de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest en général et du pays haoussa en particulier du VIII^e au XIX^e siècle.* » Il ne s'agit donc pas d'une présentation générale des façons dont l'islam s'est implanté en Afrique. Les « routes » dont il est question sont très concrètement les voies caravanières qui traversaient le Sahara et reliaient les pays du Nord à ceux du Sud dans des réseaux commerciaux qui ont évolué à travers les âges. Le lecteur non averti risque de se trouver immédiatement dépaysé, pour ne pas dire noyé, par le foisonnement des mots techniques et des nomenclatures d'ethnies, de clans et de lieux que les quelques cartes du début de l'ouvrage ne suffisent pas à rendre suffisamment familiers. L'auteur s'adresse à un public de connaisseurs pour lui présenter méthodiquement une thèse qui, pour n'être pas entièrement nouvelle, attendait un traitement plus élaboré.

À partir d'une multitude de détails puisés dans les écrits de voyageurs arabes anciens, de chroniques et d'études de chercheurs modernes, il nous partage sa conviction que l'Afrique de l'Ouest a connu une première vague d'islamisation dès le VIII^e siècle grâce à la présence de commerçants ibadites venant du Nord. Ces « hérétiques », qui appartiennent à la famille Kharijite des sectes de l'islam, ont transmis leur forme de croyance et de pratique, ce qui se détecte encore dans certaines formes architecturales. En même temps, ils établissaient un réseau commercial florissant qui a perduré jusqu'à l'époque de la colonisation européenne. Au fil des siècles, la prospérité de ce réseau attire la concurrence d'autres commerçants qui véhiculent d'autres formes d'islam comme le malékisme strict et le malékisme mâtiné de soufisme de la Qâdiriyya.

La thèse d'Olivier Meunier nous conduit alors de siècle en siècle à travers les aléas de cette concurrence qui fait et défait les grands empires africains (Ghana, Mali, Sonraï) et oblige les ibadites à déplacer leurs routes caravanières de plus en plus vers l'est pour maintenir leur indépendance. Se limitant à l'objet précis de sa thèse, l'auteur ne nous décrit pas plus les échanges commerciaux qui suivent ces routes que les dimensions culturelles, sociales, politiques ou religieuses des

sociétés dont il évoque ici l'histoire. On peut même en retirer l'impression que seule compte la rivalité commerciale des ibadites et de leurs concurrents pour déterminer la destinée des États et des populations.

Au terme de la lecture, on ne peut manquer d'être à la fois frappé de la cohérence de l'hypothèse émise par Olivier Meunier qui semble ainsi harmoniser un grand nombre de données disparates, et réservé quant à la valeur probante des arguments accumulés. L'auteur lui-même ne nous cache pas qu'il nous présente une « hypothèse » et l'on comprend qu'il avance parfois ses conclusions au conditionnel.

Laisant à d'autres le soin d'en juger avec plus de pertinence, nous émettrions quelques réserves sur la façon un peu sommaire dont sont décrits les courants rivaux : a-t-on vraiment le droit de caractériser, purement et simplement, le courant soufi comme « obscurantistes » (même à grand renfort de guillemets) ou anti-rationaliste par opposition aux ibadites supposés être « rationalistes » ? Peut-on à la fois affirmer que l'ibadisme n'a d'autres livres religieux que le Coran et une partie des hadîths (p. 68) et accuser ses ennemis d'avoir « systématiquement détruit l'architecture et la littérature ibadite » (p. 69) ? Faut-il d'ailleurs rappeler ici l'existence, dans le Mزاب par exemple, d'une abondante littérature religieuse ibadite dont une bonne partie attend encore d'être éditée ?

On trouvera, par contre, plus pertinente la caractérisation des trois courants telle qu'elle est donnée en conclusion : « *Si le kharijisme sous sa forme ibadite a su coexister avec l'animisme, voire s'allier avec lui contre les défenseurs de l'orthodoxie malékite et de l'arbitraire de l'étatisme islamique (califats, Almoravides, etc.), les réformateurs soufis se sont donnés pour tâche de combattre sur un plan de plus en plus politique tous les traits culturels qui ont un rapport non seulement avec l'ibadisme, mais aussi avec l'animisme (les ibadites ne forçant pas les animistes à se convertir, contrairement aux réformateurs soufis) en imposant certaines normes islamiques, non seulement dans les cours des sarkis, mais aussi aux populations* » (p. 145). Ce livre dont on aura noté à la fois la difficulté et l'intérêt, a encore l'avantage de nous offrir une abondante bibliographie et un bon index, indispensable dans ce genre d'ouvrage.

Jean-Marie Gaudeul

L'Harmattan, Paris 1997, 203 p.

COURRIER DES LECTEURS

J'ai trouvé le n° 148 excellent. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article du P. Vincent Cosmao et celui du Cardinal Kim. Les perspectives africaines sont aussi très intéressantes. Merci d'avoir publié mon article. J'aimerais recevoir des réactions de la part des lecteurs si cela est possible.

Matthias Rethinam – Inde

La revue traverse bien les mers. Du numéro sur la conversion, j'ai beaucoup remarqué l'article de Joseph Mattam. Quantité de ses observations sont transposables ici en milieu musulman.

Étienne Desmarescaux – Algérie

Lorsque Joseph Mattam écrit: «Bien avant nous, Dieu a visité ce peuple de la manière mystérieuse qui est la sienne. C'est donc un sol sacré que nous foulons», je ne puis m'empêcher de penser à l'injonction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob: «Ôte tes sandales!» Nous autres, «vieux catholiques», nous serions bien sages d'ôter nos sandales pour aborder le sol sacré des autres cultures, et donc aussi celui des agnostiques modernes. Et Dieu sait si nos sandales sont parfois des godillots!

Henriette Chataigné – France

Merci pour l'envoi que vous voulez bien me continuer de la revue. Il faut dire que, depuis mon départ d'Auteuil, je n'ai jamais décroché de l'intérêt que je porte à Spiritus. Dans le numéro sur la Vie consacrée missionnaire, j'ai beaucoup apprécié les articles de Marie-José Dor, de Michael Amaladoss, de Pierre Schouver et surtout des témoins. Continuez! Que l'Esprit continue à souffler. Il le fait depuis bientôt quarante ans!

Claude-Marie Echallier – France

Je vous suis très reconnaissant de m'envoyer régulièrement et depuis si longtemps votre revue Spiritus comme abonnement gratuit dû à des bienfaiteurs. J'utilise beaucoup vos articles dans les cours que je donne. Ils me sont très utiles et suscitent la réflexion.

Antoni Sampathkumar – Inde

Nous sommes très intéressées par la revue Spiritus, mais dans l'incapacité matérielle de payer l'abonnement. S'il se trouvait quelque part un bienfaiteur qui accepterait de nous l'offrir, nous en serions très heureuses.

Congrégation Benebikira – Rwanda

rectificatif

«La chronique sur notre Chapitre général, n'est pas de moi, mais de Sœur Anne Marie Saget, ancienne provinciale du Maroc. Il conviendrait de rectifier» (Monique Duguey). Il s'agit de la chronique: «Chapitre général des F.M.M.» à la page 427 du n° 149 de décembre 1997. Voilà qui est fait.